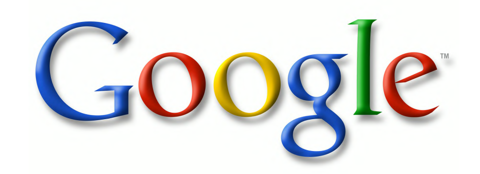
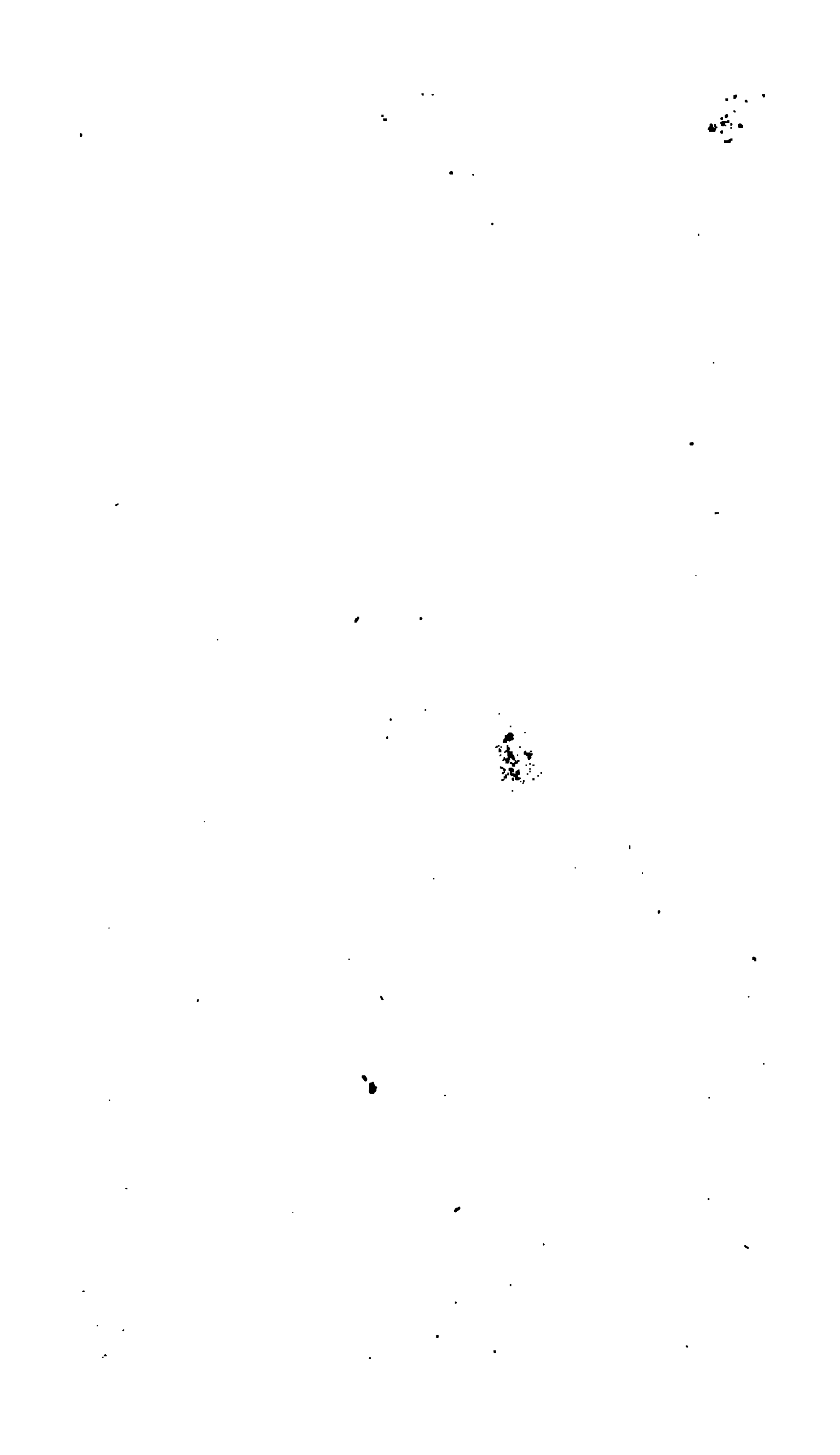
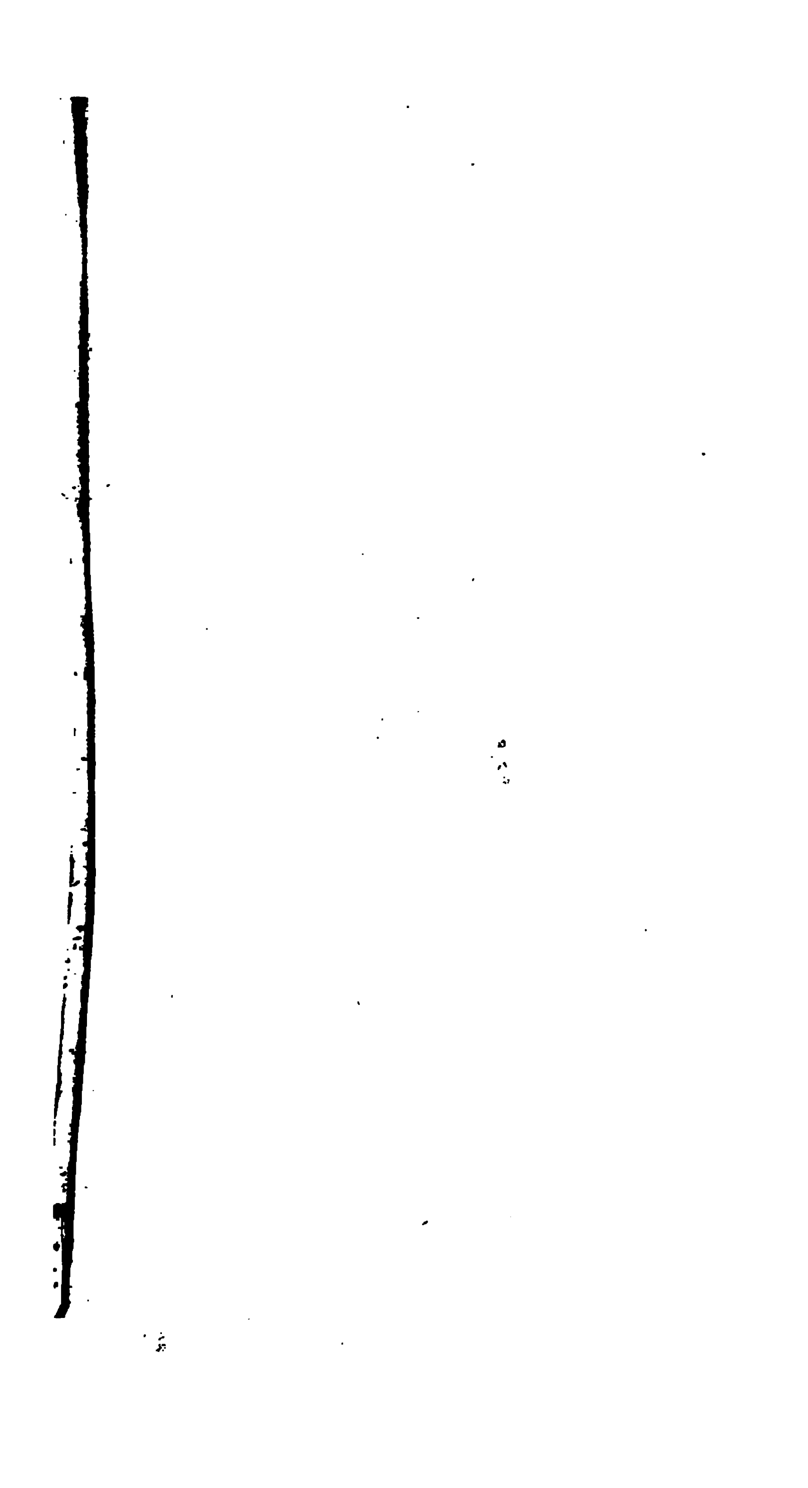


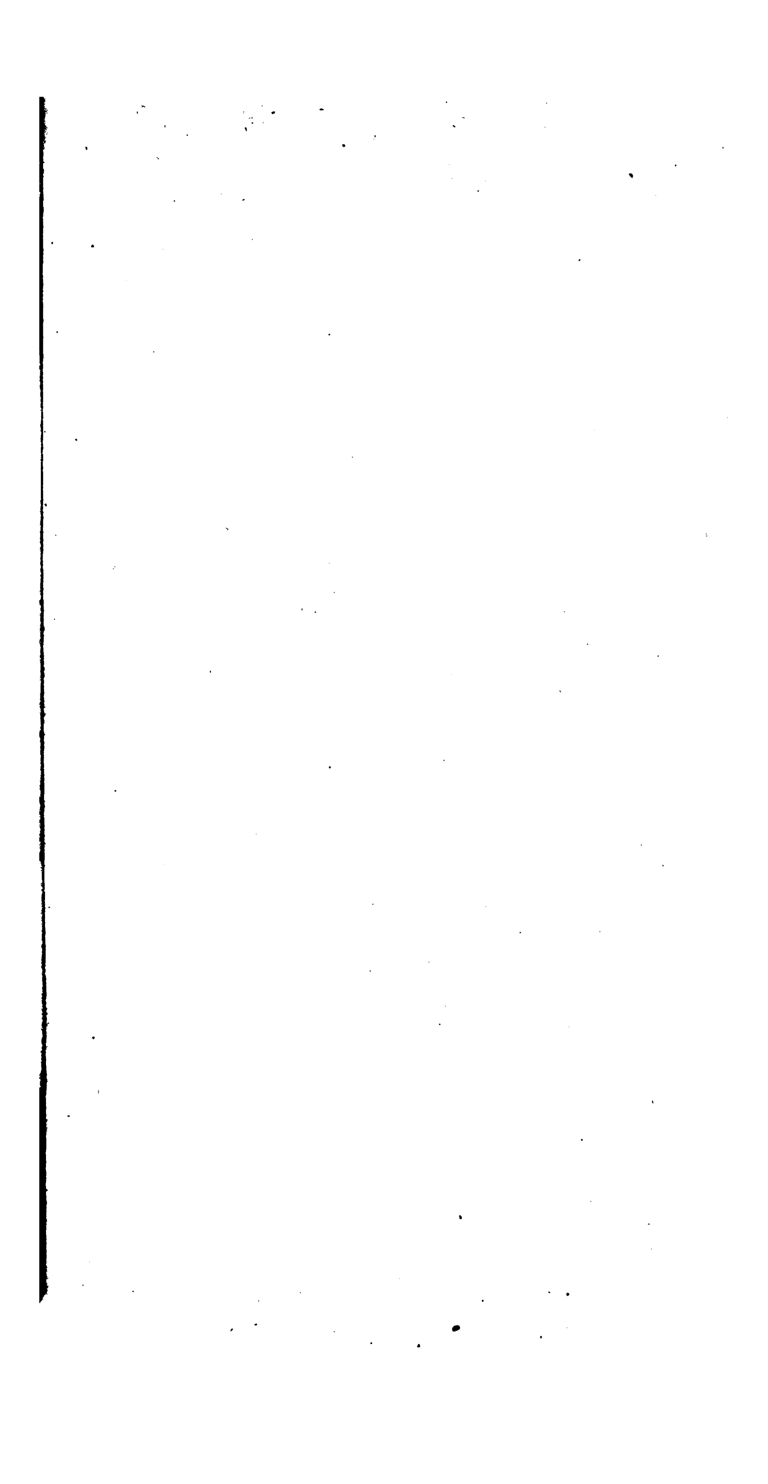












NOUVEAU
COURS DE LITTÉRATURE,

OU,

RÉPERTOIRE DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE

CORNEILLE, RACINE, VOLTAIRE, MOLIÈRE,
LA FONTAINE, &c.,

SUIVI DES COMMENTAIRES DE LAHARPE,

ET PRÉCÉDÉ D'UN CHOIX DES PLUS BEAUX MORCEAUX,

EN VERS ET EN PROSE,

DES PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS FRANÇAIS;

Avec des Notes Biographiques et Chronologiques sur les Personnages et les Evénemens dont il est fait mention dans l'ouvrage.

A l'Usage de l'Académie d'Édimbourg.

PAR C. P. BUQUET,

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE D'ÉDIMBOURG.

" Heureux qui peut mêler l'agréable à l'utile.



ÉDIMBOURG;

CHEZ OLIVER ET BOYD; ET GEO. B. WHITTAKER,
LONDRES.

1826.



De l'Imprimerie d'Oliver et Boyd.

PRÉFACE.

COMPOSER un recueil classique, dans lequel la jeunesse puisse trouver à la fois l'instruction et l'agrément, et se former au goût de la littérature Française, par l'étude des plus beaux modèles, tel est le but qu'on s'est proposé. Les sources auxquelles on a puisé, la variété et la disposition des matières, permettent d'espérer que cet ouvrage paraîtra d'une exécution aussi neuve que le fonds en est riche et précieux, sous le double rapport de la littérature et de la morale.

C'est *le Cours de Littérature comparée* de MM. Noël et De la Place qui a fourni la plupart des morceaux choisis, contenus dans ce volume. Une collection des meilleures *Fables* de La Fontaine et de Florian présente, à la suite de ces pièces détachées, une lecture non moins attrayante.

On a aussi introduit, en leur place, dans le cours de l'ouvrage, des extraits d'une plus longue étendue. Des scènes et des pièces des plus célèbres auteurs dramatiques, quelques scènes des meilleurs auteurs du second ordre, ne seront pas considérées comme la partie la moins essentielle ni la moins agréable de cette compilation.

Afin de répartir à peu près également la prose et les vers, on a choisi de Molière *le Bourgeois Gentilhomme* et *l'Avare*, qui sont d'ailleurs d'un comique on ne peut plus divertissant. On a eu soin d'écarter de ces pièces tout ce qui pourrait ne pas être en harmonie avec l'esprit et

les principes qui doivent dominer dans un ouvrage de ce genre.

On lira avec plaisir les plus beaux passages du grand Corneille, le père de la tragédie Française.

Il était plus difficile de faire dans Racine un choix qui satisfît tous les goûts; cependant, quelqu'embarrassé qu'on fût, celui dont Voltaire a dit que, pour commenter ses ouvrages, il suffisait d'écrire au bas de chaque page " BEAU, PATHÉTIQUE, HARMONIEUX, SUBLIME," ne pouvait présenter que des modèles de perfection. On a choisi *Phèdre* et *Iphigénie,* généralement regardées comme ses deux principaux chefs-d'œuvre.

Enfin *Zaïre,* par Voltaire, la plus touchante des tragédies qui existent, termine cette collection dramatique.

Un léger aperçu sur la littérature Française, tiré du *siècle de Louis XIV,* de Voltaire, donnera des notions générales et succintes sur les différents auteurs, depuis le temps de Malherbe jusque vers la fin du siècle dernier.

Pour communiquer aux élèves l'habitude de distinguer et le don d'apprécier les beautés de la littérature et de la langue Française, on a donné, sur les pièces et sur un grand nombre de morceaux, des commentaires extraits *du Cours de Littérature* de Laharpe, ouvrage où respirent la plus saine critique et le goût le plus exquis.

Une autre partie de ce travail, qui paraîtra de quelque utilité, c'est le soin qu'on a apporté à multiplier les notes, non seulement sur les personnages distingués, mais aussi sur les événements mémorables, de manière à présenter à l'esprit du lecteur les époques, les scènes et autres particularités intéressantes.

Académie d'Edimbourg,
30 Septembre, 1826.

TABLE DES MATIÈRES.

PROSE.

NARRATIONS ET LETTRES.

DESCRIPTIONS ET TABLEAUX.

DÉFINITIONS, ALLÉGORIE.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

CARACTÈRES ET PORTRAITS MORAUX, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

SCÈNES COMIQUES.

POÉSIE.

NARRATIONS, TABLEAUX, DESCRIPTIONS, &c.

FABLES.

FABLES DE LA FONTAINE.

FABLES DE FLORIAN.

SCÈNES COMIQUES.

SCÈNES TRAGIQUES ET TRAGÉDIES.

COMMENTAIRES DE LAHARPE, &c.



COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

NARRATIONS ET LETTRES.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.—
BOILEAU, *Art Poétique.*

COMBAT DES THERMOPYLES.—(*An.* 480 *av.* J. C.)

PENDANT la nuit, Léonidas avait été instruit du projet des Perses, par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; et le lendemain matin il le fut de leurs succès, par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des entreprises : "Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre : il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : "Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une

lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. *Nous ne sommes pas ici,* lui dirent-ils, *pour porter des ordres, mais pour combattre ;* et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite ; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus long-temps que l'Empire des Perses, auquel vous avez résisté ; et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spar-

tiates ; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que dans les seconds ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne, inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux,* répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattrons à l'ombre.* Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne, et pénétrait dans le défilé : il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les ames à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses ;

lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. *Nous ne sommes pas ici,* lui dirent-ils, *pour porter des ordres, mais pour combattre ;* et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite ; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus long-temps que l'Empire des Perses, auquel vous avez résisté ; et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spar-

tiates ; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que dans les seconds ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne, inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux,* répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattrons à l'ombre.* Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne, et pénétrait dans le défilé : il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les ames à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses ;

et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentiments.

BARTHÉLEMY.—*Né en* 1716. *Mort en* 1795.
Voyage du jeune Anarchasis.

COMBAT DU TAUREAU.

Au milieu du camp est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste Reine,* habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les Rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joïe, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé ; ses naseaux fument ; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout-à-coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse, et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie,

---

* Isabelle reine de Castille, mariée à Ferdinand V le Catholique, roi de Sicile. Ils régnaient en 1474.

l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

FLORIAN.—*Né en* 1755. *Mort en* 1794.

JEUX SOLENNELS DE LA GRECE.*

LA COURSE A PIED.

QUAND les présidents eurent pris leurs places, un héraut s'écria: "Que les coureurs du stade se présentent." Il en parut aussitôt un grand nombre qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissements redoublés. Après que le héraut eut ajouté: "Quelqu'un "peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?" Il se fit un silence profond... L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal; les coureurs partirent, et dans un clin-d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidents des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, et mille bouches le répétèrent.

Les jours suivants, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidents qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout-à-coup sur un terrain glissant. On nous

---

* Les jeux Olympiques *commencèrent* l'an du monde 3185, ou 776 ans *avant la première année* de l'ère vulgaire.

en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens ; ils devançaient leurs adversaires de bien loin ; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire ; car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer ; on permet seulement aux assistants d'animer, par leurs cris, les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais, à la fin de leurs courses, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait à les voir, à les féliciter ; leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistants, et les livraient aux applaudissements de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

COURSES DES CHARS.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des câbles qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne ; et, s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit, couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait, lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un Génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète ; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est

d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois ; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié, ou des rires insultants de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice ; d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrents, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil ; il tombe embarrassé dans les rênes ; et, tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit de cris perçants et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

LA LUTTE.

Les athlètes qui devaient concourir, se tenaient dans un portique voisin : ils furent appelés à midi ; ils étaient au nombre de sept. On jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidents des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D. On les agita dans la boîte, chaque athlète prit le sien, et l'un des présidents appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent plus de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le stade : ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, pa-

raissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpents, s'alongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés ; une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis ; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire, mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival, et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième action.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice ; mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres ; et, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie, glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidents des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense dont les applaudissements faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes montés sur des chevaux et sur des chars. Leurs coursiers superbes se montraient avec

toute la fierté de la victoire; ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivants, ils donnèrent eux-mêmes des repas dont la musique et la danse augmentèrent les agréments.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville.

BARTHÉLEMY, *Voyage du jeune Anacharsis.*

MORT DE VATEL.

LE Roi arriva Jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois: "Je suis perdu d'honneur; voici une affaire que "je ne supporterai pas." Il dit à Gourville: "La tête "me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-"moi à donner des ordres." Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: "Vatel, "tout va bien; rien n'était plus beau que le souper du "Roi." Il répondit: Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables."—"Point "du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point; tout "va bien." Minuit vient: le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande: "Est-ce là tout?"—Oui, Monsieur."

Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: "Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci." Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince,* qui fut au désespoir. M. le duc† pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.

Mme de Sévigné.—*Née en* 1626. *Morte en* 1696.

MORT DE TURENNE.—(*Né en* 1611. *Mort en* 1675.)

Il monta à cheval le Samedi à deux heures, après avoir mangé: et, comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: "Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: "Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez." "Monsieur, lui dit-il, vous avez raison: je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regar-

* Henri-Jules fils de grand Condé.

† Louis de Bourbon fils de Henri-Jules.

dait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation ; et par tout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville ; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arriva à Saint-Denis le soir ; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. . . . .

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans

ce pays-ci: ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, avec madame de Lavardin, madame de la Fayette, et M. de Marsillac. M. le Prince y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son ame; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son ame, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

SÉVIGNÉ, *Lettres.—Née en* 1626. *Morte en* 1696.

VOITURE A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.*

MADEMOISELLE,

JE voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles qu'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps; chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute,

* Mariée depuis au Duc de Montausier.

Mademoisel e, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner; et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison Espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé: j'ai dit que j'étais Savoyard; et, pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas:* Sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et, s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, Mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols, et de la mer.

VOITURE.—*Né en* 1598. *Mort en* 1648.

LETTRE DE VOLTAIRE A FREDERIC II, ROI DE PRUSSE.—(*Né en* 1712. *Mort en* 1786.)

Les vers que votre Majesté a faits dans Neif ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout: Tout n'est que vanité. Mais n'en déplaise, Sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous et à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie;
Revenir couvert de lauriers

---

* Né à Chambéry en 1585, mort en 1650; selon la plus commune opinion, il avait toujours conservé l'accent de son pays natal.

Dans les bras de la poésie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la Victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

"Votre majesté a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conservez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

"Tout ce que je crains c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne par leur ame comme par leur état.

"Il y a encore un autre malheur, c'est que votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc., qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne aussi la liberté de faire ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or, s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empêcher? et l'aimera-t-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, etc."

DOULEUR DE MADAME DE LONGUEVILLE, EN APPRENANT LA MORT DE SON FILS.

A Paris, Lundi, 20 Juin, 1672.

Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit: je ne l'ai point vue; mais voici ce que je sais: Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la quérir avec M. Arnaud, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut: Ah! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère?* Sa pensée n'osa aller plus loin: Madame, il se porte bien de sa blessure; et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! et là dessus elle tombe sur son lit. Tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables; elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos. Je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Mme de Sévigné.—*Née en* 1626. *Morte en* 1696.

CATINAT A L'HOTEL DES INVALIDES.

(*Maréchal en* 1693. *Mort en* 1712.)

L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire: tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et, pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé

---

* Le grand Condé. On ne dit point en Français *monsieur mon frère;* mais il s'agit ici de princes, et surtout d'un prince pour qui madame la duchesse de Longueville avait la plus grande vénération.

à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le Sage de Phrygie, jouer avec des enfants. Mais n'est ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le Maréchal de Catinat de le mener à l'Hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du Maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés: *Voilà le père la Pensée!* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure: "Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables." Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent; et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux: "A la santé, dit-il, de mes anciens camarades." Il boit, et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, trop au-dessus de l'ame d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les Mémoires de sa vie, a pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

LA HARPE.—*Né en* 1739. *Mort en* 1803.—
Eloge de Catinat.

DESCRIPTIONS ET TABLEAUX.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
BOILEAU, *Art Poétique*, *Chant iii.*

LA FRANCE AVANT LA REVOLUTION,
Commencée en 1789.

AVANT la Révolution et les deux années qui lui servirent de prélude, la France jouissait de plusieurs genres de bonheur dont l'homme abuse et se fatigue. On regardait comme un fléau pour jamais aboli les guerres civiles dont si souvent notre histoire est souillée, et qui, plus ou moins atroces, s'y reproduisent une ou deux fois par siècle, et jusqu'à dix fois dans le court intervalle du règne de Charles IX* au règne de Henri IV. A l'exception de la révolte des Cévennes, il n'y avait eu, depuis cent cinquante ans, que de rares émeutes réprimées en quelques heures.

Le Rousillon, la Flandre, l'Artois, l'Alsace, ces belles provinces, écoles d'agriculture et d'industrie; la Franche-Comté, excellente par ses pâturages; la Lorraine, par le mélange heureux de ses productions; la Corse, utile comme un poste important dans la Méditerranée; la colonie de Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, dont les produits étaient devenus presque équivalents à ceux du Mexique; les îles de France et de Bourbon, favorisées du ciel et stations heureuses dans la mer des Indes; le comptoir de Pondichéry: toutes ces acquisitions ou conquêtes attestaient la puissance de nos armes, la sagesse de notre politique, et l'impulsion heureuse de notre industrie.

La marine Française, créée sous Louis XIV avec plus de promptitude et d'éclat que toutes les autres merveilles de ce règne, abaissée dès le déclin de ce monarque, deux fois relevée et deux fois anéantie sous Louis XV, devait au gouvernement de Louis XVI un nouvel essor qui, sans être toujours victorieux, avait forcé les Anglais à reconnaître des rivaux dans l'empire des mers.

* En 1560. En 1589.

Tranquilles sous la protection des Alpes, des Pyrénées, et par l'alliance fidèle de l'Espagne et de la Suisse, retranchés au Nord et à l'Est derrière une triple enceinte de forteresses imposantes, nous pouvions à la fois éviter la guerre et maintenir la paix chez nos voisins. Les revenus publics s'étaient triplés dans un espace de quatre-vingts ans. Turgot avait tenté pour notre agriculture ce que Sully avait eu le bonheur d'opérer. La prompte disgrâce de ce ministre n'avait pas fait cesser ce mouvement heureux; des seigneurs bienfaisants le continuèrent avec la plus judicieuse libéralité.

Notre littérature, qui, dès sa première aurore, avait été piquante, naïve, gracieuse, était devenue classique depuis deux siècles; elle avait rendu l'empire de notre langue aussi étendu et plus général que ne le fut autrefois l'empire de la langue des Grecs vainqueurs de l'Asie, et de celle des Romains vainqueurs du monde connu.

Que de splendeur, que de majesté dans les divers monumens de notre capitale! Partout, que d'établissements judicieux! Quel mouvement dans les ports de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, dans les fabriques de Lyon, de Rouen, de Rheims, de Sedan, de Louviers! Ici, quel fracas, quel luxe! Ailleurs, quelle douce paix! Que de fêtes rendues plus agréables par le mélange piquant des anciennes et des nouvelles habitudes! Quel air d'allégresse répandu sur tout ce beau sol de la France! Que de chants depuis la joyeuse Provence jusqu'à la fertile Alsace! Si l'on conservait encore quelques formules despotiques, il n'y avait plus de despote; car Louis XVI régnait.

La misère était sans doute plus répandue dans les campagnes qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais du moins, elle s'alliait encore avec l'innocence des mœurs, avec les espérances de la Religion, et recevait les secours abondants de la charité. Jusques dans les villes, jusques dans la capitale, les mœurs n'étaient pas aussi dépravées qu'avaient dû le faire craindre les longs scandales de la cour sous le Régent et sous Louis XV, et une école de matérialisme ouverte depuis un demi-siècle par une fausse sagesse, au profit des faux plaisirs. Nulle corruption n'était encore complète; les esprits n'avaient pas cessé tout-à-fait d'être religieux, puisque les cœurs étaient humains. Les Français, et surtout les Parisiens

hospitaliers avec naïveté, avec enthousiasme, payaient aux étrangers, et surtout aux Anglais, tous les tribus d'admiration qu'on voulait leur imposer. Chez des magistrats ambitieux et contradicteurs opiniâtres de l'autorité royale, il y avait encore rigide équité et souvent mœurs austères. Des courtisans moins avides que leurs pères, mais plus futiles, plus inquiets, se faisaient aimer par une séduisante politesse, par les grâces de l'esprit et une bonté facile. L'Eglise de France pouvait citer avec orgueil un grand nombre de prélats charitables, instruits, tolérants et modestes. Le gouvernement, par des fautes multipliées que j'ai retracées dans les volumes précédents de cette histoire; les grands, par leurs intrigues, par leur irréflexion; les parlements, par une résistance ambitieuse, souvent mal dirigée, toujours mal combattue; enfin toutes les classes lettrées de la nation, par un esprit novateur et présomptueux, avaient compromis tous ces avantages, dont quelques uns ont disparu sans retour.

Ce n'est pas que la France n'ait fait, depuis son bouleversement, et dans le cours de ses agitations périodiques, des progrès très marqués dans son agriculture, dans son industrie, dans les beaux arts, dans les sciences; ce n'est pas que la littérature, tant de fois menacée et même atteinte par la barbarie, ait succombé à ses coups; ne la voyons-nous pas donner plusieurs signes de vigueur et de grâce, et paraître surtout avec les dons brillants de l'imagination?

On dira encore moins que la gloire militaire nous ait manqué, nous qui avons été écrasés de son formidable luxe. On peut aussi convenir que les mœurs des hautes et des moyennes classes se sont épurées; que la religion a repris beaucoup plus d'empire sur les ames tendres et sur les esprits éclairés; que le matérialisme, attaqué de toute part avec vigueur, avec talent, ne conserve plus quelque force que par sa vieille alliance avec tous les vices qu'il flatte et fomente, et surtout avec l'esprit révolutionnaire.

Mais si on eût laissé régner Louis XVI suivant le cours de son âge, et suivant les vœux de l'ame vraiment la plus libérale qui fût jamais; qu'on eût appuyé sa faiblesse, au lieu de l'accabler, tous ces biens ne nous étaient-ils pas naturellement acquis? N'étaient-ils pas plus

assurés, plus constants? Nous en jouirions avec plus d'innocence, avec moins d'alarmes et plus de gaieté; notre sol n'eût pas été souillé et dévasté par la longue présence du crime, par l'horrible variété de ses combinaisons, par ses triomphes, par les hommages qu'il sut arracher à la faiblesse, et par le vertige de la peur. L'élite d'une génération n'aurait pas disparu; l'Europe n'eût pas vu périr violemment cinq ou six millions d'individus; toutes les capitales des grands états, et surtout la nôtre, auraient conservé intact l'honneur de leur vieille indépendance.

CH. LACRETELLE, *Histoire de l'Assemblée Constituante, livr.* 1*er.*

VIE PRIVEE DE FENELON.

(*Né en* 1651. *Mort en* 1715.)

SON humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des momens à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui: Son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. Rencontrait-il des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois St Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

LA HARPE.—*Né en* 1739. *Mort en* 1803. *Eloge de Fénélon.*

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES A LA CAMPAGNE, S'IL ETAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau

sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : " Je suis encore homme."

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange, de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

J. J. ROUSSEAU.—*Emile.*

LEVER DU SOLEIL.

ON le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il

lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Le même.

LES SIX ETAGES D'UNE MAISON DE LA RUE SAINT-HONORE.

——*Mores multorum vidit.*——

HOR., *Art. Poet.* v. 142.

Il a vu beaucoup d'hommes et beaucoup de mœurs différentes.

" C'EST un beau titre à acquérir que celui de *propriétaire sur le pavé de Paris ;* il est bien agréable d'entendre dire de soi: *C'est un homme qui a pignon sur rue :* cela vous donne dans le monde un aplomb que vous n'obtenez pas toujours de l'état le plus brillant, du poste le plus honorable. Je me fais aisément l'idée du bonheur et de l'importance d'un propriétaire qui passe son temps à visiter sa maison de la cave au grenier; à recevoir les hommages de son portier, les réclamations de ses locataires; à donner et à recevoir des congés; à signer des baux, des états de lieux et des quittances. Je sais qu'il est moins doux d'ordonner des réparations, de régler avec son architecte, de solder les mémoires sans fin du

menuisier, du charpentier, du serrurier, du couvreur et de vingt autres sangsues de même espèce qui s'attachent aux possesseurs d'immeubles ; mais par combien de jouissances ces désagrémens ne sont-ils pas compensés ! Quel plaisir de se créer de douces habitudes qui peuvent vous prendre régulièrement six heures par jour d'un temps dont on est si souvent embarrassé ; de pourvoir à la location d'une boutique ; de tirer parti d'une mansarde ; d'augmenter son revenu en prenant un entresol sur la hauteur des premiers étages ; de placer, en temps utile, des écriteaux de location ; de faire sa visite à tous les locataires le 8 du mois qui suit chaque trimestre, et de percevoir sans frais, et par soi-même, un revenu à l'abri des orages et des mauvaises années ! Il faut voir de quel ton un propriétaire gourmande ceux de ses locataires qui ne paient pas exactement leur terme ! avec quelle sagacité il prévoit tous les moyens que ceux-ci pourraient employer pour faire sortir clandestinement leurs meubles ! quelle magistrature de rigueur il exerce contre les plus récalcitrans, qu'on exproprie, à sa requête, sur la place du Châtelet !.... Tout bien considéré, il n'est pas dans l'ordre social d'homme mieux placé que le propriétaire d'une bonne maison *sise* à Paris, et assurée contre les incendies."

Voilà ce que me disait, il y a quelques jours, un M. de Courvières, ancien maître des eaux et forêts de ma province, en me priant de venir visiter avec lui les maisons qui se trouvaient à vendre dans la rue Saint-Honoré, où il avait l'intention d'en acheter une. Je consentis à l'accompagner. Nous suivîmes le boulevart de la Madeleine, et nous entrâmes dans la rue Saint-Honoré, de manière à la parcourir dans toute sa longueur. Il s'agissait, dans cette acquisition, de concilier l'argent et les convenances, la situation de la maison et son rapport. Le haut de cette rue n'est guère occupé que par des hôtels d'un prix fort au-dessus de celui que mon compagnon pouvait y mettre ; les environs de Saint-Roch lui paraissaient trop bourgeois, ceux du Palais-Royal trop bruyans, ceux de l'Oratoire trop sales, ceux de Saint-Eustache trop marchands, et le voisinage de la Halle trop populeux et trop incommode pour les gens qui n'ont pas le sommeil dur. Enfin nous découvrîmes, presqu'en face du marché des Jacobins, une jolie petite mai-

son à porte-cochère, dont l'entrée aboutissait à une espèce de cour dans laquelle, avec beaucoup d'adresse, il n'était pas impossible de tourner un cabriolet ou une demi-fortune. Deux tringles de fer, surmontées d'une plaque en cuivre aux armes impériales, annonçaient qu'un notaire, logé au rez-de-chaussée, pourrait nous donner des renseignemens plus détaillés que l'écriteau suspendu au balcon du premier étage. En effet après nous avoir informés des conditions principales de la vente, un des clercs de l'étude s'offrit à nous accompagner dans la visite de la maison : le portier, supposant déjà qu'un de nous pouvait devenir son maître, debout à la porte de sa loge, le bonnet de laine à la main, se présenta de la meilleure grâce possible pour me faire l'histoire des locataires : je me gardai bien de perdre une si bonne occasion de m'amuser et de m'instruire. Me voilà donc, nouvel Asmodée* (mais sans aucune de ses vertus cabalistiques), initié en un moment dans les mystères de vingt ménages. Munis de ces informations préalables, nous, entrâmes d'abord dans une boutique de mercier à l'enseigne du *Gagne-Petit*. Depuis trente ans que le marchand qui l'occupait s'y était établi, il avait trouvé le moyen, en commençant avec un fonds de cent écus, de nourrir, d'établir trois enfans, et de s'assurer un petit revenu pour ses vieux jours ; tant il est vrai *que la pauvreté* (comme dit le bon homme Richard) *regarde souvent à la porte de l'homme laborieux sans jamais entrer chez lui :* mais où l'ambition ne va-t-elle pas se nicher ? Le petit mercier s'était mis en tête de devenir gros marchand, et se disposait à aller s'établir dans un grand magasin de nouveautés situé vis-à-vis, et que des créanciers faisaient vendre par autorité de justice. Au moment où nous entrâmes, le mercier ambitieux traitait du comptoir d'acajou, de la devanture à pilastres dorés, des mètres d'ébène, de l'enseigne peinte par Giroult, en présence de l'acquéreur de son propre fonds, qui, flattant avec adresse son ambition et sa vanité, profitait de la circonstance pour acquérir à peu de frais le comptoir de noyer, les aunes de bois blanc, les padoux et les lacets, modestes instrumens de la fortune de son prédécesseur. Nous laissâmes l'intrigant et sa dupe achever leur

* Nom que les Juifs donnent au prince des démons.

marché, et nous allâmes visiter l'appartement qu'occupait le notaire.

Une espèce d'antichambre obscure, où deux petits clercs subalternes s'essayaient à grossoyer sur un pupitre de sapin, nous conduisit à la grande salle de l'étude: huit ou dix jeunes gens, sous la conduite du maître-clerc, y travaillaient en silence, et l'on n'y entendait d'autre bruit que celui des plumes, dont les becs affilés sillonnaient le papier timbré d'une façon très-expéditive. Un petit escalier, pratiqué dans l'intérieur de cette même pièce, communiquait au cabinet du notaire. Nous le trouvâmes installé dans son fauteuil de maroquin vert, en robe de chambre de gros de Naples à ramage, la tête couverte d'un bonnet de perkale à chou, noué avec un ruban couleur de feu, et recevant les dispositions testamentaires d'un vieux mari qui instituait sa jeune femme héritière de tous ses biens. Celle-ci, le mouchoir sur les yeux, essuyait des larmes que rien n'empêche de croire véritables, car la reconnaissance a aussi les siennes. Dans la pièce à côté, un petit homme joufflu se disputait avec le secrétaire particulier du notaire, sur le paiement d'un trimestre de rente viagère, dû à la personne qui occupait le premier étage de cette maison. Ce débiteur impatient invoquait en vain les tables de mortalité de Buffon et de Duvillard, pour prouver qu'il devait être délivré d'une rente qu'il payait depuis vingt-cinq ans à un vieillard cacochyme. « M. Dufrénay vit encore» était la seule réponse du secrétaire; et notre homme, en comptant ses écus, soutenait toujours qu'il était contre toutes les règles mathématiques que ce créancier éternel lui envoyât tous les trois mois une quittance au lieu d'un billet d'enterrement. L'humeur de cet homme avait bien son côté comique et ridicule; mais je ne voulus y trouver qu'une source de réflexions affligeantes sur les inconvéniens de prêter son argent de manière à faire désirer son trépas.

Nous montâmes à l'appartement du créancier septuagénaire, lequel gisait dans une bergère à oreillettes qu'il n'avait pas quittée, à ce qu'il nous dit, depuis l'assemblée des notables. Ce riche et malheureux célibataire n'occupait qu'une seule pièce de son vaste logement; le reste était à l'usage d'une vieille gouvernante. Elle donna ordre à un des laquais de nous conduire dans les

différentes chambres, et imposa silence au bon homme qui paraissait avoir envie d'entrer avec nous en conversation. On pourrait croire que ces deux personnages ont servi de modèle à Collin-d'Harleville pour peindre le Dubriage et la dame Evrard de son *Vieux Célibataire*.

Une actrice du Vaudeville logeait au second ; le portier sonna, une femme de chambre coiffée d'un *madras* artistement arrangé, en petite robe d'indienne, recouverte d'un tablier à poches de batiste bien fine, vint nous ouvrir, et nous répondit que Madame n'était point visible. Le second étage n'étant qu'une répétition du premier, nous montâmes au troisième où logeait un employé du trésor public.

Sa femme nous fit de très-bonne grâce les honneurs de son appartement ; et si, pendant quelques minutes que nous y restâmes, nous n'avions pas eu à nous défendre contre une demi douzaine de petits chiens qui nous assourdissaient de leurs cris en cherchant à nous mordre les jambes, et contre les importunités de trois marmots d'enfans qui s'emparaient de nos cannes, de nos chapeaux, et se pendaient à nos chaines de montres, nous n'aurions eu qu'à nous louer de cette visite.

Une scène d'un autre genre nous attendait au quatrième. Le jeune homme qui occupait cet appartement, décoré avec beaucoup de recherche et de goût, était aux prises avec quatre recors, chargés, à la requète d'un marchand bijoutier, de le conduire à Sainte-Pélagie. Avant de les suivre, il voulait terminer une affaire d'-honneur pour laquelle il était attendu au bois de Vincennes. Les huissiers, très-peu experts en matière d'honneur, prétendaient qu'un jugement de la chambre de commerce devait passer avant tout ; le jeune homme invoquait la législation des duels, et, pour *mezzo termine*, proposait aux sbires de l'accompagner et de lui servir de témoins. Ceux-ci, craignant la chance d'un combat qui pouvait envoyer le gage de leur créance *ad patres* n'insistaient que plus plus fortement sur la nécessité de le mettre à l'abri. Dans l'intervalle de ce plaisant débat, où je cherchais à intervenir comme médiateur l'adversaire du jeune homme arrive, et, de la manière du monde la plus noble et la plus généreuse, commence par faire lâcher prise aux suppôts de la justice en les payant. Nos deux jeunes gens sortirent ensuite avec leurs té-

moins, et j'ignore comment s'est terminée leur querelle ; mais il me semble qu'on se bat avec bien de la peine contre un adversaire qui a sur vous l'avantage d'un pareil procédé.

Un petit escalier très-raide nous conduisit au cinquième étage : c'était la demeure d'un de ces peintres en miniature qui exposent leurs chefs-d'œuvre sous les galeries du Palais-Royal : il achevait, en buvant, le portrait d'une jolie grisette qu'il défigurait à plaisir, et dont le minois charmant était digne d'exercer de plus habiles pinceaux. L'artiste, à moitié gris, quitta sa palette pour nous faire remarquer les avantages qu'un pareil logement offrait à un homme de sa profession. Il est certain qu'il avait le jour de la première main, et qu'il pouvait promener ses regards sur toutes les cheminées et sur tous les toits des environs. Nous ne restâmes pas long-temps dans un lieu où la misère paraissait être le fruit du désordre. Le portier, en sortant, nous apprit que cet homme ne manquait pas d'ouvrage, qu'il avait une femme laborieuse, et qu'il aurait pu vivre dans une sorte d'aisance, s'il eût eu pour le vin une passion plus modérée. Il y a long-temps qu'on a dit qu'il en coûtait plus cher pour alimenter un vice que pour élever deux enfans.

Il ne nous restait plus à voir que les mansardes ; nous y parvînmes à l'aide d'une espèce d'échelle. On avait pris sur la longueur de ce grenier deux petites chambres, où l'on ne pouvait se tenir debout qu'à la porte. L'une était occupée par un garçon cordonnier très-habile dans sa profession, mais qui, n'ayant pas assez d'argent pour lever boutique, travaillait pour le compte d'un des plus habiles bottiers de la capitale, dont il faisait la fortune en lui livrant à vingt francs l'ouvrage que le cordonnier passé maître faisait payer quarante à ses pratiques. Dans tous les états, dans toutes les conditions, comme dans la montre que nous avons en poche, *c'est une roue de cuivre qui fait mouvoir une aiguille d'or.*

Le voisin du cordonnier était bien certainement le plus pauvre et le plus fou de tous les locataires de cette maison : en était-il le moins heureux ? Il avait pour manie incurable de se croire toujours à la veille de faire fortune à la loterie ; il y dépensait la presque totalité de son mince revenu, et l'expérience de vingt ans

n'avait pu affaiblir un espoir que chaque tirage voyait expirer et renaître. Cet homme, partageant sa vie entre les privations qu'il souffre et les espérances dont il jouit, m'a fait souvenir de cette égalité parfaite de bonheur que Pascal* établit entre un pauvre diable qui rêverait toutes les nuits qu'il est roi, et un roi qui rêverait également toutes les nuits qu'il n'est qu'un pauvre diable.

JOUY.—*Né en* 1769.
L'Hermite de la Chaussée-d'Antin.

COMBAT DES EGYPTIENS ET DES TYRIENS, OU MORT DE BOCCHORIS.

LES Egyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple, il paraissait comme le dieu Mars: des ruisseaux de sang coulaient autour de lui; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais, et écumant; à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir; il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait pas sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie: ses lumières égalaient son courage: mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune: ses maîtres avaient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux: la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus, il était comme hors de lui-même; son orgueil furieux en fesait comme une bête farouche; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant; ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'en-

* Célèbre mathématicien et philosophe, né à Clermont en Auvergne, en 1613. Mort en 1662.

fuir ; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi, il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre* lui coupa la tête, et, la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux ; et, si jamais les dieux me fesaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

FENELON.—*Né en* 1651. *Mort en* 1715.

COMBAT DE TELEMAQUE ET D'HIPPIAS.

A PEINE Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jette pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse, l'épée se rompt dans leurs mains : ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelacés paraissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, semblait devoir ac-

* L'une des plus grandes îles de la Méditerranée, actuellement sous la domination des Turcs.

cabler Télémaque, dont la tendre jeunesse était moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chanceler. Hippias, le voyant ébranlé redoublait ses efforts. C'était fait du fils d'Ulysse; il allait porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui, et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur. *Le même.*

COMBAT NAVAL DE DUGUAY-TROUIN.

(Né en 1673. *Mort en* 1736.*)*

Duguay-Trouin s'avance; la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés: sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle; les proues heurtent contre les proues; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres; les flots sont teints de sang; les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. Duguay Trouin, parmi le tumulte et l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups. Il préfère, à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le Devonshire, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais d'une main lancent des flammes; de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin frémit du sort de tant de braves ennemis; il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûler en pleine mer, la lueur affreuse de l'embrasement, réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes; levant vers le ciel

des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le mugissement de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce ; l'abîme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois !

THOMAS.—*Né en* 1732. *Mort en* 1785.

LA VILLE DE TYR. *

J'ADMIRAIS l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin, par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban,† dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la

---

* Ancienne capitale de la Phénicie, n'est aujourd'hui qu'un bourg appelé Sur, au pouvoir des Turcs.

† Montagne célèbre, renommée par ses cèdres.

mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous cotés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers ; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

FÉNÉLON.—*Né en* 1651. *Mort en* 1715.

ASPECT PHYSIQUE ET MORAL DE CONSTANTINOPLE. *

CONSTANTINOPLE, et surtout la côte d'Asie, étaient noyés dans le brouillard : les cyprès et less minarets que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu des palais du Commandeur des croyans. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople, et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur ; voilà ce que j'admirais : on n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs languages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère

---

* Autrefois Byzance, à 592 l. S E. de Paris, capitale de la Turquie, fut prise par Mahomet en 1453.

qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cimetières sans murs et placés au milieu des rues sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du Temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

CHÂTEAUBRIAND.—*Né en* 1769.

LE LION ET LE TIGRE.

DANS la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force ; le premier qui peut tout est moins tyran que l'-

autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière. s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble: la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit! BUFFON.—*Né en* 1707. *Mort en* 1788.

LE CYGNE.

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que

par l'abus de la force et par la cruauté : au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix ; la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense : il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur élégante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout, dans le cygne, respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté ; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour ; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en présente la

carène ; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe ; sa queue est un vrai gouvernail ; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée ; soit que s'en détachant, et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer ; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées ; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons Royales. *Le même.*

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres

et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux ; légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et, dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil.* Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche-asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter

jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entr'eux de très-vifs combats : l'impatience paraît être leur ame ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes. *Le même.*

DIGNITE DE L'HOMME ; EXCELLENCE DE SA NATURE.

L'HOMME a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que pas ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir

de piliers, d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, ou les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie ; où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au-dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre ame le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

BUFFON.—*Histoire Naturelle.*

DEFINITIONS, ALLEGORIE.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
BOILEAU.—*Art Poétique, Chant Ier.*

LA BIBLÉ.

L'ECRITURE surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur tous les écrivains de Rome et de Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse* dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Iraélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode Grecque ou Latine n'a pu atteindre à la hauteur des pseaumes; par exemple, celui qui commence ainsi: "*Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre,*" surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaie peignant la majesté de Dieu aux yeux duquel: "*Les Royaumes ne sont qu'un grain de poussière; l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui, et qu'on enlève demain.*" Tantôt ce prophête a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'antiquité profane de comparable au tendre Jérémie,† déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum,‡ voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive§ sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel,|| dénonçant à Balthazar¶ la vengeance de Dieu toute prête

---

* Il naquit l'an 2433 du monde, et 1571 avant J. C.

† Il commença à prophétiser l'an 629 av. J. C. ‡ L'un des 12 petits prophètes. § Ville d'Assyrie, sur le Tigre, fut bâtie par Nemrod environ 2190 av. J. C. détruite par Nabuchodonosor 626 av. J. C. || Né 616 avant J. C. ¶ Roi de Babylone en 555 av. J. C. A sa mort, en 538 av. J. C. l'empire Babylonien fut réuni à celui des Mèdes.

à fondre sur lui; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

FÉNÉLON.—*Né en* 1651. *Mort en* 1715.
Dial. Sur l'Eloq. de la Chaire.

LA CONVERSATION.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur, celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien. On dispute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents: et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.

J. J. ROUSSEAU.—*Né en* 1712. *Mort en* 1778.

CE QUI FAIT LES HEROS.

J'APPELLE le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui

faisait tout oser et tout entreprendre ; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible et tout facile ; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa, ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenait ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappait ; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord tout ce qui pouvait ou troubler, ou favoriser l'événement des choses : semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays : cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir l'inconvénient de la lenteur des autres, en avait toute la maturité ; cette science qu'il pratiquait si bien, et qui le rendait si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armées ; cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisait qu'il se trouvait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait tout, qu'il maintenait tout : soldat et général tout à la fois, et, par sa présence, inspirant à tout le corps d'armée, jusqu'aux plus vils membres qui le composaient, son courage et sa valeur, ce sang-froid qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du combat, cette tranquillité dont il n'était jamais plus sûr que quand on en venait aux mains, et dans l'horreur de la mêlée ; cette modération et cette douceur pour les siens, qui redoublaient à mesure que sa fierté contre l'ennemi était émue ; cet inflexible oubli de sa personne, qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort ; car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu ; et voilà ce qui fait les héros.

Bourdaloue.—*Né en* 1632. *Mort en* 1704.
Oraisons funèbres.

LA MEDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce

qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais, qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale pour ceux qui vous écoutent ; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordres et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; ses louanges même sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel ; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

MASSILLON.—*Né en* 1663. *Mort en* 1742.

L'ACADEMIE SILENCIEUSE, OU LES EMBLEMES.

IL y avait à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : *Les Académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le*

moins qu'il sera possible. On l'appelait *l'Académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé le *Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Acamémie silencieuse. Il part aussitôt, il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les Académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur le champ de la commission ; mais le docteur et le billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps ; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la Cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée ! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur ; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste, qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie ; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un Académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, et il la pose délicatement sur la surface de l'eau, fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains, on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur le champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc ; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement. Mais, en Académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*

c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100.) Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit: *Ils en vaudront dix fois davantage* (1000.)

L'Abbé Blanchet.—*Né en* 1707. *Mort en* 1784.
Apologues Orientaux.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
Boileau.—*Art. Poétique, Chant III.*

SERVILIUS, ACCUSE D'AVOIR PERDU QU EQUES TROUPES EN POURSUIVANT LES ENNEMIS APRES LA VICTOIRE, SE DEFEND DEVANT LE PEUPLE.—(*An de Rome* 278.)

"Si on m'a fait venir ici pour me demander compte de ce qui s'est passé dans la dernière bataille où je commandais, je suis prêt à vous en instruire; mais si ce n'est qu'un prétexte pour me faire périr, comme je le soupçonne, épargnez-moi des paroles inutiles: voilà mon corps et ma vie que je vous abandonne, vous pouvez en disposer."

Quelques-uns des plus modérés d'entre le peuple lui ayant crié qu'il prît courage, qu'il continuât sa défense, "Puisque j'ai affaire à des juges, et non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait consul avec Virginius dans un temps où les ennemis étaient maîtres de la campagne, et où la dissension et la famine étaient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'Etat. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, et que j'ai contraints de se renfermer dans leurs

places: et, pendant qu'ils s'y tenaient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire; j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains, que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance.

"Quelle faute ai-je commise jusqu'ici? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires? Mais j'ai, dit on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on livrer des batailles contre une nation aguerrie, qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part et d'autre du sang de répandu?

"Quelle divinité s'est engagée envers le peuple Romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls? J'en suis venu aux mains avec des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées; je n'ai pas laissé, après un combat opiniâtre, de les enfoncer; j'ai mis en déroute leurs légions, qui, à la fin, ont pris la fuite. Pouvais-je me refuser à la victoire qui marchait devant moi? Etait-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats, que leur courage emportait, et qui poursuivaient avec ardeur un ennemi effrayé? Si j'avais fait sonner la retraite, si j'avais ramené nos soldats dans leur camp, vos tribuns ne m'accuseraient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis? Si vos ennemis se sont ralliés, s'ils ont été soutenus par un corps de troupes qui s'avançait à leur secours; enfin, s'il a fallu recommencer tout de nouveau le combat; et si, dans cette dernière action, j'ai perdu quelques soldats, n'est-ce pas le sort ordinaire de la guerre? Trouverez-vous des généraux qui veuillent se charger du commandement de vos armées, à condition de ramener à Rome tous les soldats qui en seraient sortis sous leur conduite? N'examinez donc point si à la fin de la bataille j'ai perdu quelques soldats, mais jugez de ma conduite par ma victoire. S'il est vrai que j'ai chassé les ennemis de votre territoire, que je leur ai tué beaucoup de monde dans deux combats, que j'ai forcé les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places, que j'ai enrichi Rome et vos soldats du butin qu'ils ont fait dans le pays ennemi; que vos tribuns se lèvent, et qu'ils me reprochent en quoi j'ai manqué contre les devoirs d'un bon général.

"Mais ce n'est pas ce que je crains: ces accusations

ne servent que de prétexte pour pouvoir exercer impunément leur haine et leur animosité contre le sénat et contre l'ordre des patriciens. Mon véritable crime, aussi bien que celui de l'illustre Ménénius, c'est de n'avoir pas nommé, l'un et l'autre, pendant nos consulats, ces décemvirs après lesquels vous soupirez depuis si longtemps. Mais le pouvions-nous faire dans l'agitation et le tumulte des armes, et pendant que les ennemis étaient à nos portes, et la division dans la ville ? et quand nous l'aurions pu, sachez, Romains, que Servilius n'aurait jamais autorisé une loi qu'on ne peut observer sans exciter un trouble général dans toutes les familles, sans causer une infinité de procès, et sans ruiner les premières maisons de la république, qui en sont le plus ferme soutien.

"Faut-il que vous ne demandiez jamais rien au sénat qui ne soit préjudiciable au bien commun de la patrie, et que vous ne le demandiez que par des séditions ? Si un sénateur ose vous représenter l'injustice de vos prétentions ; si un consul ne parle pas le langage séditieux de vos tribuns ; s'il défend avec courage la souveraine puissance dont il est revêtu, on crie *au tyran*. A peine est-il sorti de charge, qu'il se trouve accablé d'accusations. C'est ainsi que par votre injuste plébiscite vous avez ôté la vie à Ménénius, aussi grand capitaine que bon citoyen. Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir persécuté si cruellement le fils de ce Ménénius Agrippa, à qui vous devez vos tribuns, et ce pouvoir qui vous rend à présent si furieux ?

"On trouvera peut-être que je vous parle avec trop de liberté dans l'état présent de ma fortune ; mais je ne crains point la mort : condamnez-moi si vous l'osez ; la vie ne peut être qu'à charge à un général qui est réduit à se justifier de ses victoires : après tout, un sort pareil à celui de Ménénius ne peut me déshonorer."

VERTOT.—*Né en* 1655. *Mort en* 1735.
Révolutions Romaines.

RICHARD Ier* ROI D'ANGLETERRE, PRISONNIER DE HENRI V., EMPEREUR D'ALLEMAGNE, RÉPOND AUX DIVERS REPROCHES QUE CE PRINCE VIENT DE LUI FAIRE. (1192.)

Je suis né dans un rang à ne rendre compte de mes actions qu'à Dieu; mais elles sont de telle nature, qu'elles ne craignent pas même le jugement des hommes, et particulièrement, Seigneur, d'un prince aussi juste que vous.

Mes liaisons avec le roi de Sicile n'ont rien qui vous ait dû fâcher; j'ai pu ménager un homme dont j'avais besoin, sans offenser un prince dont j'étais ami. Pour le roi de France,† je ne sache rien qui m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir été plus heureux que lui. Soit l'occasion, soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût voulu avoir faites: voilà tout mon crime à son égard. Quant au tyran de Cypre,‡ chacun sait que je n'ai fait que venger les injures que j'avais reçues le premier. En me vengeant de lui, j'ai affranchi ses sujets du joug sous lequel il les accablait. J'ai disposé de ma conquête, c'était mon droit; et si quelqu'un avait dû y trouver à redire, c'était l'empereur de Constantinople, avec lequel ni vous ni moi n'avons pas de grandes mesures à garder. Le duc d'Autriche s'est trop vengé de l'injure dont il se plaint, pour la compter encore parmi mes crimes. Il avait manqué le premier, en faisant arborer son drapeau dans un lieu où nous commandions, le roi de France et moi, en personne: je l'en punis trop sévèrement: il a eu sa revanche au double; il ne doit plus rien avoir sur le cœur, que le scrupule d'une vengeance que le christianisme ne permet pas.

---

* Dit *Cœur de Lion*, né en 1157, fils de Henri II. auquel il succéda en 1189, partit pour les croisades avec Philippe Auguste en 1190: revenant en 1192, il fut arrêté par Léopold duc d'Autriche, qui le remit entre les mains de l'empereur Henri V. son ennemi. Celui-ci ne le renvoya qu'après avoir reçu 40,000 livres sterlings pour sa rançon.

† Philippe II. roi de France, né en 1155, commença à régner en 1180, mourut en 1223.

‡ Gui de Lusignan, roi de Jérusalem en 1184, détrôné par Saladin en 1187, roi de Chypre en 1192, mourut en 1194.

L'assassinat du marquis de Montferrat est aussi éloigné de mes mœurs, que mes intelligences prétendues avec Saladin sont peu vraisemblables. Je n'ai pas témoigné jusqu'ici craindre assez mes ennemis pour qu'on me croie capable d'attaquer leur vie autrement que l'épée à la main, et j'ai fait assez de mal à Saladin, pour faire juger que, si je ne l'ai pas trahi, je n'ai pas été son ami. Mes actions parlent pour moi, et me justifient mieux que mes paroles. Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevés, avec tant de riches dépouilles dont toute la terre est témoin que je ne me suis pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ai pas épargné Saladin. J'en ai reçu de petits présents, comme des fruits et choses semblables, que ce Sarrazin, non moins recommandable par sa politesse et sa générosité que par sa valeur et sa conduite, m'a de temps en temps envoyés. Le roi de France en a reçu comme moi ; et ce sont des honnêtetés que les braves gens dans la guerre se font les uns aux autres sans conséquence.

On dit que je n'ai pas pris Jérusalem ; je l'aurais prise si on m'en eût donné le temps : c'est la faute de mes ennemis, non la mienne ; et je ne crois pas qu'aucun homme équitable me puisse blâmer d'avoir différé une entreprise qu'on peut toujours faire, pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvaient plus long-temps attendre. Voilà, Seigneur, quels sont mes crimes. Juste et généreux comme vous êtes, vous reconnaissez sans doute mon innocence ; et, si je ne me trompe, je m'aperçois que vous êtes touché de mon malheur.

LE P. D'ORLEANS.—*Né en* 1644. *Mort en* 1698.
Révolutions d'Angleterre.

HENRI IV.* A L'ASSEMBLEE DES NOTABLES.

SI je faisais gloire de passer pour excellent orateur, j'aurais apporté ici plus de belles paroles que de bonne volonté ; mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler : j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Dejà, par la faveur du ciel, par les conseils de mes fidèles servi-

* Henri IV. roi de France et de Navarre, fils de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon, naquit en Béarn en 1553, monta sur le trône de France en 1589 et fut assassiné en 1610.

teurs, et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous possédions), je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je désire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains: c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux comme moi; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon Etat, me font trouver tout facile et tout honorable.

MÉZERAI.—*Né en* 1610. *Mort en* 1683.

UN SERGENT ECOSSAIS AUX AMERICAINS SAUVAGES, DONT IL EST PRISONNIER, POUR SE SOUSTRAIRE AUX TORTURES DE LA MORT.

"HÉROS et patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchais; mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire: je ne vous les dispute pas. Mais, puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

"Sachez donc, braves Américains, que, dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits: sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m'avez assailli? car, j'en appelle à votre valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui, que la gloire de vous révéler un secret important à votre conservation, et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre, pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve moi-même en votre présence."

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours, qui flattait en même temps et leur caractère belliqueux et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au prisonnier. L'Ecossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée; et, dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute et d'un air gai:

"Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve in-" contestable de ma bonne foi. Vous, guerrier, qui " tenez mon arme tranchante, frappez de toute votre " force: loin de séparer ma tête de mon corps, vous n'en-" tamerez pas seulement la peau de mon cou."

A peine eut-il prononcé ces mots que l'Indien, déchargeant un coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant, admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays.

RAYNAL.—*Né en* 1711. *Mort en* 1796.

EXORDE DE L'ORAISON FUNEBRE DE TURENNE.

JE ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Ecriture-Sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée.* Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendait les villes

* Judas Machabée, 3ième fils de Matathias, général des Juifs, de la famille des Asmonéens, succéda à son père dans le commandement en 166, et mourut en 161 av. J. C.

de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon* et d'Esaü,† qui revenait chargé des dépouilles de Samarie‡ après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait, tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée‖ furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?* A ces cris, Jérusalem§ redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du

---

* Les Ammonites, qui habitaient une partie de la Syrie, peuple descendu d'Ammon, fils de Lot, né l'an 1897 av. J. C.

† Les Iduméens, qui habitaient l'Idumée, province de la Palestine. Ils descendaient d'Esaü, frère jumeau de Jacob, et fils d'Isaac et de Rebecca. Esaü naquit en 1836 av. J. C. et mourut en 1710.

‡ Ville de la Palestine, autrefois capitale du royaume d'Israël.

‖ Région de l'Asie, en Syrie, connue sous le nom de *Palestine* ou *Terre Sainte*.

§ Capitale de la Judée, à 800 L. S. de Paris par mer.

héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? la vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut, etc? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire: conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée; et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables: mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs; il est temps de

commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

FLECHIER.—*Né en* 1632. *Mort en* 1710.

MORT DE TURENNE.

TURENNE meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte ; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre : ici, l'on offre le sacrifice adorable de J. C. pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public ; là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe : chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie ; tous entre-

prennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FLÉCHIER —*Oraisons Funèbres.*

MODESTIE DE TURENNE.

CET honneur, Messieurs, ne diminue point sa modestie. A ce mot je ne sais quel remords m'arrête; je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, c'est que l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le simple spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la Renommée. Revenait-il des glorieuses campagnes qui ont rendu son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, rougissait de ses victoires; il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies; il n'osait presque aborder le roi parcequ'il était obligé, par respect de souffrir patiemment les louanges dont S. M. ne manquait jamais de l'honorer. C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une societé peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses; il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe: On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les

serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

FLÉCHIER.—*Oraisons Funèbres de Turenne.*

LE MISSIONNAIRE BRIDAINE, DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE PARIS, EN 1791.

A LA vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talens que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent ; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs ; c'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion, qu'ai-je fait malheureux ? j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces ames simples et fidèles, que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'é-

coutez. La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et, par-dessus tout, l'éternité—l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû, sans doute, réserver pour vous seuls. Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient, peut-être, sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter dans mes bras, en versant des larmes de componction et de repentir, et à force de remords vous me trouverez assez éloquent.

Extrait des Œuvres du CARDINAL MAURY.—
Né en 1746. *Mort en* 1817.

PERORAISON DE L'ELOGE FUNEBRE DE CONDE.*

JETEZ les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros: des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: "Voilà celui qui nous menait dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son

---

* Le grand Condé, Louis II du nom, né en 1621, mort en 1686.

ombre eût pu encore gagner des batailles: et voilà que dans son silence, son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel." Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg* et à Rocroi;† et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: "La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi."

---

* La bataille de Fribourg fut gagnée sur les Impériaux, par le grand Condé en 1644.

† La bataille de Rocroi en 1643 fut gagnée sur les Espagnols par le grand Condé, alors duc d'Enghien.

Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint !

Bossuet.—*Né en* 1627. *Mort en* 1704.

CARACTERES ET PORTRAITS MORAUX, POLITIQUES ET LITTERAIRES.

La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à différens traits.

Boileau, *Art Poétique.*

LES GRECS ET LES ROMAINS.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grand hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation Grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au-dessus des forces de l'humanité ? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle,* et juste comme Aristide.† Salluste‡ nierait-il que Marathon,§ les Ther-

---

* Général Athénien, mort l'an 450 av. J. C. âgé de 65 ans.

† Mort en 467 av. J. C.

‡ Historien latin, mort l'an 719 de Rome, 35 av. J. C.

§ Ville d'Attique, célèbre par la victoire que les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, remportèrent sur les Perses en 490.

mopyles, Salamine,* Platée,† Mycale,‡ la retraite des Dix-Mille,§ et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens ? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xerxès ?|| Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république Romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue,¶ à un Thémistocle, à un Cimon**, à un Epaminondas,†† etc. etc. ? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'Etat, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand, que par la sagesse et le courage du gouvernement ; il suit la route tracée, et le plus grand homme

---

* Petite île célèbre par un combat naval entre Xerxès et les Grecs en 480 av. J. C.

† Ville de Béotie, où Mardonius en 479 av. J. C., fut défait par Pausanias et Aristide, généraux des Lacédémoniens et des Athéniens.

‡ Promontoire du continent d'Asie, où les Perses furent défaits par les Grecs en 479.

§ Exécutée en 490 par Xénophon, qui en fut à la fois le chef et l'historien.

|| Xerxès 1er, fils de Darius, succéda à son père l'an 486 av. J. C.

¶ Législateur des Lacédémoniens, 845 av. J. C.

** Général Athénien, fils de Miltiade, florissait vers l'an 470 ; mort l'an 449 av. J. C.

†† Général Thébain, qui défit les troupes des Athéniens et des Lacédémoniens à Mantinée, où il périt des suites d'une blessure.

ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissants et créateurs, qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différents de l'Etat, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu long-temps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'ont fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformait, quand on abandonnait aux proconsuls une autorité qui devait les affranchir du joug des lois, quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté: ils surent en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Thrasybule.*

Ecrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance Romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare,† les Thucydide,‡ les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide, etc., avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus

* Général Athénien, qui chassa les trente tyrans d'Athènes, l'an 403 av. J C.

† Poète Grec, appelé le prince des Lyriques, né à Thèbes vers l'an 500, florissait l'an 476 av. J. C.

‡ Historien qui naquit à Athènes, en 475, et mourut en 411 av. J. C.

rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs; il rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger; elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines, n'avaient pu le garantir! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

MABLY.—*Né en* 1709. *Mort en* 1785.

LES NATIONS MODERNES.

QUE de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles! Ici ce sont les Germains, peuple où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer; peuple où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite.* Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original: l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour; et lorsque tous les peuples de l'Europe seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang Allemand et du sang Français, le peuple Anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie,

---

* Historièn romain qui florissait sous les règnes de Vespasien, de Titus.

sa religion moins pompeuse que la catholique, et plus brillante que la Luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps tout chez lui participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur Germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit Français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national: nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que les fruits d'une éducation politique: comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur; constants et invincibles dans l'adversité; formés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'Etat; grossiers et sauvages dans les troubles politiques; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tont ce qui n'est pas eux; individuellement, les plus aimables des hommes; en corps, les plus désagréables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire: tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND.—*Né en* 1769. *Génie du Christianisme.*

DES GAULOIS.—DE PYRRHUS.—PARALLELE DE CARTHAGE ET DE ROME.—GUERRE D'ANNIBAL.

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étaient les mêmes dans les deux peuples;

mais les armes étaient différentes. Le bouclier des Gaulois était petit, et leur épée mauvaise: aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexicains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux et dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connaître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus* vint faire la guerre aux Romains dans les temps qu'ils étaient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires: il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer un camp: il les accoutuma aux éléphants, et les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistait que dans ses qualités personnelles. Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvait entretenir huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux qu'il avait. Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, était un aventurier qui faisait des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvait subsister qu'en entreprenant.

Tarente,† son alliée, avait bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens ses ancêtres. Il aurait pu faire de grandes choses avec les Samnites,‡ mais les Romains les avaient presque détruits.

Carthage,§ devenue riche plus tôt que Rome,|| avait aussi été plus tôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et

---

* Roi d'Epire, frère d'Olympias mère d'Alexandre le grand, succéda à Neoptolème son père l'an 326 av. J. C. et mourut l'an 272.

† Ville capitale du Duché de ce nom, situé dans le Royaume de Naples.

‡ Anciens peuples d'Italie qui habitaient une partie du pays appelé aujourd'hui Duché de Bénévent.

§ Ville d'Afrique, bâtie en 846 av. J. C. par Didon, et détruite en 145 av. J. C par Scipion le jeune.

|| Une des plus anciennes villes de l'Europe, est située à 312 L. S. E. de Paris. Elle fut fondée l'an 753 av. J. C. D'abord gouvernée par des Rois l'espace de 243 ans, elle devint ensuite République, et fut régie tantôt par des Consuls, tantôt par des Tribuns, des Dictateurs, et enfin par des Empereurs.

ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés ; mais, lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris : mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parents du prince il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les lois sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales : mais à Carthage, des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage.*

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramène les deux partis ; mais dans une république elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

---

* La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions : mais la présence de Scipion aigrit celles qui étaient déjà parmi les Carthaginois ; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restait de force ; les généraux, le sénat, les grands, devinrent suspects au peuple, et le peuple devint furieux. (*Voyez* dans Appien toute cette guerre du premier Scipion.)

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice ; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux ; elle ne se déterminait que par sa gloire ; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être, si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone :* car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction.

Les Carthaginois se servaient des troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis ; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains ; et, quelque temps avant la seconde guerre punique,† ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire,

---

* Ou Sparte, aujourd'hui Misitra, capitale du Péloponèse, commença à avoir des Rois en 1516. Le Péloponèse est actuellement appelé Morée.

† La première guerre punique commença l'an 263 av. J. C. et dura 24 ans : La seconde commença en 218 et dura 17 ans : La troisième commença en 149, et ne dura que quatre ans et quelques mois. Elle se termina par la destruction de Carthage.

d'un pays qui n'était guère plus grand que les états du pape de Naples, sept cent mille hommes de pied et soixante et dix mille de cheval pour opposer aux Gaulois.

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paraît, par Tite-Live,* que le cens n'était pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employait plus de force pour attaquer, Rome pour se défendre: celle-ci, comme on vient de le dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal† qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois; ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien: cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes,‡ aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étaient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre: aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle,§ Régulus,|| Scipion,¶ mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion:** leur ville et leurs armées même étaient affamées, tandis que les Romains étaient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimait

---

* Historien latin, né l'an 58 av. J. C. mort l'an 21 de J. C.

† Dit *le grand*, fils d'Amilcar Barca, né l'an 246, av. J. C. s'empoisonna à l'âge de 64 ans.

‡ Gagnée par Annibal, l'an 538 de Rome.

§ Tyran de Sicile, qui régnait l'an 368 av. J. C.

|| Consul Romain en 497. Il fut fait prisonnier par les Carthaginois, que le firent périr dans les plus cruels supplices l'an 503 de Rome.

¶ Surnommé l'Africain, fut consul l'an 536 de Rome, et périt en Espagne vers l'an 540.

** Père de Scipion l'Africain, était consul l'an 456 de Rome.

les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois était très-dur: ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie* avait beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissait en quelque façon les étrangers de l'Egypte; et, lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avaient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets: mais, sous les rois grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance: mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine, par deux raisons: l'une que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce, qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.†

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires.‡

---

* Fondée par Alexandre le grand l'an 332 av J. C.

† Historien Grec qui florissait vers l'an 198 av. J. C. Il mourut âgé de 82 ans.

‡ Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains, qui dès lors commencèrent à respirer.

Scipion, ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec Massinissa,* ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama,† et finit la guerre.

Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole‡ ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes; aussi ne se servaient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats; presque toutes les rades étaient pour eux des ports; la science des pilotes était très-bornée, et leur manœuvre très-peu de chose: aussi Aristote§ disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisaient pour cela.

L'art était si imparfait, qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent.

Les grands vaisseaux étaient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvaient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine|| en fit à Actium¶ une funeste expérience; ses navires ne pouvaient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquaient de toutes parts.

Les petits vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étaient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames,** on a fui les côtes,

---

* Roi d'une partie de la Numidie (Afrique) vers l'an 541 de Rome.

† Ville d'Afrique, appelée aujourd'hui Zamora, dans le royaume d'Alger. Elle est célèbre par la bataille qu'Annibal y perdit contre Scipion l'Africain.

‡ Elle fut inventée en 1302 par un nommé Flavio, Napolitain.

§ Philosophe, né à Stagire, l'an 384 av. J. C., mort l'an 321.

|| Marc Antoine qui forma avec Octavius et Lépidus le célèbre triumvirat l'an 711 de Rome. Il mourut l'an 30 av. J. C.

¶ Où Auguste remporta, l'an 31 av. J. C. cette victoire célèbre qui le rendit maître de tout l'Empire.

** En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

on a construit de gros vaisseaux ; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre* a fait une chose qu'on n'aurait pas soupçonnée : c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art ; car, pour résister à la violence du canon et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient soudain, et les soldats combattaient des deux parts ; on mettait sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, l'an 408 de Rome, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étaient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu : à présent les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius† fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avaient aucune connaissance de la navigation : une galère Carthaginoise échoua sur leurs côtes ; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir : en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée ; elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, et la battit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paraître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer ; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si de nos jours un grand prince réussit d'abord,‡ l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi.§

La seconde guerre punique est si fameuse, que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire les surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les jour-

---

* Due à un Allemand, nommé Schwartz, l'an 1330.

† Consul Romain en 493 de Rome, fut le premier de tous les capitaines de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, l'an 494.

‡ Louis Quatorze. § L'Espagne.

nées du Tésin,* de Trébie† et de Thrasymène,‡ après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples de l'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie : et je trouve dans Denys d'Halicarnasse§ que, lors de la négociation de Coriolan,|| le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes ; que le peuple Romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres ; mais que, si les Volsques¶ se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Terentius Varron** avait fui honteusement jusqu'à Venouse :†† cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe ; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple : il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un état, mais la perte imaginaire et le découragement qui le privent des forces que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y

---

* L'an de Rome 535. † En 536. ‡ En 537.

§ Auteur des antiquités Romaines, qui tient un des premiers rangs entre les historiens et les rhéteurs. Il vivait sous Auguste.

|| L'an 264 de Rome. ¶ Anciens peuples du Latium.

** Ce fut lui qui livra la bataille de Cannes.

†† Où les Romains avaient une colonie considérable. Cette ville, située dans le royaume de Naples, est la patrie du poète Horace.

fut extrême: mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue,* où elle s'amollit: mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre: il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Kan,† après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains: mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

MONTESQUIEU.—*Né en* 1689. *Mort en* 1755.
Grandeur et Décadence des Romains.

HOMERE.‡

JE ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Ho-

* Fondée en 422 av. J. C. fut détruite par les Lombards, qui construisirent la nouvelle Capoue, dans le royaume de Naples, à quelques milles de l'ancienne. † Proclamé empereur de Perse en 1736.

‡ Poète Grec, qui florissait dans le neuvième siècle av. J. C., environ 300 ans après la prise de Troie.

mère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers ; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au conseil des Dieux ; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs, nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna* que le vent repousse au fond de l'abîme ; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux : je reconnais Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des jeux : je reconnais Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone :† Jupiter

* Montagne célèbre en Sicile, où les poètes ont feint que Vulcain tient sa forge.

† Les Gorgones étaient trois sœurs qui transformaient en pierres ceux qui les regardaient. Persée, fils de Jupiter, tua Méduse l'aînée, et lui coupa la tête.

et Neptune sont les plus puissants des Dieux; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre: Achille,* Ajax,† et Diomède‡ sont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée Troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois; Achille se montre, et elle disparaît.

BARTHÉLEMY.—*Voyage d'Anacharsis.*

ÆSCHYLE,§ SOPHOCLE,|| EURIPIDE.¶

MALGRÉ les préventions et la haine d'Aristophane** contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Æschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens: sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changements que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochait trois défauts à Æschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre: comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poete.

---

* Fils de Pélée et de Thétis.

† Fils de Télamon; était après Achille le plus vaillant capitaine au siége de Troie.

‡ Fils de Tydée, roi d'Etolie, ancienne province de Grèce, qui appartient aujourd'hui aux Turcs.

§ Poète Grec, né en 525; florissait en 496 av. J. C.; mourut en 456.

|| Poète tragique, né à Athènes vers l'an 495 av. J. C.; mort en 406.

¶ Né dans l'île de Salamine en 480 av. J. C.; mort en 407.

** Florissait à Athènes vers l'an 424 av. J. C. Il a écrit plus de cinquante comèdies, dont il ne nous reste plus que onze.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles ; il lui fallait des ames fortes, sensibles, et par là même intéressantes : des ames ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle, baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Æschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'ame des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse, et de douceur : jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Æschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendiants. Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Æschyle, ni celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits : on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leur sujet avec une certaine décence. Les ames s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour ; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idés reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer ; car ce poète, habile à manier toutes les affections de l'ame, est admirable lorsqu'il peint les fu-

reurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié ; c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre,* coupable ; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe,† et l'auteur fut justifié.

Dans les pièces d'Æschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche ; le second surtout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met en scène. C'est ainsi que, dans son *Antigone*,‡ un mot échappé comme par hasard à cette princesse laisse éclater son amour pour le fils de Créon.§ Euripide multiplia les sentences et les réflexions ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugements qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans ; les disciples d'Anaxagore|| et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre ; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les Dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent ; et, comme il insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre

---

* Fille de Minos, roi de Crète. Elle épousa Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes.

† Fils d'Hercule, régna sur la Mysie, province de l'Asie mineure.

‡ Fille d'Œdipe, roi de Thèbes, et de Jocaste, veuve de Laïus.

§ Roi de Thèbes après la mort de Laïus.

|| L'un des plus illustres philosophes de l'antiquité. Il naquit l'an 500 av. J. C. et mourut en 428. Euripide et Periclès furent ses disciples

parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier; il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs: ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Æschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste témpérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'ame.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis,* et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail.—J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poète médiocre—Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue: ou pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées; mais, comme en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

---

* Peintre célèbre, qui vivait vers l'an 400 av. J. C.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets : tantôt il y blesse la vraisemblance ; tantôt les incidents y sont amenés par force ; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénouements laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Dans les pièces d'Æschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes ; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa *Médée** et dans son *Iphigénie en Aulide*. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Æschyle, Sophocle, et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq ? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions ; des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres ; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité pas les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Le même.

PLATON.

Platon† avait reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé ; mais il l'avait rétablie par un régime austère ; et il ne lui restait d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie, habitude qui lui

---

* Fameuse magicienne, qui facilita à Thésée la conquête de la toison d'or.

† Philosophe, qui naquit à Athènes l'an 429 av. J. C. ; et mourut en 348.

fut commune avec Socrate, Empédocle,* et d'autres hommes illustres.

Il avait les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il s'exprimait avec lenteur ; mais les grâces et la persuasion semblaient couler de ses lèvres.

Sa mère était de la même famille que Solon,† et son père rapportait son origine à Codrus,‡ dernier roi d'Athènes. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différents exercices du gymnase remplirent tous ses moments. Il était né avec une imagination forte et brillante. Il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla. Il crut que le théâtre pourrait le dédommager de ce sacrifice : il composa quelques tragédies ; et, pendant que les acteurs se préparaient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avait détruit les bons principes et corrompu les mœurs : la gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendait avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il serait en état de déployer son zèle et ses talents ; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate son maître et son ami, les réflexions que tant d'événements produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernements sont attaqués de maladies incurables, que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne

* Natif d'Agrigente, ville de Sicile, philosophe, poète et historien, qui florissait en 436 av. J. C.

† L'un des sept Sages de la Grèce, né à Athènes en 639 av. J. C. mort en 559.

‡ Succéda à son père Mélanthe en 1092, et mourut en 1071. A cette époque des archontes perpétuels furent établis en cette ville.

seront heureux que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connaissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès.

Il avait environ quarante ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys,* tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit : " Vous parlez comme un radoteur."—" Et vous comme un tyran," répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournait en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetterait à la mer, ou qu'il s'en déferait comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit ; et, l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : " Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys."

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien ni par la persuasion, ni par la force ; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avait parcourues ; et, conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur ; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis : il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate ; mais l'adresse avec laquelle il la manie, et différents traits qu'on pourrait citer

* Dit l'ancien ; il monta sur le trône de Syracuse en 406 av. J. C. et mourut en 308.

de lui, prouvent qu'il avait, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet; les unes qu'il a reçues de la nature, d'autres qu'il a eu la force d'acquérir. Il était né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paraît être sa première, ou plutôt son unique passion; je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans faiblesse et sans rigidité leurs penchants vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme: vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler.

BARTHÉLEMY.—*Voyage d'Anacharsis.*

SOCRATE ET CATON.

OSONS opposer Socrate* même à Caton:† l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier: Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur; il ne vivait que pour elle; il ne put lui survivre.‡ La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers,

---

* Né en 469; mort en 400 av. J. C.

† Le préteur, dit d'Utique, arrière petit fils de Caton le censeur, florissait vers l'an 681 de Rome, 73 av. J. C.

‡ Après la bataille de Pharsale l'an 708 de Rome, 46 av. J. C., il se retira à Utique, et se donna la mort.

combat les sophistes, et meurt pour la vérité; l'autre défend l'Etat, la liberté, les lois contre les conquérants du Monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre; et cela seul déciderait de la préférence: car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J. J. ROUSSEAU.—*Discours sur l'Economie politique.*

PERICLES.

PÉRICLÈS* s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate,† croyaient le retrouver dans le jeune Périclès; c'était, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole: il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrents incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnè-

---

* Athénien, grand politique et excellent orateur. Il florissait en 456, et mourut en 429 av. J. C.

† Tyran d'Athènes. Il usurpa le pouvoir souverain en 560, et mourut en 528 av. J. C.

rent les Athéniens ; il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail, d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique ; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style, qu'il savait adoucir au besoin ; ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais ; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante sous laquelle les esprits restaient accablés. C'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son ame naturellement élevée.

On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobait à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Elée,* qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent : " Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde.

Périclès connaissait trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole ; et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait des applaudissments dont il était assuré,

* Il florissait en 504 av. J. C.

méritait la confiance qu'il ne cherchait pas, et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes, puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son ame, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison ; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves, de prendre un flambeau, et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance ; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables ; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat, on pensa qu'une ame qui savait mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités, et la gloire elle-même, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès ; et il sut l'entretenir, pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se assait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il avait subjugué le parti des riches en flattant la multitude ; il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés ; tout se faisait en apparence, suivant les règles établies ; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sons le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parents et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages : et, aussi

excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentiments, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des Dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié la foudre et les éclairs. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès, dans la troisième année de la guerre du Péloponèse,* mourut des suites de la peste; et cette perte fut pour les Athéniens la plus irréparable. Quelque temps auparavant, aigris par l'excès de leurs maux, ils l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende: ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. "Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux: le seul éloge que je mérite est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen."

BARTHELEMY.—*Voyage d'Anacharsis.*

ALCIBIADE.†

DES historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que

---

* On donna ce nom à la guerre que les peuples de cette presqu'île livrèrent aux Athéniens. Elle fut terminée par la prise d'Athènes en 404 av. J. C.

† Fut disciple de Socrate. Les Athéniens le choisirent général de leur armée en 418 av. J. C. Il périt victime d'une trahison l'an 404.

la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs ; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate qui prévit de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel était dans ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraits de son éloquence. Il parut à la tribune : un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ; et, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur ; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il [illegible] de la Grèce. Je ne [illegible] de son affabilité, ni de tant [illegible] le rendre le plus [illegible]

[illegible] l'élévation [illegible] la hardiesse [illegible]. Aucun obstacle, [illegible] ni le dé- [illegible] les ames [illegible] qu'elles veulent [illegible] peuvent. Forcé [illegible] de sa patrie, [illegible] par son [illegible] sagesse de ses [illegible] fit triompher

le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'Etat ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violents; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les Satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois; on pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instants qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talents, les autres ses excès, et tour-à-tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui. Et comme les sentiments dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa faveur; mais comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était

un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est là sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiade ; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop.

BARTHÉLEMY.—*Voyage d'Anacharsis.*

ALEXANDRE.

JE vis alors cet Alexandre,* qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée,† il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes‡ sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

---

* Fils de Philippe II. roi de Macédoine et d'Olympias. Il naquit l'an 356 av. J. C., le même jour que le temple de Diane d'Ephèse fut réduit en cendres. Il mourut, âgé de 32 ans, en 323.

† Ville de la Béotie, célèbre par le victoire que Philippe, roi de Macédoine, y gagna sur les Athéniens l'an 340 av. J. C.

‡ Ville célèbre, dans l'Attique. Elle fut fondée par Cécrops, en 1558 av. J. C.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avait long-temps séjourné en Macédoine; il me dit: " Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protège sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est pénétré de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes que l'on admire dans Philippe,* se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur: car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins: Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer, aux jeux olympiques, la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux; et le second qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des

---

* Il. né en 483 av. J. C. Il monta sur le trône de Macédoine, en 350, et mourut en 336.

poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi : c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle,* et un panégyriste tel qu'Homère.

Le même. Ibid.

DEMOSTHENE† ET CICERON.‡

PARALLÈLE DE CES DEUX ORATEURS, OÙ L'ON DONNE LE CARACTÈRE DE LA VÉRITABLE ÉLOQUENCE.

Cicéron. Quoi ! prétends-tu que j'aie été un orateur médiocre ?

Démosthène. Non pas médiocre : car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu as été sans doute un orateur célèbre. Tu avais de grandes parties ; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

Cicéron. Et toi, n'as tu point eu de défauts ?

Démosthène. Je crois qu'on ne m'en peut reprocher aucun pour l'éloquence.

Cicéron. Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne ? toi qui es sec, sans ornement ; qui es toujours contraint par des bornes étroites et resserrées ; toi qui n'étends aucun sujet ; toi à qui on ne peut rien retrancher ; tant la manière dont tu traites les sujets est, si j'ose me servir de ce terme, affamée ; au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paraître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvait rien ajouter à mes ouvrages.

---

* Célèbre par son étroite amitié avec Achille. Il fut tué par Hector, fils de Priam, au siège de Troie.

† Né en 381. av. J. C. ; ne pouvant échapper aux poursuites d'Antipater, il s'empoisonna en 321 av. J. C. Juvénal remarque que l'éloquence a été la cause de la mort des deux plus grands orateurs du monde, Démosthène et Cicéron.

‡ Né l'an 648 de Rome. Il fut assassiné en 43 av. J. C., par des émissaires d'Antoine, contre lequel il avait composé des harangues que nous nommons Philippiques.

Démosthène. Celui à qui on ne peut rien retrancher, n'a rien dit que de parfait.

Cicéron. Celui à qui on ne peut rien ajouter, n'a rien omis de tout ce qui pouvait embellir son ouvrage.

Démosthène. Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens? Parle de bonne foi; n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi?

Cicéron. Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes. Elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas.

Démosthène. Ce que tu dis de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même: et moi,.je ne l'occupais que de affaires dont je parlais. On t'admirait; et moi, j'étais oublié par mes auditeurs qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit; et moi, je frappais, j'abattais, j'atterrais par des coups de foudre. Tu fesais dire: qu'il parle bien! et moi, je fesais dire: Allons, marchons contre Phillippe. On te louait; on était trop hors de soi pour me louer. Quand tu haranguais, tu paraissais orné; on ne découvrait en moi aucun ornement: il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires: ensuite des mouvemens semblables à des foudres, auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait, quand tu as été comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent; en un mot, quand tu as été Démosthénique: mais lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour, et l'art; alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection, autant que tu t'éloignais de mon caractère.

FÉNÉLON.—*Né en* 1651. *Mort en* 1715.

HORACE* ET VIRGILE.†

CARACTÈRES DE CES DEUX POÈTES.

Virgile. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ces bois odoriférans!

Horace. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode,‡ Théocrite§ couronnés de lauriers; ils entendent chanter leurs vers; mais ils n'en font plus.

Virgile. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré; Je ne mourrai pas tout entier.

Horace. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai: mais il faut vous aimer autant que je le fais, pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

Virgile. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre; leurs genres sont différens. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété: vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel. On y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en jouant. Votre art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de génie nécessaire, pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

Horace. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos églogues la tendresse naïve de Théocrite. Vos géorgiques sont pleines de peintures les

---

* Naquit 63 ans av. J. C. Il mourut âgé de 57 ans.

† Né l'an 684 de Rome. Il est regardé comme le prince des poètes latins. Il mourut âgé de 91 ans.

‡ Poète Grec, qui vivait vers l'an 800 avant J. C.

§ Poète Grec, qui vivait environ 285 ans av. J. C.

plus riantes. Vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Enéide, le bel ordre, la magnificence, la force, et la sublimité d'Homère éclatent partout.

Virgile. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

Horace. Vous n'avez point suivi Homère, quand vous avez traité les amours de Didon.* Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée† aux enfers plus belle que n'est l'évocation des ames qui est dans l'Odyssée.

Virgile. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

Horace. Quel dommage, si vous l'eussiez fait! c'était une délicatesse excessive. On voit bien que l'auteur des géorgiques aurait pu finir l'Enéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude, que l'effort du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini; mais moins simple, moins fort, moins sublime: car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur, pour ne songer à peindre en tout que la vraie nature. En cela je lui cède.

Horace. Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que j'ai pensé sur vos ouvrages; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc! me croyez-vous incapable de les reconnaître?

Virgile. Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'i-

---

* Fille de Bélus, roi de Tyr. Cette princesse s'étant retirée en Afrique y fondit Carthage. Après sa mort elle y fut révérée comme une Déesse.

† Fils d'Anchise et de Vénus. Il descendait des rois de Troie.

gnore point le transport que l'ode doit avoir: mais il y a des choses écartées, qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui y manque ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. Les mots deviennent tous nouveaux par l'usage que vous en faites: mais tout n'est pas également coulant: il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

Horace. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers: leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux—

Virgile. L'ode demande une autre harmonie, toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

Horace. Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal; j'ai montré les règles de ce qui est bien; mais je n'ai rien exécuté de grand, comme votre poëme héroïque.

Virgile. En vérité mon cher Horace, il y a déjà trop long-temps que nous nous donnons des louanges pour d'honnêtes gens; j'en ai honte. Finissons.

Le même.

POMPEE.

POMPÉE* attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon,† du parti de Marius;‡

---

* Surnommé le Grand, né l'an 648 de Rome, 106 av. J. C. Il fut assassiné l'an 58 av. J. C. 706, de Rome, par les ordres de Ptolémée, roi d'Egypte, chez qui il s'était réfugié, après la bataille de Pharsale.

† Celui qui suivit le parti de Marius l'an 667 de Rome. Il fut tué en Sicile par ordre de Pompée.

‡ L'un des plus grands hommes de l'ancienne Rome, consul l'an 647 de Rome, 107 av. J. C. Il mourut l'an 668 et 86 av. J. C.

Domitius dans l'Afrique; Sertorius,* où pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie† sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina,‡ il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate§ et de Tigrane.‖

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache; on le louait même, avec justice, de sa tempérance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait; et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand

---

* Fameux capitaine Romain, fut assassiné, l'an 681 de Rome, 73 av. J. C. par Perpenna Romain qui, proscrit par Sylla, s'était réfugié en Espagne où commandait alors Sertorius.

† Province de l'Asie Mineure, aujourd'hui comprise dans la Caramanie. ‡ L'an de Rome 692; av. J. C. 62.

§ Mithridate III., roi de Pont régnait l'an 631 de Rome, 123 av. J. C. Il mourut l'an 690 de Rome, 64 av. J. C.

‖ Roi d'Arménie, régnait vers l'an 86 av. J. C.

nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

VERTOT.—*Né en* 1655. *Mort en* 1735.
Révolutions Romaines.

CÉSAR.

CAIUS JULIUS CÉSAR était né de l'illustre famille des Jules,* qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla† lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses

---

* L'an 655 de Rome, 99 av. J. C. Il fut assassiné dans le Sénat Romain l'an 710 de R. 44 av. J. C.

† Consul et Dictateur de Rome l'an 671, abdiqua l'an 675 de Rome, et mourut l'an 676, 78 av. J. C.

desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions, que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

Le même.—Ibid.

PIERRE-LE-GRAND, EMPEREUR DE RUSSIE.

Pierre-le-Grand* fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ces établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes,† montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le Grand. Il suffit à un étranger d'avoir

---

* Dit aussi *le Père de la Patrie*, naquit en 1678, et mourut en 1725. † Catherine I, en 1725; Anne en 1730; Elizabeth en 1741; Catherine II, en 1763.

essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII. à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

VOLTAIRE.—*Né en* 1694. *Mort en* 1778.
Histoire de Pierre-le-Grand.

CHARLES XII.

CHARLES XII.,* roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine,† et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité. dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant, Avant la bataille, et après la vic-

---

* Né en 1682, mort 1718 au siége de Frédéricshall en Norwège.

† Province dont une partie dépend de la Pologne et l'autre de la Moscovie. Les Palatinats de Braclau et de Kiow forment l'Ukraine.

toire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même ; comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Le même.—Histoire de Charles XII.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE.*

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient, dans le secret, son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction, ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire, à son avénement au trône, que ses ministres ne seraient que ses secrétaires ; les administrateurs de ses finances que ses commis ; ses généraux que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant, avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui, le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection

---

* Né en 1712, succéda à son père en 1740, et mourut en 1786.

dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instants de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements mêmes leur étaient utiles.

Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains. Les princes sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentiments qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui, qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire lui fournissait peu de modèles; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages, que les autres n'en savent tirer de leurs succès; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Raynal.—*Né en* 1711. *Mort en* 1778.

SHAKESPEAR.

Shakespear naquit en 1564 à Stratford, dans le comté de Warwick, et mourut en 1616. Il créa le théâtre Anglais par un génie plein de naturel, de force, et de fécondité, sans aucune connaissance des règles; on trouve dans ce grand génie le fonds inépuisable d'une imagination pathétique et sublime, fantasque et pittoresque, sombre et gaie; une variété prodigieuse de caractères, tous si bien contrastés, qu'ils ne tiennent pas un seul discours que l'on pût transporter de l'un à l'autre: talens

personnels à Shakespear, et dans lesquels il surpasse tous les poètes du monde. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses pièces tragiques, qu'elles ont toujours été jouées avec le plus grand succès. Il était si bien né avec toutes les semences de la poésie, qu'on peut le comparer à la pierre enchassée dans l'anneau de Pyrrhus, qui, à ce que nous dit Pline, représentait la figure d'Apollon avec les neuf muses, dans ces veines que la nature y avait tracées elle-même sans aucun secours de l'art.

Non-seulement il est le chef des poètes dramatiques Anglais, mais il passe toujours pour le plus excellent: il n'eut ni modèles ni rivaux, les deux sources de l'émulation, les deux principaux aiguillons du génie. La magnificence ou l'équipage d'un héros ne peut donner à Brutus* la majesté qu'il reçoit de quelques lignes de Shakespear: doué d'une imagination également forte et riche, il peint tout ce qu'il voit, et embellit presque tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane,† les amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de grâces, que Shakespear en donne à ceux qui font le cortége de Cléopâtre,‡ dans la description de la pompe avec laquelle cette reine se présente à Antoine|| sur les bords du Cydnus.§

Ce qui lui manque, c'est le choix. Quelquefois en lisant ses pièces, on est surpris de la sublimité de ce vaste génie; mais il ne laisse pas subsister l'admiration: à des portraits où règnent toute l'élévation et toute la noblesse de Raphaël, succèdent de misérables tableaux dignes des peintres de taverne.

---

* Citoyen Romain, fut le chef des conjurés qui assassinèrent César. Deux ans après, craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, il se fit tuer, l'an 42 av. J. C.

† Célèbre peintre Italien, né à Bologne en 1578, mort en 1660.

‡ Reine d'Egypte, renommée par sa beauté, monta sur le trône en 51 av. J. C. Elle mourut, agée de 39 ans, de la morsure d'un aspic, qu'on lui avait apporté, caché dans des fleurs.

|| L'an 40 av. J. C. Ce fut l'année après la bataille d'Actium, c. a. d. 30 ans. av. J. C., qu'Antoine se donna la mort.

§ Rivière de l'Asie Mineure, dans la Cilicie.

Il ne se peut rien de plus intéressant que le monologue de Hamlet, prince de Danemarck, dans le troisième acte de la tragédie de ce nom.

L'ombre du père de Hamlet paraît, et porte la terreur sur la scène, tant Shakespear possédait le talent de peindre: c'est par là qu'il sut toucher le faible superstitieux de l'imagination des hommes de son temps, et réussir en de certains endroits où il n'était soutenu que par la seule force de son propre génie. Il y a quelque chose de si bizarre, et avec cela de si grave, dans les discours de ses fantômes, de ses fées, de ses sorciers, et de ses autres personnages chimériques. qu'on ne saurait s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune règle fixe pour en bien juger; et qu'on est contraint d'avouer que, s'il y avait de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleraient et agiraient de la manière dont il les a représentés, Quant à ses défauts, on les excusera sans doute, si l'on considère que l'esprit humain ne peut de tous côtés franchir les bornes qu'opposent à ses efforts le ton du siècle, les mœurs, et les préjugés.

LA HARPE.—*Né en* 1739. *Mort en* 1803.

TURENNE ET CONDÉ.

C'A ÉTÉ, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt, à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on-jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires?

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-desus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps ; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David,* comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre !

BOSSUET.—*Né en* 1627. *Mort en* 1704.
Oraisons funèbres.

---

* Il naquit l'an 1085 ; succéda à Saül, roi d'Israël, l'an 1054 ; et mourut l'an 1014 av. J. C. Salomon, son fils, lui succéda.

CORNEILLE JUGÉ PAR RACINE.

En quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler ! Quel désordre ! quelle irrégularité ! nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre ; les acteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement : en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si j'ose ainsi le dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart désespérèrent de l'atteindre, et, n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid, Horace, Cinna, Pompée,* tous les chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui eût possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit ? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions ! quelle gravité dans les sentiments ! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères ! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent

être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable ; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays ; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse ; mais aux Æschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelqu' étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand des ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes.

Discours à l'Académie Française, le jour de la récep-

tion de Thomas Corneille, choisi pour remplacer son frère. RACINE.—*Né en* 1639. *Mort en* 1699.

CORNEILLE ET RACINE.

CORNEILLE dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance; un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premir génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées: Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

LA HARPE.—*Eloge de Racine.*

MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

MOLIÈRE, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non

moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses ; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractére, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances ; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin ; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottisses d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules, comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule : il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans s'en douter.

CHAMPFORT.—*Né en* 1741. *Mort en* 1794.
Eloge de La Fontaine.

L'AUTEUR DU TELEMAQUE.

On croirait que Fénélon a produit le Télémaque d'un seul jet ; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art-d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénélon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit ou resserre à son gré. Jamais on n'aperçoit aucun effort ; maître de sa pensée, il la voit sans nuages : il ne l'exprime pas, il la peint ; il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié,

toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome du Grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne ; traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit peint son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber : son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance, et rapidité. Grand, parce qu'il est singulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les Etats, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative : en un mot, Fénélon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'ame de la poésie ; et son style, vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu. *Le Cardinal* MAURY.

BOSSUET ET FÉNÉLON.

On vit alors entrer en lice deux adversaires illustres, plutôt égaux que semblables : l'un, consommé depuis long-temps dans la science de l'église, couvert des lauriers qu'il avait remportés tant de fois en combattant pour elle contre les hérétiques ; athlète infatigable que son âge et ses victoires auraient pu dispenser de s'engager dans un nouveau combat, mais dont l'esprit encore vigoureux et supérieur au poids des années, conservait dans sa vieillesse une partie de ce feu qu'il avait eu dans sa jeunesse : l'autre, plus jeune et dans la force de l'âge, moins connu par ses écrits, non moins célèbre par la réputation de son éloquence, et la hauteur de son génie, nourri et exercé depuis long-temps dans la matière qui faisoit le sujet du combat, possédait parfaitement la langue des mystiques ; capable de tout entendre, de tout expliquer, et de rendre plausible tout ce qu'il expliquait : tous deux long-temps amis, avant que d'être devenus

rivaux : tous deux également recommandables par l'innocence de leurs mœurs, également aimables par la douceur de leur commerce, ornements de l'église, de la cour, de l'humanité même : mais l'un, respecté comme le soleil couchant dont les rayons allaient s'éteindre avec majesté ; l'autre, regardé comme un soleil levant qui remplirait un jour la terre de ses lumières, s'il pouvait sortir de l'espèce d'éclipse dans laquelle il s'était engagé.

D'AGUESSEAU.—*Né en* 1668. *Mort en* 1751.

RACINE ET VOLTAIRE.

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain ; mais l'élégance de Racine est plus égale, celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination.

Dans l'un, le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères ; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés, et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt ; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici, les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique ; là, ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant.

L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions ; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'une se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection, l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire, sensible surtout à cet accord si nécessaire entre le rhythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié ; dans l'autre, il est plus rapide.

Dans Racine, il y a plus de justesse ; dans Voltaire, plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité ; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici, les beautés sont plus sévères, plus irré-

prochables ; là, elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée ; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion, l'autre ne laisse pas maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer.

Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète le plus parfait qui ait écrit : Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène. LA HARPE.

BUFFON.

L'HISTORIEN de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle ; comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse ; comme elle, il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur : sublime, quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature : orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste et Aristote, et il est plus éloquent que ces deux grands hommes. En un mot, son ouvrage est un des beaux monuments de ce siècle, élevé pour les âges suivants, et auquel l'antiquité n'a rien à opposer. *Le même.*

LA CURIOSITÉ, OU LES MANIES.

LA curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui

est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares, et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus prés, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie: il la quitte pour l'*orientale*; de là il va à la *veuve*; il passe au *drap d'or*; de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire* où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner: aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à piéces emportées; elle a un beau vase, ou un beau calice: il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'ognon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons; dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers: il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre. Quelle chair? dit-il; goûtez-vous cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité, par quelques dehors de modestie. O

l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune!

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. Je l'admire, dit-il, mais je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? c'est encore moins. Diognète sait d'une médaille le *fruste*, le *flou*, et la *fleur* du *coin;* il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? et bientôt il les étale, et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ai tout Calot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui acheverait Calot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir: cela est bien rude!

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages; qui ne font ni mémoires, ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement

de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin: et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on croit voir de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Un bourgeois aime les bâtiments; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et orné, qu'il est inhabitable. Le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L...G...et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur.

Diphile commence par un oiseau, et finit par mille. Sa maison n'en est pas infectée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns et les autres dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire.

Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme, qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des *canaris*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil: lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? Il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre: aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer: c'est une chenille, et quelle chenille!

La Bruyere.—*Né en* 1644. *Mort en* 1696.

SCÈNES COMIQUES.

SCÈNES DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

Acte Premier.

Scène 1*ere.*

M. Jourdain, en robe de chambre et en bonnet de nuit; le Maître de musique, le Maître à danser, l'Elève du Maître de musique, une Musicienne, deux Musiciens, Danseurs, deux Laquais.

M. Jour. Hé bien, messieurs, qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

Le m. à dans. Comment! quelle petite drôlerie?

M. Jour. Hé! là—comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse?

Le m. à dans. Ah! ah!

Le m. de mus. Vous nous y voyez préparés.

M. Jour. Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le m. de mus. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jour. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le m. à dans. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jour. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le m. de mus. Nous n'en doutons point.

M. Jour. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Le m. à dans. Elle est fort belle.

M. Jour. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

Le m. de mus. Cela vous sied à merveille.

M. Jour. Laquais, holà! mes deux laquais!

Prem. laq. Que voulez-vous, monsieur?

M. Jour. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Que dites-vous de mes livrées?

Le m. à dans. Elles sont magnifiques.

M. Jour. (*entr'ouvrant sa robe, en fesant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours vert.*) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Le m. de mus. Il est galant.

M. Jour. Laquais.

Prem. laq. Monsieur.

M. Jour. L'autre laquais.

Sec. laq. Monsieur.

M. Jour. (*ôtant sa robe de chambre.*) Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela?

Le m. à dans. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. Jour. Voyons un peu votre affaire.

Le m. de mus. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jour. Oui; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le m. de mus. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. Jour (*à ses laquais.*) Donnez-moi ma robe pour mieux entendre—attendez, je crois que je serai mieux sans robe—non, redonnez-la moi; cela ira mieux.

La musicienne.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. Jour. Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort; et je voudrais que vous la pussiez un peu regaillardir par-ci par-là.

Le m. de mus. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jour. On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque temps. Attendez—là———Comment est-ce qu'il dit?

Le m. à dans. Par ma foi, je ne sais.

M. Jour. Il y a du mouton dedans.

Le m. à dans. Du mouton?

M. Jour. Oui. Ah! (*Il chante.*)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

Le m. de mus. Le plus joli du monde.

Le m. à dans. Et vous le chantez bien.

M. Jour. C'est sans avoir appris la musique.

Le m. de mus. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse; ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le m. à dans. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jour. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

Le m. de mus. Oui, monsieur.

M. Jour. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le m. de mus. La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique—

Le m. à dans. La musique et la danse—la musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le m. de mus. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le m. à dans. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le m. de mus. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le m. à dans. Sans la danse un homme ne saurait rien faire.

Le m de mus. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le m à dans. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines; tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jour. Comment cela?

L m. de mus. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. Jour. Cela est vrai.

Le m. de mus. Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. Jour. Vous avez raison.

Le m. à dans. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille,

ou au gouvernement d'un état, ou au gouvernement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. Jour. Oui, on dit cela.

Le m. à dans. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. Jour. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le m. à dans. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jour. Je comprends cela à cette heure.

Scènes du Second Acte.

Scène I.

M. Jourdain, le Maître de musique, le Maître à danser, un Laquais.

Le laq. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. Jour. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*au maître de musique et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

Scène II.

Le Maître d'armes, après avoir pris deux fleurets de la main du Laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit; un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur en garde.

(*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, En Garde.*)

M. Jour. Hé!

Le m. de mus. Vous faites des merveilles.

Le m. d'arm. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses; à donner, et à ne point recevoir: et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement

que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. Jour. De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

Le m. d'arm. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. Jour. Oui.

Le m. d'arm. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la—

Le m. à dans. Tout beau, monsieur le tireur d'armes ; ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le m. de mus. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le m. d'arm. Vous êtes de plaisantes gens de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

Le m. de mus. Voyez un peu l'homme d'importance !

Le m. à dans. Voilà un plaisant animal avec son plastron !

Le m. d'arm. Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut ; et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

L. m. à dans. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jour. (*au m. à danser.*) Etes vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

Le m. à dans. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. Jour. (*au m. à danser.*) Tout doux, vous dis-je.

Le m. d'arm. (*au m. à danser.*) Comment, petit impertinent.

M. Jour. Hé ! mon maître d'armes !

Le m. à dans. (*au m. d'armes.*) Comment grand cheval de carrosse !

M. Jour. Hé ! mon maître à danser !

Le m. d'arm. Si je me jette sur vous—

M Jour. (*au m. d'armes.*) Doucement !

Le m. à dans. Si je mets sur vous la main—

M. Jour. (*au m. à danser.*) Tout beau !

Le m. d'arm. Je vous étrillerai d'un air—

M. Jour. (*au m. d'armes.*) De grâce !

Le m. à dans. Je vous rosserai d'une manière.—

M. Jour. (*au m. à danser.*) Je vous prie.

Le m. de mus. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jour. (*au m. de musique.*) Mon Dieu, arrêtez-vous.

Scène III.

Les mêmes, un Maître de philosophie.

M. Jour. Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le m. de phil. Qu'est-ce donc, qu'y a-t-il, messieurs ?

M. Jour. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

Le m. de phil. Hé quoi ! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y-a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être la maîtresse de tous nos mouvements ?

Le m. à dans. Comment, monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession ?

Le m. de phil. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire : et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le m. d'arm. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

Le m. de phil. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Le m. à dans. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le m. de mus. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le m. d'arm. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le m. de phil. Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin.

Le m. d'arm. Allez, philosophe de chien.

Le m. de mus. Allez, bélître de pédant.

Le m. à dans. Allez, cuistre fieffé.

Le m. de phil. Comment, marauds que vous êtes— (*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le m. de phil. Infâmes, coquins, insolents !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le m. d'arm. La peste de l'animal !

M. Jour. Messieurs !

Le m. de phil. Impudents !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le m. à dans. Diantre soit de l'âne bâté !

M. Jour. Messieurs !

Le m. de phil. Scélérats !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le m. de mus. Au diable l'impertinent !

M. Jour. Messieurs !

Le m. de phil. Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

M. Jour. Monsieur le philosophe ! messieurs ! monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! (*Ils sortent en se battant.*)

M. Jour. seul. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

Le m. de phil. (*raccommodant son collet.*) Venons à notre leçon.

M. Jour. Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le m. de phil. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. Jour. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Le m. de phil. Ce sentiment est raisonnable ; *nam sine doctrinâ vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le Latin sans doute ?

M. Jour. Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le m. de phil. Cela veut dire que sans la science, la vie est presque l'image de la mort.

M. Jour. Ce Latin-là a raison.

Le m. de phil. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. Jour. Oh, oui. Je sais lire et écrire.

Le m. de phil. Par où vous plaît-il que nous commencions ? voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jour. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le m. de phil. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jour. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'-esprit ?

Le m. de phil. La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures. *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. Jour. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le m. de phil. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. Jour. La morale !

Le m. de phil. Oui.

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

Le m. de phil. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et—

M. Jour. Non, laissons cela : je suis bilieux comme

tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Le m. de phil. Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Le m. de phil. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. Jour. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le m. de phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jour. Apprenez-moi l'orthographe.

Le m. de phil. Très-volontiers.

M. Jour. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le m. de phil. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment la voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. Jour. J'entends tout cela.

Le m. de phil. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M Jour. A, A. Oui.

Le m. de phil. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. Jour. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

Le m. de phil. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M Jour. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le m. de phil. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas. O.

M. Jour. O. O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O ; I, O. Cela est admirable. I, O ; I, O.

Le m. de phil. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jour. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

Le m. de phil. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et alongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre sans les joindre tout-à-fait, U.

M. Jour. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le m. de phil. Vos deux lèvres s'alongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jour. U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela !

Le m. de phil. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jour. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci ?

Le m. de phil. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. Jour. DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

Le m. de phil. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. Jour. FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Le m. de phil. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jour. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je souhaiterais que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une personne de grande qualité.

Le m. de phil. Fort bien.

M. Jour. Cela sera galant, oui !

Le m. de phil. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. Jour. Non, non, point de vers.

Le m. de phil. Vous ne voulez que de la prose.

M. Jour. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le m. de phil. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jour. Pourquoi ?

Le m. de phil. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jour. Il n'y a que la prose ou les vers ?

Le m. de phil. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jour. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Le m. de phil. De la prose.

M. Jour. Quoi ! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

Le m. de phil. Oui, monsieur.

M. Jour. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet, " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour :" mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le m. de phil. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un—

M. Jour. Non, non, non ; je ne veux point tout cela, Je ne veux que ce que je vous ai dit : " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour."

Le m. de phil. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jour. Non, vous dis-je ; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le m. de phil. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;" ou bien : " d'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux ;" ou

bien: "vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir;" ou bien: "Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font." Ou bien: "me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour."

M. Jour. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

Le m. de phil. Celle que vous avez dite: "Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour."

M. Jour. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le m. de phil. Je n'y manquerai pas. (*Le M. de philosophie s'en va.*)

M. Jour. (*à son laquais.*) Comment! mon habit n'est pas encore arrivé?

Le Laq. Non, monsieur.

M. Jour. Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur.

Scène IV.

Les mêmes, Un Maître Tailleur, Quatre Garçons Tailleurs.

M. Jour. Ah! vous voilà! Je m'allais mettre en colère contre vous.

Le M. Tail. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit. Voulez-vous le mettre?

M. Jour. Oui, donnez-le moi.

Le M. Tail. Attendez; cela ne va pas comme cela: (*à ses garçons.*) Mettez cet habit à monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Après qu'ils lui ont mis son habit, M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et le leur montre pour voir s'il est bien fait.

G. Tail. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. Jour. Comment m'appelez-vous?

G. Tail. Mon gentilhomme.

M. Jour. Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. (*donnant de l'argent*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

G. Tail. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. Jour. Monseigneur! Oh! oh! monseigneur! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose; et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

G. Tail. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. Jour. Votre grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur! (*bas à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma grandeur.

G. Tail. Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M Jour. Il a bien fait, je lui allais tout donner.

Scènes du Troisième Acte.

Scène I.

Monsieur Jourdain, Deux Laquais.

M. Jour. Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et, sur-tout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laquais. Oui, monsieur.

Scène II.

Les mêmes, Madame Jourdain, Nicole.

Mad. Jour. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous?

M. Jour. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jour. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jour. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Mad. Jour. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nic. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jour. Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne !

Mad. Jour. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

Nic. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les cariaux de notre salle.

M. Jour. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

Mad. Jour. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nic. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. Jour. Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. Jour. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. Jour. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nic. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. Jour. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jour. N'irez-vous pas l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet à votre âge ?

M. Jour. Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-

l'heure le fouet devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

Nic. Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite !

M. Jour. Sans doute.

Mad. Jour. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jour. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (*à madame Jourdain*), savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jour. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jour. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jour. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jour. Je ne parle pas de cela, vous dis-je ; je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jour. Des chansons.

M. Jour. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jour. Hé bien ?

M. Jour. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jour. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jour. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jour. De la prose ?

M. Jour. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier ! (*à Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nic. Comment ?

M. Jour. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nic. Quoi ?

M. Jour. Dis un peu U, pour voir.

Nic. Hé bien, U.

M. Jour. Qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je dis U.

M. Jour. Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je fais ce que vous me dites.

M. Jour. Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas. U, vois-tu ? U ; je fais la moue, U.

Nic. Oui, cela est biau !

Mad. Jour. Voilà qui est admirable !

M. Jour. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Mad. Jour. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là.

Nic. De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. Jour. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jour. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

Nic. Et sur-tout ce grand escogriffe de maître d'armes qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jour. Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. (*Après avoir fait apporter les fleurets, et en avoir donné un à Nicole.*) Tiens ; raison démonstrative ; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

Nic. Hé bien, quoi ? (*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.*

M. Jour. Tout beau. Holà ! ho ! doucement. Diantre soit la coquine !

Nic. Vous me dites de pousser.

M. Jour. Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. Jour. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jour. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître

mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Scène III.

Les mêmes, Cléonte, Lucile, Covielle.

Mad. Jour. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte ; et vous voilà tout à propos. Prenez vite votre temps pour demander à mon mari Lucile en mariage.

Clé. Ah ! madame, que cette parole m'est douce ! et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

Clé. (*A Monsieur Jourdain.*) Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jour. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Clé. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jour. Touchez là, monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

Clé. Comment ?

M. Jour. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres de la côte de Saint Louis ?

M. Jour. Taisez-vous, ma femme ; je vous vois venir.

Mad. Jour. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. Jour. Voilà pas le coup de langue ?

Mad. Jour. Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. Jour. Peste soit de la femme ! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jour. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nic. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. Jour. (*à Nicole.*) Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs ; et je la veux faire marquise.

Mad. Jour. Marquise ?

M. Jour. Oui, marquise.

Mad. Jour. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. Jour. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jour. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, « dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la « glorieuse ? c'est la fille de monsieur Jourdain, qui « était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame « avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la « voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap au- « près de la porte saint-Innocent. Ils ont amassé du « bien à leurs enfants, qu'ils paient maintenant peut- « être bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient « guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets ; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jour. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse. *M. Jour. sort.*

Mad. Jour. Cléonte, ne perdez point courage encore. (*à Lucile.*) Suivez-moi, ma fille ; et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

Scène IV.

Cléonte, Covielle.

Cov. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments !

Clé. Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

Cov. Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

Clé. Tu as raison : mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

Cov. (*riant.*) Ah ! ah ! ah !

Clé. De quoi ris-tu ?

Cov. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Clé. Comment ?

Cov. L'idée est tout-à-fait plaisante.

Clé. Quoi donc ?

Cov. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie : mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons ; il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts ; laissez-moi faire seulement.

Clé. Mais apprends-moi.

Cov. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous.

SCÈNES DU QUATRIÈME ACTE.

Scène I.

M Jourdain, Covielle, (déguisé.)

Cov. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jour. Non, monsieur.

Cov. (*étendant la main à un pied de terre.*) Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jour. Moi ?

Cov. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. Jour. Pour me baiser ?

Cov. Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. Jour. De feu monsieur mon père ?

Cov. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Comment dites-vous ?

Cov. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jour. Mon père ?

Cov. Oui.

M. Jour. Vous l'avez fort connu ?

Cov. Assurément.

M. Jour. Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

Cov. Sans doute.

M. Jour. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Cov. Comment ?

M. Jour. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Cov. Lui, marchand ? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jour. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

Cov. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. Jour. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

Cov. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jour. Par tout le monde?

Cov. Oui.

M. Jour. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Cov. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jour. Quelle?

Cov. Vous savez que le fils du grand Turc est ici?

M. Jour. Moi? non.

Cov. Comment! il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. Jour. Par ma foi, je ne savais pas cela.

Cov. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. Jour. Le fils du grand Turc?

Cov. Oui; et il veut être votre gendre.

M. Jour. Mon gendre, le fils du grand Turc?

Cov. Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit: *Acciam croc soler onch alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire: N'as-tu point vu une jeune et belle personne, qui est la fille de monsieur Jourdain gentilhomme parisien?

M. Jour. Le fils du grand Turc dit cela de moi?

Cov. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille! *Ah!* me dit-il, *marababa sahem!* C'est-à-dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

M. Jour. *Marababa sahem* veut dire, Ah! que je suis amoureux d'elle?

Cov. Oui.

M. Jour. Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire, Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

Cov. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

M. Jour. *Cacaracamouchen?* non.

Cov. C'est-à-dire, ma chère ame.

M. Jour. *Cacaracamouchen* veut dire ma chère ame ?

Cov. Oui.

M. Jour. Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen,* ma chère ame ! Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Cov. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. Jour. *Mamamouchi?*

Cov. Oui, *mamamouchi :* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens.....Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. Jour. Le fils du grand Turc m'honore beaucoup : et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

Cov. Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. Jour. Il va venir ici ?

Cov. Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. Jour. Voilà qui est bien prompt.

Cov. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. Jour. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Cov. Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré : et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.—Je l'entends venir ; le voilà.

Scène II.

Cléonte, en Turc; Trois Pages, portant la veste de Cléonte; M. Jourdain, Covielle.

Clé. Ambousahim oqui boraf, Giourdina, salamalé-qui!

Cov. (*à M. Jourdain.*) C'est-à-dire: Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri! Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. Jour. Je suis très-humble serviteur de son altesse turque.

Cov. Carigar camboto oustin moraf.

Clé. Oustin yoc catamaléqui basum base alla moram!

Cov. Il dit: Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents!

M. Jour. Son altesse turque m'honore trop; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Cov. Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

Clé. Bel-men.

Cov. Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. Jour. Tant de choses en deux mots?

Cov. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

Cov. (*seul.*) Ah! ah! ah! ma foi, cela est tout-à fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah!

La cérémonie turque termine le quatrième acte.

SCÈNES DU CINQUIÈME ACTE.

Scène I.

Lucile, Cléonte, M. Jourdain, Covielle.

M. Jour. Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Luc. Comment, mon père! comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. Jour. Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour

vous qui se peut souhaiter. (*montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

Luc. A moi, mon père?

M. Jour. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Luc. Je ne veux point me marier.

M. Jour. Je le veux, moi, qui suis votre père.

Luc. Je n'en ferai rien.

M. Jour. Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je; çà, votre main.

Luc. Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de.—(*reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. Jour. Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

Scène II.

Madame Jourdain, Cléonte, M. Jourdain, Lucile, Covielle.

Mad. Jour. Comment donc! qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Mad. Jour. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein? et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. Jour. Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Mad. Jour. Avec le fils du grand Turc?

M. Jour. Oui. (*montrant Covielle.*) Faites lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

Mad. Jour. Je n'ai que faire du truchement; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. Jour. Je vous dis que ce mariage-là se fera. Voilà bien du caquet.

Mad. Jour. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.
M. Jour. Ah! que de bruit!
Luc. Ma mère—
Mad. Jour. Allez, vous êtes une coquine.
M. Jour. (*à madame Jourdain.*) Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?
Mad. Jour. Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous?
Cov. (*à madame Jourdain.*) Madame—
Mad. Jour. Que me voulez-vous conter, vous?
Cov. Un mot.
Mad. Jour. Je n'ai que faire de votre mot.
Cov. (*à monsieur Jourdain.*) Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.
Mad. Jour. Je n'y consentirai point.
Cov. Ecoutez-moi, seulement.
Mad. Jour. Non.
M. Jour. (*à madame Jourdain.*) Ecoutez-le.
Mad. Jour. Non, je ne veux pas l'écouter.
M. Jour. Il vous dira—
Mad. Jour. Je ne veux point qu'il me dise rien.
M. Jour. Voilà une grande obstination de femme! Cela vous ferait-il mal de l'entendre?
Cov. Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.
Mad. Jour. Hé bien, quoi?
Cov. (*bas, à madame Jourdain.*) Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?
Mad. Jour. (*bas, à Covielle.*) Ah! ah!
Cov. (*bas, à madame Jourdain.*) Et moi Covielle, qui suis le truchement?
Mad. Jour. (*bas, à Covielle.*) Ah! comme cela, je me rends.
Cov. (*bas, à madame Jourdain.*) Ne faites pas semblant de rien.
Mad. Jour. (*haut.*) Oui, voilà qui est fait; je consens au mariage.
M. Jour. Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*à*

madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter; je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du grand Turc.

Mad. Jour. Il me l'a expliqué comme il faut; et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

M. Jour. C'est fort bien pensé. Oui, qu'on aille quérir le notaire.

Mad. Jour. Et Nicole?

M. Jour. Je la donne au truchement.

Cov. Monsieur, je vous remercie. (*à part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

MOLIÈRE.—*Né en* 1620. *Mort en* 1673.

SCÈNES DE L'AVARE.

Harpagon, La Flèche.

Harp. Hors d'ici tout-à-l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Fl. (à part.) Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harp. Tu mumures entre tes dents?

La Fl. Pourquoi me chassez-vous?

Harp. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Fl. Qu'est-ce que je vous ai fait?

Harp. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Fl. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harp. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je posséde, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Fl. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

Harp. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait! *(bas à part)* Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. *(haut.)* Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

La Fl. Vous avez de l'argent caché?

Harp. Non, coquin, je ne dis pas cela. *(bas.)* J'enrage! *(haut.)* Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Fl. Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

(*Harpagon, levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*) Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Fl. Hé bien! je sors.

Harp. Attends. Ne m'emportes-tu rien?

La Fl. Que vous emporterais-je?

Harp. Viens çà que je voie. Montre-moi tes mains.

La Fl. Les voilà.

Harp. Les autres.

La Fl. Les autres!

Harp. Oui.

La Fl. Les voilà.

(*Harpagon, montrant le haut-de-chausses de la Flèche.*) N'as-tu rien mis ici dedans!

La Fl. Voyez vous-même.

(*Harpagon, tâtant le bas des hauts-de-chausses de la Flèche.*) Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Fl. (à part.). Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

Harp. Hé?

La Fl. Quoi;

Harp. Qu'est-ce que tu parles de voler?

La F. Je dis que vous fouillez bien par tout pour voir si je vous ai volé.

H. C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.)

La Fl. (à part.) La peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. Comment? que dis-tu?

La Fl. Ce que je dis?

Harp. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

La Fl. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. De qui veux-tu parler?

La Fl. Des avaricieux.

Harp. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

La Fl. Des vilains et des ladres.

Harp. Mais qui est-ce que tu entends par-là?

La Fl. De quoi vous mettez-vous en peine?

Harp. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Fl. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

Harp. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Fl. Je parle... Je parle à mon bonnet.

Harp. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

La Fl. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

Harp. Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent: tais-toi.

La Fl. Je ne nomme personne.

Harp. Je te rosserai, si tu parles.

La Fl. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harp. Te tairas-tu?

La Fl. Oui, malgré moi.

Harp. Ah! ah!

(*La Flèche, montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*) Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

Harp. Allons, rends-le moi sans te fouiller.

La Fl. Quoi?

Harp. Ce que tu m'as pris.

La Fl. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harp. Assurément?

La Fl. Assurément?

Harp. Adieu. Va-t'en à tous les diables.

La Fl. (à part) Me voilà fort bien congédié!

Harp. Je te le mets sur ta conscience au moins.—

(*Seul.*) Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort: et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier: je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer..........Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez considérable.

Harpagon, Cléante, Elise, Valère; Dame Claude, tenant un balai; Maître Jacques, La Merluche, Brindavoine.

Harp. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude: commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par tout; et, sur-tout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Me. Jacq. (*à part.*) Châtiment politique!

Harp. (*à dame Claude.*) Allez..........Vous Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Me. Jacq. (*à part.*) Oui, le vin pur monte à la tête.

La Mer. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

Harp. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.........Valère, aide-moi

à ceci. Oh ça! maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

Me. Jacq. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harp. C'est à tous les deux.

Me. Jacq. Mais à qui des deux le premier?

Harp. Au cuisinier.

Me. Jacq. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

Harp. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

Me. Jacq. Vous n'avez qu'à parler.

Harp. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Me. Jacq. (à part.) Grande merveille!

Harp. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

Me. Jacq. Oui. si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire; de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Me. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent!

Val. Oui

Me. Jacq. (à Valère.) Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harp. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

Me. Jacq. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harp. Ah! je veux que tu me répondes.

Me. Jacq. Combien serez-vous de gens à table?

Hvrp. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

Me. Jacq. Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes...Potages...Entrées...

Harp. Que diable ! voilà pour traiter une ville toute entière.

Me. Jacq. Rôt...

(*Harpagon, mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*) Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Me. Jacq. Entremets...

(*Harpagon, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*) Encore!

Val. (*à maître Jacques.*) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*...Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Val. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. (*à maître Jacques.*) Oui. Entends-tu ? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas : et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

Me. Jacq. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harp. (*à Valère.*) Il faudra de ces choses dont on ne

mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

Harp. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Me. Jacq. Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

(Maître Jacques remet sa casaque.)

Vous dites...?

Harp. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

Me. Jacq. Vos chevaux, monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler: mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

Harp. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

Me. Jacq. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche: et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harp. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Me. Jacq. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? il ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Val. Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me. Jacq. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Val. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. Jacq. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

Harp. Paix.

Me. Jacq. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harp. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

Me. Jacq. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

Harp. Non, en aucune façon.

Me. Jacq. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

Harp. Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Me. Jacq. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien: celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces: vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, et de fesse-Matthieu.

Harpagon, en battant maître Jacques. Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

Me. Jacq. Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne

m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

Harp. Apprenez à parler.

Valère, Maître Jacques.

Val. riant. A ce que je puis voir, maître Jacques, on paie mal votre franchise.

Me. Jacq. Morbleu! monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

Val. Ah! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Me. Jacq. (à part.) Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. *(haut.)* Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant.)

Val. Hé! doucement.

Me. Jacq. Comment, doucement! Il ne me plaît pas, moi.

Val. De grâce.

Me. Jacq. Vous êtes un impertinent.

Val. Monsieur maître Jacques.

Me. Jacq. Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

Val. Comment! un bâton!

(Valère fait reculer maître Jacques à son tour.)

Me. Jacq. Hé! je ne parle pas de cela.

Val. Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

Me. Jacq. Je n'en doute pas.

Val. Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

Me. Jacq. Je le sais bien.

Val. Et que vous ne me connaissez pas encore?

Me. Jacq. Pardonnez-moi.

Val. Vous me rosserez, dites-vous?

Me. Jacq. Je le disais en raillant.

Val. Et moi je ne prends point de goût à votre raillerie. *(donnant des coups de bâton à maître Jacques.)* Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

Me. Jacq. (seul.) Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier : désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

Cléante, La Flèche.

La Fl. (sortant du jardin avec une cassette.) Ah ! monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vite.

Clé. Qu'y a-t-il ?

La Fl. Suivez-moi, vous dis-je ; nous sommes bien.

Clé. Comment ?

La Fl. Voici votre affaire.

Clé. Quoi ?

La Fl. J'ai guigné ceci tout le jour.

Clé. Qu'est-ce que c'est ?

La Fl. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Clé. Comment as-tu fait ?

La Fl. Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

Harp. (criant au voleur dès le jardin.) Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point-là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. *(à lui-même, se prenant par le bras.)* Rends-moi mon argent, coquin.—Ah ! c'est moi.—Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en

est fait ; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Harpagon, un Commissaire.

Le Com. Laissez-moi faire, je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harp. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le Com. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette—?

Harp. Dix mille écus bien comptés.

Le Com. Dix mille écus !

Harp. Dix mille écus.

Le Com. Le vol est considérable.

Harp. Il n'y a point de supplice assez grand pour

l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le Com. En quelles espèces était cette somme?

Harp. En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

Le Com. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Harp. Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le Com. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

Les mêmes, Me. Jacques.

(*Me. Jacques, dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*) Je m'en vais revenir: qu'on me l'égorge tout-à-l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds? qu'on me le mette dans l'eau bouillante; et qu'on me le pende au plancher.

Harp. (*à maître Jacques.*) Qui? celui qui m'a dérobé?

Me. Jacq. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

Harp. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le Com. (*à maître Jacques.*) Ne vous épouvantez point; je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

Me. Jacq. Monsieur est de votre souper?

Le Com. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Me. Jacq. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harp. Ce n'est pas là l'affaire.

Me. Jacq. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harp. Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Me. Jacq. On vous a pris de l'argent?

G 2

Harp. Oui, coquin ; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

Le Com. (*à Harpagon.*) Mon dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelque nouvelle de cette affaire.

Me. Jacq. (*bas à part.*) Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori ; on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

Harp. Qu'as-tu à ruminer ?

Le Com. (*à Harpagon.*) Laissez-le faire, il se prépare à vous contenter ; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

Me. Jacq. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harp. Valère ?

Me. Jacq. Oui.

Harp. Lui, qui me paraît si fidèle ?

Me. Jacq. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harp. Et sur quoi le crois-tu ?

Me. Jacq. Sur quoi ?

Harp. Oui.

Me. Jacq. Je le crois—sur ce que je le crois.

Le Com. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Harp. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

Me. Jacq. Oui, vraiment. Où était-il, votre argent ?

Harp. Dans le jardin.

Me. Jacq. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

Harp. Dans une cassette.

Me. Jacq. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harp. Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

Me. Jacq. Comment elle est faite ?

Harp. Oui.

Me. Jacq. Elle est faite—Elle est faite comme une cassette.

Le Com. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Me. Jacq. C'est une grande cassette.—

Harp. Celle qu'on m'a volée est petite.

Me. Jacq. Hé oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le Com. Et de quelle couleur est-elle ?

Me. Jacq. De quelle couleur ?

Le Com. Oui.

Me. Jacq. Elle est de couleur—là, d'une certaine couleur.—Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

Harp. Hé ?

Me. Jacq. N'est-elle pas rouge ?

Harp. Non, grise.

Me. Jacq. Hé, oui, gris-rouge, c'est ce que je voulais dire.

Harp. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément Ecrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi même.

M. Jacq. (*à Harpagon.*) Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

Les mêmes, Valère.

Harp. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Valère. Que voulez-vous, monsieur ?

Harp. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

Val. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harp. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

Val. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

Me. Jacq. (*à part.*) Oh! oh! aurais-je deviné sans y penser?

Val. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harp. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur, infâme?

Val. Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harp. Comment, pardonnable! un guet-apens, un assassinat de la sorte!

Val. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harp. Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

Val. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

Harp. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Val. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harp. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

Val. Hélas! me le demandez-vous?

Harp. Oui, vraiment, je te le demande.

Val. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire: l'Amour.

Harp. L'Amour!

Val. Oui.

Harp. Bel amour! bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

Val. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harp. Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

Val. Appellez-vous cela un vol?

Harp. Si je l'appelle un vol! un trésor comme celui-là!

Val. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et pour bien faire il faut que vous me l'accordiez.

Harp. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela?

Val. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Harp. Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

Val. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harp. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Val. Rien que la mort ne nous peut séparer.

Harp. C'est être bien endiablé après mon argent!

Val. Je vous ai déja dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harp. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

Val. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira: mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harp. Je le crois bien, vraiment: il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Val. Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

Harp. (*à part.*) O ma chère cassette! (*haut*) Elle n'est point sortie de ma maison?

Val. Non monsieur.

Harp. Hé! dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

Val. Moi, y toucher! Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Harp. (*à part.*) Brûlé pour ma cassette!

Val. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante: elle est trop sage et trop honnête pour cela.

Harp. (*à part.*) Ma cassette trop honnête!

Val. Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

Harp. (*à part.*) Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Val. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure; et elle vous peut rendre témoignage—

Harp. Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

Val. Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et de recevoir la mienne.

Harp. Hé! (*à part.*) Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (*à Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

Val. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

Harp. La pudeur de qui?

Val. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harp. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

Val. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

Harp. O ciel! autre disgrâce!

Me. Jacq. (*au commissaire.*) Ecrivez, monsieur, écrivez.

Harp. Rengrégement de mal! surcroît de désespoir! (*au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

Me. Jacq. Comme larron et comme suborneur.

Val. Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis....

(*Dans les scènes, entre la précédent et la suivante, il se fait une reconnaissance par laquelle Valère et Mariane se trouvent être les enfans d'Anselme vieillard, ami d'Harp.*)

Les mêmes, Anselme, Mariane.

Harp. (*à Anselme.*) C'est là votre fils ?

Ans. Oui.

Harp. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

Ans. Lui, vous avoir volé ?

Harp. Lui-même.

Val. Qui vous dit cela ?

Harp. Maître Jacques.

Val. (*à maître Jacq.*) C'est toi que le dis ?

Me. Jacq. Vous voyez que je ne dis rien.

Harp. Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

Val. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

Harp. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent. (*Harpagon voyant deux chandelles, allumées en souffle une.*)

Les mêmes, Cléante, La Flèche.

Cl. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Harp. Où est-il ?

Cl. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi : c'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Harp. N'en a-t-on rien ôté ?

Cl. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

Mar. (*à Cléante.*) Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel, (*montrant Valère.*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme,*) dont vous avez à m'obtenir.

Ans. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Harp. Il faut pour me donner conseil que je voie ma cassette.

Cl. Vous la verrez saine et entière.

Harp. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

Ans. Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

Harp. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

Ans. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

Harp. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

Ans. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le Com. Holà, messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me paiera mes écritures?

Harp. Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le Com. Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harp. (*montrant maître Jacques.*) Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Me. Jacq. Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

Ans. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harp. Vous paierez donc le commissaire?

Ans. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Harp. Et moi, voir ma chère cassette.

MOLIÈRE.

POÉSIE.

NARRATIONS,

TABLEAUX, DESCRIPTIONS, &c.

ASSAUT DE PARIS.

Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon* s'avance.
Le voilà qui s'approche ; et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

---

* Henri IV., roi de France et de Navarre.—*Voyez Note*, p. 51.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables:*
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir:
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes:
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay,† parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccesible:
C'est là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts,

---

* C'est dans les guerres de Flandre, sous Philippe II. en 1557, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois.

† Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant, naquit en 1549; mourut en 1623, âgé de 74 ans.

Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent:
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte: il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi:
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient: mais Mayenne* à l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.

VOLTAIRE.—*Né en* 1694. *Mort en* 1778.
Henriade, chant VI.

L'HORREUR DES GUERRES CIVILES.

D'AILLY portait partout la crainte et le trépas,†
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,

---

* Le Duc de Mayenne, le principal chef de la ligue.
† A la bataille d'Ivry, qui se donna le 14 Mars, 1590.

Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la Ligue, et ce combat mortel,
Arma ce tendre amant, et d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
  Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière;
Parmi des tourbillons de flammes, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée:
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents:
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent:
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
  Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le Démon de la guerre,
La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés.
Malheureux! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;

Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes.
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords.
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux ; elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
" Est-ce toi, cher amant ?" Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant ;
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exalter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

VOLTAIRE.—*Henriade, chant VIII.*

COMBAT DE TURENNE ET D'AUMALE.

PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier :
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme est une épée ; et sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
" O Dieu ! cria Turenne,* arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi :
Le courage n'est rien sans ta main protectrice :
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice."
D'Aumale† répondit : " J'attends tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ;
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur."
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur, l'un d'eux se précipite ;
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite ;
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;

---

* Le Vicomte de Turenne, Maréchal de France.

† Le Chevalier d'Aumale, de la maison de Lorraine, le guerrier le plus valeureux du parti des ligueurs.

On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente;
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur, surpris et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux:
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur
Turenne qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse;
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent:
" De la ligue à jamais le trône est renversé;
" Tu l'emportes, Bourbon! notre règne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche:
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche,
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
Il regarde Paris, et meurt, en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne!
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

VOLTAIRE.—*Henriade, chant X.*

LA TENDRESSE MATERNELLE.

Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux

Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau
Quels tendres soins! Dort-il? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace:
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même, d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils chéri elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue:
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout; Isaure est déjà prête;
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée, elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux;
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins:
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie;
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,

Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide !
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois ;
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire,
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire :
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence :
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'ame où son cœur épanche ses tourments ?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments ?
Sa mère ! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance ;
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

LEGOUVÉ.—*Né en* 1764. *Mort en* 1812.
Mérite des Femmes.

LE CZAR À L'HÔTEL DES INVALIDES.—(*En* 1717.)

VERS les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais* le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre† y porte ses pas. La pompe militaire
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.

---

* Les Invalides, l'un des plus glorieux monumens qui éternisent le siècle de Louis XIV.

† 1er, empereur de Russie, surnommé *le grand*, né en 1672, mort en 1725 Il était âgé de 52 ans et six mois.

" Tu vois de la Valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Le Fort:* jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir:
L'Etat qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.
Louis à tous les Rois y donne un grand exemple."
" —Entrons, dit le Héros. Tous étaient dans le temple.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile,
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
" Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants;
Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans, de l'Europe ont fait les destinées.
Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
Sur vos ruines même imprime encor la gloire;
Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés:
Temples de la Valeur, vos débris sont sacrés."
  Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance
Aux dépens de l'état satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge; et, fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats;

---

* Jean le Fort, chargé des affaires de Pierre le grand à la cour de France.

Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
"Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage;
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous."
D'un regard attentif ils le contemplaient tous,
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout à coup le Monarque approchant de leur table,
Du vin, dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
Dans un grossier crystal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue:
"Mes braves compagnons, dit il, je vous salue!"
Il boit en même temps. Les soldats attendris,
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance;
Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas:
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

THOMAS.—*Pétréide.*

MORT DE VATEL.

CONDÉ, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son Roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long-temps *de race en race à grands frais embelli.*
Jamais plus de plaisir et de magnificence
N'avaient d'un Souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais, avec des talents, il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclamaient leur rôti;
Il prend, pour en trouver, une peine inutile.
"Ah! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
Je suis perdu d'honneur, deux rôtis ont manqué;
Un seul jour détruira toute ma renommée;
Mes lauriers sont flétris, et la Cour alarmée
Ne peut plus désormais se reposer sur moi:
J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi......"
Le Prince, prévenu de sa douleur extrême,

Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
" Je suis content, Vatel ; mon ami, calme-toi ;
Rien n'était plus brillant que le souper du Roi ;
Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime ;
Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime."
" Prince, votre bonté me trouble et me confond :
Puisse mon repentir effacer mon affront !"
  Mais un autre chagrin l'accable et le dévore,
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond ; l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regret ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive,
On le nomme, on le cherche, on le trouve. Grands Dieux !
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
  Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront long-temps les fastes de la table.
O vous, qui, par état, présidez au repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas.

BERCHOUX.—*La Gastronomie.*

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux Rois
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce Héros, de Frédéric second,
Qui, tout Roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,

Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau* la gloire et le soutien,
Grand Roi, bon philosophe, et fort mauvais Chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant côteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le Vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!......ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les Rois?
En cette occasion le Roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
" Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon...mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au Roi.
—Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y-garde:
—Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde:

* La Prusse fut érigée en royaume en 1701, par Frédéric, électeur de Brandebourg.

Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile :
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. " Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Postdam,* à moi .Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."
  Les Rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
" Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître.—Vous !...de prendre mon moulin
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."
  Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
" Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."
  Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;†
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de Prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.—*Né en* 1759.

LE COIN DU FEU.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde ;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés ;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie ;

---

* Ville où le roi de Prusse a un beau château.

† En 1741 Frédéric enleva la Silésie à l'Autriche, gouvernée alors *par Marie* Thérèse, reine de Hongrie, impératrice d'Allemagne.

Auprès de nos foyers, notre ame recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher ;
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux :
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur ; le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
  Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le Dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie ;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours ; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence :
Le foyer, du talent est aussi le berceau ;
Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille....
  Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée et prolongent la veille ?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaieté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux-esprits du temps l'innombrable cohue ;
Et des journaux malins font passer les auteurs,
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
  Enfin, au coin du feu, nos aimables convives

Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets ;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune ;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
 Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice :
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles ;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons ;
Que m'importent du nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante,
Hé bien, pour ranimer ma gaieté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne ;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun ;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
 Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination ! de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer !
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie ;
Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon ?
Bordait-il le ruisseau ? parait-il le vallon ?

Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime ; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris ;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume.
Et goûte retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster,* dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

LES TROIS RÈGNES. DELILLE.
Né en 1738, *mort en* 1813.

LA CHASSE DU CERF.

Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines.
Bat du pied, mort le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers ?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

---

* Fameux navigateurs : l'un né en 1728, tué en 1779 ; l'autre né en 1720, mort en 1779.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un Prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en Sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses;
Honneur, Empire, Amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,

Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants ;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent.
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux corroux
Réserve aux plus vaillants les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Le même.—Géorgiques Françaises.

LA FERME.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour ; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois, et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah ! par les Dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.

N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges ;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au-dedans, au-dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile ;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq : père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et, fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère,
A peine a reparu ; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage ;
La Fontaine l'a dit : ô véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,

Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau ;
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : " Amour, tu perdis Troie !"

Le même.—Les Jardins, ch. IV.

LE CHEVAL.

Vous voyez ces vallons, et ces côteaux déserts ;
Des différents troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre : ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé,
Soit que, dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes !
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Le même.—Les Jardins, ch. I.

LE CHIEN.

A LEUR tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous, et dans leur Cour rustique
Il fut des Rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois ;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,

Il vient lécher ma main après le châtiment ;
Souvent il me regarde ; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi : je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;
Je m'éloigne, quels pleurs ! je reviens, quelle joie !
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité ;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,*
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux ?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
« Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste ?
Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire ;
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope,† Eumée,‡ Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

Le même.—Les Trois Règnes, ch. VIII.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois, que j'aime ! adieu...je succombe ;
« Votre deuil me prédit mon sort ;

---

* Général des armées de l'empereur Justinien, qui lui fit crever les yeux. On assure qu'il mourut en 565.

† Femme d'Ulysse. ‡ Intendant des troupeaux d'Ulysse.

« Et dans chaque feuille qui tombe
« Je vois un présage de mort."
Fatal oracle d'Epidaure,*
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès t'environne :
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du côteau."
Et je meurs !.....De leur froide haleine
M'ont touché les sombres Autans :†
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée !
Il dit, s'éloigne...et sans retour !.....
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.—*Né en* 1783. *Mort en* 1816.

LA VENDANGE.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,

* Ville du Péloponèse, renommée par le temple d'Esculape.
† Mot peu usité excepté en poésie. Il signifie vent du Midi.

Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La nature à grands pas marche à sa décadence.
Mais la feuille, en tombant, du pampre dépouillé
Découvre le raisin, de rubis émaillé ;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée ;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des Dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la sève, et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment !
Bacchus, Dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore :
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos :
Ta liqueur inspira les Muses, les Héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir la patrie ;
Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,*
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,
Le charme des festins et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins, et d'oublier les maux.
Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence ;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du côteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée ;
Il chante leurs amours et le Dieu des raisins.
Une troupe à leur voix répond des monts voisins :
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le côteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,

* Nom que les anciens géographes donnent à l'Italie et à l'Espagne.

Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents :
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
  Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
  Le peuple se rassemble, il hâte son retour ;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;
Ils sont tous contents d'eux, du sort et des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains :
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance ;
Il fait régner l'amour, et répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés :
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs ames.
Et, pleins des sentiments qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre ;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée :
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

SAINT LAMBERT.—*Né en* 1717. *Mort en* 1805.
Les Saisons.

ÉPITRE À M. DE LAMOIGNON.*

OUI, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?

* Avocat général, depuis président à mortier.

C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs :
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui :
Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain ;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat* l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde !
Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.

---

* Fameux traiteur.

Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter :
Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le roi, que dit-il ? Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
Pradon* a mis au jour un livre contre vous ;
Et chez le chapelier du coin de notre place
Autour d'un caudebec† j'en ai lu la préface :
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna :
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina :
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
D'un pasquin‡ qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
Moi ? Vous : on nous l'a dit dans le Palais-royal.§
  Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal,
Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours
Contre eux la vérité m'est un faible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
Non ; à d'autres, dit-il ; on connaît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
  Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses.

---

* Poète français. † Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec en Normandie. ‡ Raillerie satirique, ainsi nommée, à cause d'une vieille statue mutilée qui est à Rome, appelée Pasquin, et à laquelle on a accoutumé d'attacher ces sortes de satires.

§ Allusion aux nouvellistes, qui s'assemblent dans le jardin de ce palais, qui fut bâti par le cardinal de Richelieu en 1634. Il en fit présent à Louis XIV. ; de là son nom de Palais-royal. En 1692 ce palais devint la propriété du duc d'Orléans.

Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que, devant Saint-Omer, Nassau,* par sa défaite,
De Philippe† vainqueur rend la gloire complète.
Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler!
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
Et, justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse‡ aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions:
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroit; et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix

---

* Prince d'Orange, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre. Il naquit en 1650, et mourut en 1702.

† A la bataille de Cassel, gagnée, en 1667, par Monsieur, Philippe de France, frère unique de Louis quatorze.

‡ Fleuve qui prend sa source au pied de l'Hélicon, fameuse montagne en Béotie; elle était consacrée aux Muses et à Apollon.

J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
  Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, et la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux :
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.*
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent, à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces côteaux
Où Polycrène† épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels sont les biens véritables ou faux ;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.

---

* Maison de campagne de M. de Lamoignon.

† Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par feu M. le premier président de Lamoignon.

Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse !
Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux !

BOILEAU.—*Né en* 1636. *Mort en* 1711.—*Epitre* 6.

MESSÉNIENNE.

LE JEUNE DIACRE, OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

De Messène* au cercueil, fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs ;
Comme la Grèce alors la France était captive....
De Messène au cercueil, fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Evan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron ;
Coron,† nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs, battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte ;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux ;
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux ?
Du profane étendard, qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants ?
Entendez-vous de loin la voix de l'infidèle,

---

* Ancienne ville du Péloponèse, n'est présentement qu'un petit bourg dans la Morée.

† Ville sur la côte méridionale de la morée. Ce nom lui vient de Coronis, qui en Grec signifie une corneille parcequ'on en trouva une d'airain en creusant les fondemens de cette ville.

Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents ?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horison le soleil suspendu,
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui pleurant son amante,
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours !
Que la brise du soir est douce et parfumée !
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée !....
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je ? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel ; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois ;
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante....Ainsi chantaient David et les prophètes ;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon* gémit, au milieu des tempêtes :

" Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
Pour vous chanter dans ma nacelle,
Au bruit des vagues, chaque soir,
J'accorde ma lyre fidèle ;
Et je pleure sur nos revers,
Comme les Hébreux dans les fers,
Quand Sion descendit du trône,
Pleuraient au pied des saules verts,
Près des fleuves de Babylone.

* Oiseau très-vanté, dont on raconte cette fable : Alcione, fille d'Eole, fut si inconsolable de la mort de Céix son mari, qui avait péri dans un naufrage, que les Dieux la changèrent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux celui qu'elle a perdu. C'est un oiseau fort petit, et dont le ramage a quelque chose de lugubre.

" Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer ;
Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;
Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer :
Il leur était permis de confondre leurs larmes :
Et je m'exile pour pleurer.

" Le ministre de la colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De leurs mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines ;
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines.

" De l'or ! ils l'ont ravi. Dans la fureur des jeux,
Du tabernacle en deuil la dépouille sacrée
De leurs dés incertains suit l'oracle honteux,
Ou brille sur le cou de la meute altérée
Qui chasse le daim devant eux.

" O nature, ta voix si chère
Cède à la peur de l'étranger :
Sans accourir pour le venger,
Le frère voit frapper son frère ;
Aux tyrans, qu'il n'attendait pas,
Le vieillard livre le repas
Qu'il a dressé pour sa famille ;
Et la mère, au bruit de leurs pas,
Maudit la beauté de sa fille.

" Les rois, quand il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats.
Ils se disputent des états,
Des peuples, des cités en cendre ;
Et tandis que, sous les couteaux,
Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
Inonde la terre où nous sommes :
Comme on partage des troupeaux,
Les rois se partagent des hommes.

" Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
A des indifférents parlent de nos misères.
Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :

Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
Et nous expirons sans secours !

"L'oiseau des champs trouve un asile
Dans le nid qui fut son berceau,
Le chevreuil sous un arbrisseau,
Dans un sillon le lièvre agile ;
Le ver se glisse dans un fruit ;
L'insecte des bois, quand il fuit,
Caché sous la feuille qui tombe,
Echappe au pied qui le poursuit....
Notre asile, à nous, c'est la tombe !

"Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu, leur cruauté
Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames
L'espérance et la charité.

"Sur ce rivage, où des idoles
S'éleva l'autel réprouvé,
Ton culte pur s'est élevé
Des semences de leurs paroles.
Mais cet arbre, enfant des déserts,
Qui doit ombrager l'univers,
Fleurit pour nous sur des ruines,
Ne produit que des fruits amers,
Et meurt tranché dans ses racines.

O Dieu, la Grèce, libre en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor la parole éternelle ;
Chrétienne, elle est aux fers, tend ses bras vers les cieux !
Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux ?"
Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend....l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé ? Vient-il de ton esquif ?
Est-ce toi qui gémis, Lévite ? Est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif ?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre ;

La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard,
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde, à demi détendue,
Humide, et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche......
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier......la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse:
"Je t'attendais hier, je t'attendis long-temps;
Tu ne reviendras plus et c'est toi qui m'attends!"

CASIMIR DELAVIGNE.—*Né en* 1794.

FABLES.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout et même dans la fable.

BOILEAU.—*Epitre IX.*

FABLES DE LA FONTAINE.

LA BESACE.

JUPITER dit un jour: Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur:
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? Moi ! dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;*
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron† trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx‡ envers nos pareils, et taupes§ envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

---

* Très-imparfaitement formé. † Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope. ‡ Animal aux yeux très-perçans. § On croit communément que les taupes n'ont point d'yeux.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusques là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan* Malherbe† l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata ;
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;‡
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,

---

* Poète français, né en 1589, mort en 1670. † Poète français, né en 1555, mort en 1628. ‡ Ne s'en met point en peine.

Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit; Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux:
L'âne se prélassant* marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours: car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! Le meunier repartit:
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;

* Prendre l'air grave et majestueux d'un prélat.

Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien :
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ;
Je crains fort pour toi sa venue :
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ce ci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre* sur ce sujet, dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope† le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée‡
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez-bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis

---

* Fabuliste latin affranchi d'Auguste. Il florissait sous le règne de Tibère, qui commença à régner l'an 14 de J. C.

† Phrygien, qui vivait du temps de Solon, vers l'an 576 av. l'ère chrétienne, sous le règne de Crésus, dernier roi de Lydie. Selon l'opinion générale, il fut l'inventeur des Fables. ‡ Les petits.

Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
Des visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court : et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit: mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût:
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours: au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants,
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut* prisait moins ses moutons, qu'eux leur ours:
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêts† contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,

* Marchand de moutons. † C. a. d. On ne dit pas un mot pour obtenir de dédommagement de la peine et de la dépense qu'avait coûté cette expédition contre l'ours.

Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre

PHÉBUS ET BORÉE.

Borée* et le Soleil* virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois* le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire
Notre homme s'était donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bon étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable:

* Le soleil, et le vent du nord qui est en général très-violent. A cause de la pluie, qui forme l'arc-en-ciel à la faveur des rayons du soleil.

Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux :
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.

Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue:
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

Le Phaéton* d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours: c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.

* Fils du Soleil, qui osa entreprendre de conduire le char de cet astre.

Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde:
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris....Qu'est-ce ci! mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie,
Nul mets n'excitait leur envie:
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie:
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis

Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses ;
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue,
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis* était bloquée:
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,

* La ville capitale des rats.

Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis:*
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

Mars autrefois mit tout l'air en émute.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char: mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée,† espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts:
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle:
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis; et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.

---

* Religieux Turc. † Fils de Japet. Selon la Fable, il fut condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un vautour sur le Mont-Caucase, pour avoir enlevé du ciel le feu dont il s'était servi pour animer l'homme.

Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre ;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soi dit en passant. Je me tais.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher.
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Cà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font par-tout les nécessaires,
Et, par-tout importuns, devraient être chassés.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrocholle,* Pyrrhus,† la laitière, enfin tous,

---

* Prince colère, ambitieux et visionnaire, dont parle Rabelais, auteur célèbre du XVI. siècle.

† Roi des Epirotes : autre ambitieux visionnaire.

Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames,
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean comme devant.

LES DEUX COQS.

Deux coqs vivaient en paix: une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint!
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage:
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut:
Il alla se cacher au fond de sa retraite.
Pleura sa gloire et ses amours;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage:
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix:
Adieu les amours et la gloire:
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.

Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat, vivant comme un dévot hermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,*
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait :
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est'que toujours,
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé

---

* Des fredons, des roulements de voix.

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à-la-fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez-celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus.

LE RAT ET L'HUÎTRE.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord
Crut voir en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs* ; car l'huître tout-d'un-coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

LE COCHON, LA CHÈVRE, ET LE MOUTON.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.†
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?

* On assure qu'on a vu des rats donner effectivement dans ce piège. Mais la fable n'est pas moins ingénieuse ni moins instructive pour être fondée sur la vérité.

† Nom d'un farceur pour toute la troupe.

Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie,
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.*
Le vautour s'en allait le lier,† quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva

* Un galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.

† Lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres, une perdrix par exemple, on dit en terme de vénerie, que la perdrix est *liée*, que l'oiseau vient de la *lier*.

Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part :
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part, disait : Venez, de grâce,
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand

Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux,* exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux: et le tout pour six blancs;
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents!

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat:
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté;
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage:
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Etait moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire:
Nos galants y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître:
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit: Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;

---

* Façon de parler usitée parmi le peuple, pour ajouter au mérite de quelqu'un ou à la valeur de quelque chose.

Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

LES DEUX RATS, LE RENARD, ET L'ŒUF.

Deux rats cherchaient leur vie : ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelque heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose :
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

LES LAPINS.

DISCOURS À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la Nature

A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
J'entends les esprits corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt: je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage:
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

LE LOUP ET LE RENARD.

MAIS d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image*
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément:
Notre renard, pressé par une faim canine,†
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine:
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.‡
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là; l'autre dit: Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune§ l'a fait:
La vache Io|| donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire:
Il descend; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

---

* La forme ronde de la lune dans l'eau. † Très grande faim à laquelle sont sujets les chiens et bien d'autres animaux. ‡ Vers très-figuré qui signifie que la lune, commençant à décroître, ne paraissait plus ronde. § Dieu des troupeaux. || Fille d'Inachus et d'Ismène, fut métamorphosée en vache par Jupiter.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire* plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée†
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,

* Une homme de quatre-vingts ans.
† C. a. d. doit être le dernier à jouir de la vie.

Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent au rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé,* tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents:
Les voilà devenus ours, lions, éléphants:
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa.*
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure,
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit: L'empoisonneuse coupe
A son remède encore; et je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle:
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque:
Je suis roi; deviendrai-je un citadin d'Ithaque!†
Tu me rendras peut-être encor simple soldat:
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours: Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière:

---

* Fille du jour et de la nuit, et fameuse magicienne.
† Petite île où régnait Ulysse.

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes :
Tous renonçaient au los des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

LES DEUX CHÈVRES.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté

Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.*
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème† fit présent à Galatée‡ ;
Et l'autre la chèvre Amalthée§
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

---

* Où la paix entre Louis XIV. et Philippe IV. fut signée en 1669.

† Fameux Cyclope, amant de la nymphe Galathée.

‡ Néréide, ou nymphe de la mer. § Chèvre qui allaita Jupiter.

LE LOUP ET LE RENARD.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle* mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

FIN DES FABLES DE LA FONTAINE.

Né en 1621. *Mort en* 1695.

---

* Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué et dépouillé des armes d'Achille par Hector.

FABLES DE FLORIAN.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

CERTAIN monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi:
Quel pénible métier! disait-il; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse:
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine;
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court, l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage:
Cela console un peu. Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants,

Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disait: Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais!....Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine:
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi presque en courroux
Lui dit: Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
Sire, dit le berger, la chose est fort facile;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts;
En convenir, c'est autre chose:
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire:
Mais je l'ai vu, voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,

Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant: une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte:
Mais la troupe échappe à la hâte;
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense,
Ainsi je suis d'avis....Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau.—Très-volontiers, ma chère,
Le voici; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
—Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois....Serrez, j'y vois encor.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine:

Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie:
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son ame en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres:
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux:
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

LA MÈRE, L'ENFANT, ET LES SARIGUES.*

MAMAN, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,

---

* Espèce de renard du Pérou.

Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains: la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils:
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'à-plomb,
Notre Jacqueau fait tout du long

L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté,
(C'était, je pense, un jour de fête)
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne:
Et crie en le poussant: Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez....Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur ;
Dans l'autre nid toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait,
Là, jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux ;
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles ;
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts ? Non, j'en ai, lui dit-elle ;
Je vous le confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela ?—C'est beaucoup trop, ma chère ;
Commencez par vous corriger ;
Votre humeur peut l'aigrir....Qu'appelez-vous, ma mie ?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez ! Je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente :
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine.
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude ;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine !
Il ne devinait point ; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne ;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah ! monseigneur, quelle bonté !
Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ?—Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer: l'un d'entre eux tend la main,
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait ;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

L'HERMINE, LE CASTOR, ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pélerins, voyant cette terre chérie,
Eprouvent les mêmes transports

Qu'Enée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.*
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où, des serpents et des lézards,
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine, la première, avance un peu la patte ;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte ;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là-bas il faudrait se salir ;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela : pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours ! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite :
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain,
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très-bien sa logique,

---

*Ainsi nommé de Lavinie, fille unique de Latinus, et femme d'Enée.

Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons;
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes,
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour: il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard: Vous avez su me plaire,
Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité:
Je vous dois un juste salaire;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit: Sire, quelques dindons.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collège.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilège
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse*
Et tout ce qu'Hérodote† et Tite-Live‡ ont dit.
Un soir, en disputant, (des docteurs c'est l'usage)
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Egyptiens
Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux ;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grâce !
Et dans les combats quelle audace !
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?
Des nations c'est la première.
Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants :
Et les Romains, que vous en semble ?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,

---

* Auteur des antiquités romaines. Il vivait du temps d'Auguste.

† Le père de l'histoire, et le prince des historiens, comme l'appelle Cicéron. Il était d'Halicarnasse dans la Carie, et naquit 484 ans av. J. C. Son Histoire de la Grèce est divisée en neuf livres auxquels il a donné le nom des neuf muses.

‡ Historien Latin du temps d'Auguste. Il mourut la 4ème année du règne de Tibère et la 21ème de J. C.

Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
Leur cria: Je vois bien d'où viennent vos débats;
L'Egypte vénérait les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'Etat nourrissait des oisons:
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie ;
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part:
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disait était une sentence.
Son exemple surtout aidait son éloquence;
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile
Il vint un savant de la ville
Qui dit au bon vieillard: Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice ?
Suivez-vous de Zénon* la rigoureuse loi ?

---

* Fondateur de la Secte des Stoïciens, mort l'an 264 av.

Avez-vous embrassé la secte d'Epicure,*
Celle de Pythagore,† ou du divin Platon?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard: mon livre est la nature;
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir:
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et, si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir.
J'aime et je suis aimé, mon ame est tendre et pure;
Et, toujours selon ma mesure,
Ma raison sait régler mes vœux:
J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.

---

* Philosophe, né l'an 342 av. J. C. Il faisait consister le bonheur dans la volupté qui résulte de la pratique de la vertu.

† Philosophe, né 592 ans av. J. C. Il enseignait la métempsycose ou transmigration des ames. Il mourut âgé d'environ 90 ans.

Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance:
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus: inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'ame toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi:
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie:
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît...ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle: aussitôt il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terr

Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets ! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :
Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer, serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi...La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !

Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse ;
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaieté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
—Soit, j'y consens : monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science ;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords ; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaieté vient bientôt de notre caractère.

Fin des Fables de Florian.

Né en 1755. *Mort en*

LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis.
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété
Un Bossu vint, qui dit ensuite:
—Messieurs, voilà bien des propos;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence;
Qu'il paraît léger sous ce poids!
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance!—
En riant du bossu, nous faisons comme lui;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

Le Bailly.—*Né en* 1758.

SCÈNES COMIQUES.

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

BOILEAU.—*Art Poétique.*

SCENE DU MISANTHROPE.

Oronte, Alceste, Philinte.

Or. (à Al.) J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, et Célimène aussi ;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long-temps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

Al. A moi, monsieur?

Or. A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?
Al. Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi:
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi.
Or. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre.
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.
Al. Monsieur...
Or. L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.
Al. Monsieur...
Or. Oui, de ma part je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.
Al. Monsieur...
Or. Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?
Al. Monsieur...
Or. Quoi! vous y résistez?
Al. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire:
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître.
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.
Or. Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage:
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux.
Mais cependant je m'offre entièrement à vous:
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

Al. Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.
Or. Pourquoi ?
Al. J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.
Or. C'est ce que je demande ; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.
Al. Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.
Or. *Sonnet.* C'est un sonnet. *L'espoir*...C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir...Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
Al. Nous verrons bien.
Or. *L'espoir*...Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.
Al. Nous allons voir, monsieur.
Or. Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.
Al. Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.
Or. *(lit.)* L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !
Phi. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.
Al. *(bas à Philinte.)* Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !
Or. Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.
Phi. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !
Al. *(bas à Philinte.)* Hé quoi ! vil complaisant, vous louez des sottises !
Or. S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.
Phi. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Al. (bas à part.) La peste de ta chute ! empoisonneur, au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez
Phi. Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.
Al. (bas à part.) Morbleu !
Or. (à Philinte.) Vous me flattez, et vous croyez peut-être...
Phi. Non, je ne flatte point.
Al. (bas à part.) Hé ! que fais-tu donc, traître.
Or. (à Alceste) Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.
Al. Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire :
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.
Or. Est-ce que vous voulez me déclarer par-là
Que j'ai tort de vouloir...
Al. Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme :
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme ;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.
Or. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?
Al. Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme dans notre temps
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.
Or. Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerais-je ?
Al. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations.
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.
Or. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...
Al. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que nous berce un temps notre ennui ?
Et que, rien ne marche après lui ?
Que, ne nous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir ?
Et que, Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(à Philinte qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

Or. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons,

Al. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons :
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

Or. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

Al. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

Or. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

Al. Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

Or. Je me passerai fort que vous les approuviez.

Al. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

Or. Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

Al. J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Or. Vous me parlez bien ferme ; et cette suffisance...

Al. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

Or. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

Al. Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

Phi. (se mettant entre deux.) Hé ! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

Or. Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

Al. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

MOLIÈRE.—*Né en 1620, mort en 1673.*

SCÈNES DES FEMMES SAVANTES.

Chrysale, Martine.

Mar. Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'on dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Chry. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

Mar. Ce que j'ai ?

Chry. Oui.

Mar. J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

Chry. Votre congé ?

Mar. Oui. Madame me chasse.

Chry. Je n'entends pas cela. Comment ?

Mar. On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

Chry. Non, vous demeurerez ; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi...

Philaminte, Bélise, Chrysale, Martine.

Phil. (apercevant Martine.) Quoi ! je vous vois, maraude !
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Chry. Tout doux.

Phil. Non, c'en est fait.

Chry. Hé !

Phil. Je veux qu'elle sorte.

Chry. Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

Phil. Quoi ! vous la soutenez ?

Chry. En aucune façon.

Phil. Prenez-vous son parti contre moi ?

Chry. Mon dieu ! non :
Je ne fais seulement que demander son crime.

Phil. Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

Chry. Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

Phil. Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

Chry. Hé bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là contre ?

Phil. Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

Chry. D'accord.

Phil. Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

Chry. Aussi fais-je. *(se tournant vers Martine.)* Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine ; et votre crime est indigne de grâce.

Mar. Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

Chry. *(bas.)* Ma foi, je ne sais pas.

Phil. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cás.

Chry. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

Phil. Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

Chry. *(à Martine.)* Qu'est-ce à dire ?
(à Philaminte.) L'affaire est donc considérable ?

Phil. Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

Chry. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent ?

Phil. Cela ne serait rien

Chry. *(à Martine)* Oh ! oh ! Peste, la belle !
(à Philaminte.) Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

Phil. C'est pis que tout cela.

Chrys. Pis que tout cela ?

Phil. Pis.

Chry. *(à Martine.)* Comment ! diantre, friponne !
(à Philaminte.) Euh ! a-t-elle commis...

Phil. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Chrys. Est-ce là...

Phil. Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois !

Chrys. Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

Phil. Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

Chrys. Si fait.

Phil. Je voudrais bien que vous l'excusassiez !
Chrys. Je n'ai garde.
Bél. Il est vrai que ce sont des pitiés :
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.
Mar. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.
Phil. L'impudente ! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !
Mar. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.
Phil. Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !
Bél. O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrument !
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive ;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
Mar. Mon dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.
Phil. Ah ! peut-on y tenir ?
Bél. Quel solécisme horrible !
Phil. En voilà pour tuer une oreille sensible.
Bél. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel :
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire.
Mar. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'père ?
Phil. O ciel !
Bél. Grammaire est prise à contre-sens par toi ;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.
Mar. Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.
Bél. Quelle ame villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.
Mar. J'ai, madame, à vous dire,
Que je ne connais point ces gens-là.
Phil. Quel martyre !
Bél. Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.
Mar. Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?

Phil. (*à Bélise.*) Hé! mon dieu, finissez un discours de la sorte. (*à Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

Chrys. Si fait. (*à part.*) A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

Phil. Comment! vous avez peur d'offenser la coquine!
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant!

Chris. (*d'un ton ferme.*) (*d'un ton plus doux.*)
Moi? point. Allons, sortez. Va t'en, ma pauvre enfant.

Philaminte, Chrysale, Bélise.

Chrys. Vous êtes satisfaite, et la voilà partie:
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

Phil. Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

Bél. Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours:
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

Chrys. Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot:
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

Phil. Que ce discours grossier terriblement assomme?
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

Chrys. Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.
Bél. Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère:
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.
Chrys. Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...
Phil Ah! *Sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.
Bél. Il est vrai que le mot est bien *collet monté.*
Chrys. Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...
Phil. Comment donc!
Chrys. (*à Bélise.*) C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point; mais elles vivaient bien;

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison ;
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi ;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée ;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas !
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse :
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

Phil. Quelle bassesse, ô ciel ! et d'ame et de langage !

Bél. Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois !
Je me veux mal de mort d'être de votre race ;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

Trissotin, Vadius, Philaminte, Bélise, Armande, Henriette.

Tri. (présentant Vadius.) Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.
Phi. La main qui le présente en dit assez le prix.
Tri. Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.
Phi. (à Belise.) Du grec ! ô ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma sœur !
Bél. (à Armande.) Ah ! ma nièce, du grec !
Ar. Du grec ! quelle douceur !
Phil. Quoi ! monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.
(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)
Hen. (à Vadius qui veut aussi l'embrasser.) Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.
(Ils s'asseyent.)
Phi. J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.
Va. Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.
Phi. Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.
Tri. Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.
Va. Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui par-tout va gueuser des encens ;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

Tri. Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.
Va. Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.
Tri. Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.
Va. On voit par-tout chez vous l'*ithos* et le *pathos.*
Tri. Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.
Va. Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.
Tri. Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?
Va. Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?
Tri. Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?
Va. Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?
Tri. Aux ballades sur-tout vous êtes admirable.
Va. Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.
Tri. Si la France pouvait connaître votre prix,
Va. Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,
Tri. En carrosse doré vous iriez par les rues.
Va. On verrait le public vous dresser des statues.
(*à Trissotin.*)
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...
Tri. (*à Vadius.*) Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?
Va. Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.
Tri. Vous en savez l'auteur?
Va. Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.
Tri. Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.
Va. Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.
Tri. Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.
Va. Me préserve le ciel d'en faire de semblables!
Tri. Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.
Va. Vous
Tri. Moi.
Va. Je ne sais donc comment se fit l'affaire.
Tri. C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.
Va. Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,

Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.
Tri. La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.
Va. La ballade pourtant charme beaucoup de gens.
Tri. Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.
Va. Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.
Tri. Elle a pour les pédants de merveilleux appas.
Va. Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.
Tri. Vous donnez sottement vos qualités aux autres.
(Ils se lèvent tous.)
Va. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.
Tri. Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.
Va. Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.
Tri. Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.
Va. Allez, cuistre...
Phi. Hé ! messieurs, que prétendez-vous faire ?
Tri. *(à Vadius.)* Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.
Va. Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D avoir fait à tes vers estropier Horace.
Tri. Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit ;
Va. Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.
Tri. Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.
Va. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.
Tri. Je t'y renvoie aussi.
Va. J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.
Tris. C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler :
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.
Va. Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.
Tri. Et la mienne saura te faire voir ton maître.

Va. Je te défie en vers, prose, grec, et latin.
Tri. Hé bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

Le même.

SCÈNE DU JOUEUR.

VALÈRE, *joueur qui a perdu son argent*, HECTOR.

Héc. Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.
Val. Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime
Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.
Hec. (*à part.*) Il est sec.
Val. De serpens mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? perdre tous les paris
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris ?
Réponds-moi donc, bourreau !
Hec. Mais ce n'est pas ma faute.
Val. As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.
Hec. Heureusement pour vous vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?
Val. Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.
Hec. (*à part.*) Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,

Notre amour recommence à revenir sur l'eau.
Val. Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.
(*Hector approche un fauteuil.*)
Val. (*assis.*) Va me chercher un livre.
Hec. Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?
Val. Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu; prends dans ma bibliothèque.
Hector sort, et rentre tenant un livre.
Hec. Voilà Sénèque.
Val. Lis.
Hec. Que je lise Sénèque?
Val. Oui. Ne sais-tu pas lire?
Hec. Hé! vous n'y pensez pas;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.
Val. Ouvre, et lis au hasard.
Hec. Je vais le mettre en pièces.
Val. Lis donc.
Hec. (*lit.*) " CHAPITRE VI. *Du mépris des richesses.*
" La fortune offre aux yeux des brillans mensongers:
" Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers:
" Leur possession trouble, et leur perte est légère:
" Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire."
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.
Val. (*se levant.*) Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève (*il s'assied*)
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.
Hec. N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.
Val. De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique—Achève ton chapitre.
Hec. Que faut-il—
Val. Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.
Hec. " Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer."
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Etait-il de Paris?
Val. Non il était de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier !
Hec. Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.
Val. Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison, et le fer.
Hec. Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.
Val. Que je chante !
Hec. Monsieur—
Val. Que je chante, bourreau
Je veux me poignarder : la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.
Hec. Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable :
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.
Val. Ah ! je sens redoubler ma colère.
Hec. Monsieur, contraignez-vous ; j'aperçois votre père.

Regnard.—*Né en* 1656. *Mort en* 1710.

SCÈNE DU MERCURE GALANT.

La Rissole, Merlin.

La Ris. Bon jour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?
Mer. Quel homme est-ce ?
La Ris. Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant qui jamais ne repose.
Mer. Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.
La Ris. Est-il là ?
Mer. Non.

La Ris. Tant pis. Je voulais lui parler.
Mer. Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.
La Ris. Je voudrais bien être dans le Mercure;
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.
Mer. Il fait bien: donnez-vous patience...
La Ris. Mordié, je ne saurais avoir ma subsistance.
Mer. Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.
La Ris. Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter* fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué:
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les hollandais souffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux vice-amirals.
Mer. Il faut dire des maux, vice-amiraux. C'est l'ordre.
La Ris. Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.
Mer. Il faut dire fatals et navals. C'est la règle.
La Ris. Les hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.
Mer. Il faut dire inégaux, principaux. C'est le terme.
La Ris. Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux:

---

* Fameux amiral Hollandais, né en 1607, mort des suites d'une blessure en 1676.

Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.
Mer. Il faut dire régals et carnavals.
La Ris. Oh ! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame.
Franchement.
Mer. Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.
La Ris. Eh ! mordié, comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals,
Lorsqu'un moment après pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud,
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.
Mer. J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*.
On dit, c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
C'est l'usage.
La Ris. L'usage ? Hé bien soit. Je l'accepte.
Mer. Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens, ou d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception.
Par conséquent on voit par cette raison seule...
La Ris. J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.
Mer. Vous ?
La Ris. Oui, palsandié, moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.
Mer. Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi ? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.
La Ris. Mordié ! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été :
C'était argent comptant ; j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.
Mer. Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

BOURSAULT.—*Né en* 1638. *Mort en* 1701.

SCÈNE DU MÉCHANT.

FLORISE, CLÉON.

Flo. Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère:
Changeriez-vous d'avis?
Clé. Comment! vous l'avez cru?
Flo. Mais il en est si plein et si bien convaincu....
Clé. Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout:
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher.....
Flo. Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs: je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.
Clé. Je pense comme vous:
La parenté m'excède; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte:
Vous avez pour surcroît un frère qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout: selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.
Flo. Vous avez bien raison; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider:
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille:
Il compte voir ce soir les articles signés.
Clé. Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous:
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance
Je serai contre vous moi-même en sa présence,

Et je me fâcherais, s'il en était besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée.....
Mais non ; car ce serait un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

Flo. Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre ;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

Clé. Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère..
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

Flo. Contre les préjugés dont votre ame est exempt
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante ;
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irais pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plaire ;
Et soit, cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,

J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussait à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.
Clé. S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourrait consulter pour le faire interdire.
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse
Aurait fait enfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.
Flo. Non, différez.....Je crains de me commettre ;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le désire.
Clé. Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements :
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.
Flo. Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris....
Clé. Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer :
Trouver à chaque pas des gens insupportables,

Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !.....
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !.....
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.....
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.
  Flo. J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.
  Clé. Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets.....

....

..............................Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés ;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires ;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....
  Flo. Cela sera délicieux.
  Clé. J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces ;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rodent alentour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importants, esprits du même étage ;
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.

Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause ;
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt :
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.
Flo. L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs ;
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs ;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.
Clé. On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.
Flo. Et comment ?
Clé. On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.
Flo. Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers ?
Clé. Qui n'en fait pas ? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents ?
Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse ;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

GRESSET.—*Né en* 1709. *Mort en* 1777.
Le Méchant.

LE PESSIMISTE.

M. de Morinval. Et moi,....car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde ;
Je vous soutiens, morbleu ! qu'ici bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière,

Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'ame, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève ;
Ou la terre s'entrouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
   C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants, l'innocent est vendu ;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part ;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose, et de plus méchants vers,
On raisonne de tout, et toujours de travers ;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise
On ne voit que noirceur, et misère et sottise.

COLLIN D'HARLEVILLE.—*L'Optimiste.*

L'OPTIMISTE.

M. de Plinville. Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause.
Vous parlez de volcans, de naufrage.....Eh, mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre ;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort ; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?
L'hymen est sans amour ? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part ? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes ? Ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
   Tous nos plaisirs sont faux ? Mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers ? Eh ! ne les lisez pas :
Il en paraît aussi dont je fais très grand cas.

On déraisonne? Eh! oui, par fois un faux système
Nous égare.....Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

....

Je ne suis point aveugle ; et je vois, j'en conviens
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens ;
Je savoure les biens ; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus ;
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

Le même.—Ibid.

LE MÉTROMANE.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète,
Il vit long-temps après que l'autre a disparu;
Scarron* même l'emporte aujourd'hui sur Patru.†
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome;
Lieux propres autrefois à produire un grand homme!
L'encre de la chicane et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talents voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger:
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il pour un esprit solide et généreux,

---

* Poète français qui s'attacha au genre burlesque. Il mourut en 1660. † Célèbre avocat, né en 1604, mort en 1681. Il était de l'académie française.

Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

PIRON.—*Né en* 1689 *mort en* 1773.—LA MÉTROMANIE, Acte III., Scène VII.

SCÈNE DU GLORIEUX.

Le Comte, Lisimon, Pasquin.

Lis. (*à Pasquin.*) Le Comte de Tufière est-il ici, mon cœur ?

Pas. Oui, monsieur, le voici.

(*Le Comte se lève nonchalammeut, et fait un pas au devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

Lis. (*au Comte.*) Cher Comte, serviteur.

Le Com. (*bas à Pasquin.*) Cher Comte ! Nous voi là grands amis, ce me semble !

Lis. Ma foi ! je suis ravi que nous logions ensemble !

Le Com. (*froidement, en se rasseyant.*) J'en suis fort aise aussi !

Lis. Parbleu ! nous boirons bien !
Vous buvez sec, dit-on : moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
(*remarquant la morgue du Comte.*)
Et ce sera bientôt...Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

Le Com. (*à Pasquin, qui présente une chaise à Lisimon.*)
Faites asseoir monsieur...Non, offrez un fauteuil.
Il ne le prendra pas, mais...

Lis. Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use,
Que je m'étale aussi, car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh ! ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi !
Nous serons tous ravis de dîner avec toi !

Le Com. Me parlez-vous, monsieur ?

Lis. A qui donc, je te prie ?
A pasquin ?

Le Com. Je l'ai cru.

Lis. Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela.

Le Com. Non, mais je suis peu fait à ces manières-là.

Lis. Oh ! bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

Le Com. Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

Lis. Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

Le Com. Quant à moi, j'aime la politesse.

Lis. Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise ;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

Le Com. D'amis avec amis on fait la différence.

Lis. Pour moi, je n'en fais point.

Le Com. Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

Lis. Ouais ! vous le prenez haut !...Ecoute, mon cher
Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit.
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit :
Tu lui plais ; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par-là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi si tu veux que je sois ton beau-père,

Il faut baisser d'un cran, et changer de manière ;
Ou si non, marché nul.

Le Com. (*bas à Pasquin, en se levant brusquement.*) Je vais le prendre au mot.

Pas. (*bas.*) Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.

Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

Le Com. (*bas.*) Mais si...

Lis. (*l'interrompant.*) Toute contrainte, en un mot, m'importune.

L'heure du dîner presse ; allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens ; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et sur-tout point de gloire :
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

(*Il sort, et emmène le Comte.*)

Pas. (*seul.*) Voilà mon glorieux bien tombé ! Sa hauteur

Avait, ma foi ! besoin d'un pareil précepteur ;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

DESTOUCHES.—*Né en* 1680, *mort en* 1757.

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

M. d'Orlange, seul.

J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur....Oui, mais....quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient, en son essor, ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'état, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

(Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.)

Le vaisseau, sur lequel je m'étais embarqué,
Par un corsaire turc, en route, est attaqué....
Je défends, presque seul, mon timide équipage....
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends....Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avait tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très hauts emplois....
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir ; il prétend qu'on me chasse....
On le chasse lui-même, et je monte à sa place....
—" Pacha, dit le visir, les Russes sont là ; cours,
" Et bats-les." Je les bats ; puis je prends, en trois jours
Ismailon, Oczakou, Crimée et Valachie....
Mon nom devient fameux par toute la Turquie....
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt ; et je règne après lui.

(Au comble du délire.)

Me voilà donc le chef de la Sublime Porte !....
M. d'Orlange, Victor.

(N.B.—Victor est déjà entré sur la scène, et, sans être vu, a écouté, depuis ces mots : Le capitan pacha, etc.)

Vic. (se prosternant.) Sultan !....
M. d'Or. Eh bien ! qu'est-ce ?
Que veut-on ?
Vic. Au sérail on attend ta hautesse........
M. d'Or. (se croyaut encore le grand-seigneur.) Quel est l'audacieux ?......
Vic. La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.
M. d'Or. Eh mais !......c'est toi, Victor. Malheureux ! tu m'éveilles.
Vic. C'est dommage ; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé... ?
M. d'Or. Eh ! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne ;

On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit...Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat......Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

Vic. Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. d'Or. Eh bien; chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trève.
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaisir! en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

Vic. A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeûné pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. d'Or. A propos...il raisonne assez passablement.
(Il sort.)

Vic. (seul.) Il est fou...là...se croire un sultan! Seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain: oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.

Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit: " Prenez, car c'est là le meilleur."
Si je gagnais pourtant le gros lot!...quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui! dans ce canton, j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je suis un peu novice:
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier...j'aurai ma basse cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Plus heureux que monsieur...le grand Turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira: " Voilà
" Ce bon monsieur Victor;" cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause:
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,

(Il cherche.)

Sur un billet Je veux revoir ce cher...Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
Mon malheur est certain: me voilà confondu.
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

COLLIN D'HARLEVILLE.—*Né en* 1750. *Mort en* 1806.
Les Châteaux en Espagne.

TRAGÉDIES.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

BOILEAU.—*Art Poétique.*

SCÈNES DU CID, TRAGÉDIE.

Le Comte, D. Diègue.

Le C. Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. D. Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

Le C. Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. D. Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet;
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

Le C. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;
Montrez lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi :
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.
D. D. Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.
Le C. Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir ;
Un prince, dans un livre, apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille :
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois ;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...
D. D. Je le sais, vous servez bien le roi ;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

Le. C. Ce que je méritais vous l'avez emporté.

D. D. Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

Le C. Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. D. En être refusé n'en est pas un bon signe.

Le C. Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. D. L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

Le C. Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. D. Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

Le C. Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. D. Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

Le C. Ne le méritait pas ! Moi ?

D. D. Vous.

Le C. Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. D. (mettant l'épée à la main.) Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

Le C. Eh ! que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. D. O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

Le C. Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie ;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

D. D. Epargnes-tu mon sang ?

Le C. Mon ame est satisfaite.
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. D. Tu dédaignes ma vie !

Le C. En arrêter le cours
Ne serait que hâter la Parque de trois jours.

D. Diègue, D. Rodrigue.

D. D. Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. R. Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. D. Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

D. R. De quoi ?

D. D. D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles :
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. R. De grâce, achevez.

D. D. Le père de Chimène.

D. R. Le.... ?

D. D. Ne réplique point, je connais ton amour ;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

Le Comte, D.Rodrigue.

D. R. A moi, comte, deux mots.

Le C. Parle.

D R. Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?

Le C. Oui.

D. R. Parlons bas ; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

Le C. Peut-être.
D. R. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?
Le C. Que m'importe?
D. R. A quatre pas d'ici je te le fais savoir.
Le C. Jeune présompteux!...
D. R. Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Le C. Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?
D. R. Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.
Le C. Sais-tu bien qui je suis?
D. R. Oui: tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.
Le C. Ce grand cœur qui paraît au discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse:
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire:
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.
D. R. D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!
Le C. Retire-toi d'ici.

D. R. Marchons sans discourir.
Le C. Es-tu si las de vivre?
D. R. As-tu peur de mourir?
Le C. Viens, tu fais ton devoir; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Chimène, Elvire.

Ch. Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte.
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs;
Je puis t'ouvrir mon ame et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau;
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.
El. Reposez-vous, madame.
Ch. Ah! que mal-à-propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée?
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?
El. Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!
Ch. C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père:
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant:
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame;
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours, sans balancer, où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti: mais, contre leur effort,
Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.
El. Pensez-vous le poursuivre?
Ch. Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!

Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !
El. Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.
Ch. Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Dans un lâche silence étouffe mon honneur !
El. Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait ;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet ;
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.
Ch. Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.
El. Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.
Ch. Je l'avoue.
El. Après tout, que pensez-vous donc faire ?
Ch. Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

CORNEILLE.—*Né en* 1606. *Mort en* 1684.

SCÈNES DES HORACES.

SCÈNES DU TROISIÈME ACTE.

Le Vieil Horace, Sabine, Camille.

Le Vie. Hor. Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles ; mais en vain je voudrais vous céler
Ce qu'on ne vous saurait long-temps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.
....
Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,

Et céderais peut-être à de si rudes coups
Si je prenais ici même intérêt que vous :

....

Mais songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

Autre Scène.

Les mêmes, Julie.

Le Vie. Hor. Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

Ju. Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

Le Vie. Hor. O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

Ju. Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

Le Vie. Hor. Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

Ju. Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

Camille. O mes frères !

Le Vie. Hor. Tout beau, ne les pleurez pas tous :
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,

Ni d'un état voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

Ju. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

Le Vie. Hor. Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

Scènes du Quatrième Acte.

Le Vieil Horace, Camille.

Le Vie. Hor. Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme:
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

Cam. Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement,
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le Vie. Hor. Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part,
Je sais trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

Le Vieil Horace, Valère, Camille.

Val. Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...
Le Vie. Hor. N'en prenez aucun soin:
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur
Il me suffit.
Val. Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.
Le Vie. Hor. Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!
Val. Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait!
Le Vie. Hor. C'est à moi seul aussi de punir son forfait.
Val. Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?
Le Vie. Hor. Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?
Val. La fuite est glorieuse en cette occasion.
Le Vie. Hor. Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire!
Val. Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?
Le Vie. Hor. Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin?
Val. Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?
Le Vie. Hor. Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.
Val. Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.
Le Vie. Hor. Quoi! Rome donc triomphe!
Val. Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou moins ou plus blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés:
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire:
Elle crie au second qu'il secoure son frère;
Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.
......Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace:
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie:
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver:
" J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,"
Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le Vie. Hor. O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un état penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!

Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

Imprécations de Camille, Sœur d'Horace, en apprenant que son frère vient de tuer Curiace, son amant.

Cam. Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin, que je hais parcequ'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

SCÈNES DE CINNA.

Scènes du Premier Acte.

Emi. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?
Cin. Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
“ Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi !"
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
Et, l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires :
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants ;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,

De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps; et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots: "Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône, et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître:
Avec la liberté Rome s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice:
Demain au Capitole il fait un sacrifice;
Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe;
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée,
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée:
Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés."
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle:
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte:
Maxime et la moitié s'assurent de la porte;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
  Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
César celui de prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

Cinna, Emilie Evandre, Fulvie.

Ev. Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.
Cin. Et Maxime avec moi! Le sais-tu bien, Evandre?
Ev. Polyclète est encor chez vous à vous attendre.
Em. ......Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en même temps! Vous êtes découverts.
Cin. Espérons mieux, de grâce
Em. Ah! Cinna, je te perds!
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi! tous deux! et sitôt que le conseil est pris!
Cin. Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne:
Maxime est comme moi de ses plus confidents;
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux;
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

Scène du Second Acte.

Auguste, Cinna, Maxime, Troupe de Courtisans.

Aug. Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,

Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang;
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu:
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César mon père en a joui de même.
Dun œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé:
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire;
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées:
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et dè Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu:
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.

Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Cin. Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher ;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ;
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute.
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

Max. Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver

L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête.
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
  Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent ;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle :
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême :
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
  Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître ;
Qui le sert, pour esclave ; et qui l'aime, pour traître :

Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu ;
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers :
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

Cin. Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

Aug. Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

Max. Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;

Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure:
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique:
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.
Cin. Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'état n'est plus en pillage aux armées:
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ces consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.
Max. Les changements d'état que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.
Cin. C'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.
Max. Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté?
Cin. Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue:
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir,

Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi, de Marius, Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous :
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire ;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,

Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

Aug. N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte :
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état et ma personne ;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;
Allez donner mes lois à ce terroir fertile :
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Emilie :
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que, si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

Scènes du Quatrième Acte.

Auguste, Euphorbe, Polyclète, Gardes.

Aug. Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

Euph. Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

Aug. Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,

A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir :
Mais Cinna !

Euph. Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

Aug. Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahison conçue au sein d'une furie !
O trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis !...Polyclète, écoutez.
(Il lui parle à l'oreille.)

Pol. Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

Aug. (*seul.*) Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,

Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise:
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
  Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'état?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser:
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
  Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute:
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute:
Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse:
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir:
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir;
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste:
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat;
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même-temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner,

Scènes du Cinquième Acte.

Auguste, Cinna.

Aug. Prends un siége, Cinna, prends ; et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre, après, tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.
Cin. Je vous obéirai, seigneur.
Aug. Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ;
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna ; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Cin. Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une ame si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein....

Aug. Tu tiens mal ta promesse
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Ecoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice ; et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,

Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages

Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.
Cin. Je demeure stupide.
Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés ;
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs,
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire ;
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.
Aug. Tu me braves, Cinna ; tu fais le magnanime ;
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

Livie, Auguste, Cinna, Emilie, Fulvie.

Liv. Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
Votre Emilie en est, seigneur, et la voici.
Cin. C'est elle-même, ô dieux !
Aug. Et toi, ma fille, aussi !
Emi. Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.
Aug. Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?
Emi. Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.
Aug. Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.
Emi. Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Aug. En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,

Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,
Conserves à jamais ma dernière victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Cin. Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !
Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Liv. Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre ;
On portera le joug désormais sans se plaindre ;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie et sensible et profonde
Se démet en vos mains de l'empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner :
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la postérité, dans toutes les provinces,

Donnera votre exemple aux plus généreux princes.
Aug. J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer.
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

IPHIGÉNIE EN AULIDE, TRAGÉDIE.

SCÈNES DU PREMIER ACTE.

Scène Première.

Agamemnon, Arcas.

Ag. OUI, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.
Ar. C'est vous-même, Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide ;
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.
Ag. Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !
Ar. Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos désirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présens ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.

Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, & d'un hymen si beau
Veut, dans Troie embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.
Ces vents, depuis trois mois, enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop long-tems vous ferment le chemin.
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt...Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste, au berceau, va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

Ag. Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

Ar. Seigneur...

Ag. Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause;
Et juge, s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,
Nous partions; et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent, qui nous flattait, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor & d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! Et quel devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas!
Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste & solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

Ar. Votre fille!

Ag. Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux ; &, sans plus rien ouir,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée !
Je voulais sur le champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces Rois, à mes ordres soumis,
Et l'Empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front, immolant tout l'Etat à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois, et de Chef de la Grèce,
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
Pour comble de malheur, les Dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége ;
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage ;
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, et partir son époux.
Ar. Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?
Ag. Achille était absent ; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,

Aurait dû plus long-temps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
   Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche et court à son trépas,
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille...Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô Ciel! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver;
Et tu me punirais si j'osais l'achever.
   Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre; cours au devant de la Reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;
Et la religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention;
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis je; sauve-la de ma propre faiblesse.
Mais sur-tout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.

Pour renvoyer la fille, et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;
Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressait son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste, il faut le taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.
Déjà même, l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux, Ulysse le suit !

Agamemnon, Achille, Ulysse.

Aga. Quoi, seigneur ! se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès !
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

Ach. Seigneur, honorez moins une faible conquête.
Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

Aga. Ma fille ? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

A. Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

Aga. (à Ulysse.) Juste ciel ! Saurait-il mon funeste artifice ?

Uly. Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée,
Trouble toute la Grèce, et consume l'armée ;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des Dieux,

Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudrait-il insulter à la crainte publique?
Et que le Chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah, seigneur! est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

Ach. Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler votre zèle;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne sauraient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurais trop de regret si quelqu'autre guerrier
Au rivage Troyen descendait le premier.

Aga. O Ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

Uly. Dieux! qu'est-ce que j'entends?

Ach. Seigneur, qu'osez-vous dire?

Aga. Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop long-temps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le Ciel protège Troie; et, par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

A. Quels présages affreux nous marquent son courroux?

Aga. Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête:
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie ailleurs, et longue et fortunée,
Devant Troie, en sa fleur, doit être moissonnée.

A. Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés,

D'un opprobre éternel retourneront comblés ;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme.
Aga. Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Epouvantent encor toute la mer Egée :
Troie en a vu la flamme ; et, jusques dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis je ? Les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car, je n'en doute point, cette jeune Beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.
A. Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces !
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-
mêmes ;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise :
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.

Je n'aspire, en effet, qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée;
Et me défend sur-tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

Agamemnon, Ulysse, Eurybate.

Eu. Seigneur...
Aga. Ah! que vient-on me dire?
Eu. La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée.
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.
Aga. Ciel!
Eu. Elle amène aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille;
Et qui, de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect, environnaient la Reine;
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessaient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.
Aga. Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser.

Agamemnon, Ulysse.

Aga. Juste Ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes, au moins, soulager ma douleur!
Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes,

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.
Ul. Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre,
Mon cœur se met, sans peine, en la place du vôtre:
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène, par vos mains, rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.
Aga. Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance.
Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

Scène du Second Acte.

Agamemnon, Iphigénie, Eriphyle.

Iph. Seigneur, où courez-vous? et quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine;
Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter;
Et ma joie à vos yeux n'ose t-elle éclater?
Ne puis-je...?
Aga. Hé bien! ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.
Iph. Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler

Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée
Par d'étonnans récits, m'en avait informée.
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

Aga. Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

Iph. Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des grâces à rendre.

Aga. *(à part.)* Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

Iph. Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous, sans votre ordre, abandonné Mycène ?

Aga. Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

Iph. Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous, sans rougir, être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse :
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Aga. Ah ! ma fille !

Iph. Seigneur, poursuivez.

Aga. Je ne puis.

Iph. Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

Aga. Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

Iph. Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

Aga. Les Dieux, depuis un temps, me sont cruels et sourds.

Iph. Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

Aga. Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

Iph. L'offrira-t-on bientôt ?

Aga. Plutôt que je ne veux.

Iph. Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

Aga. Hélas ?
Iph. Vous vous taisez ?
Aga. Vous y serez, ma fille.
Adieu.

SCÈNES DU TROISIÈME ACTE.

Agamemnon, Clytemnestre.

Cly. Oui, Seigneur, nous partions ; et mon juste courroux
Laissait bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter !
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère.
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.
Aga. Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille ;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
Et les Grecs y verraient l'épouse de leur Roi,
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.
Cly. Qui ? moi ! Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas !
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,

Je refuse à l'autel de lui servir de guide!
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

Aga. Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp...

Cly. Où tout vous est soumis;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe, et plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur?

Aga. Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

Cly. Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma présence.

Aga. J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

Cly. (seule.) D'où vient que, d'un soin si cruel,
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnaître?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître?
Ou, de l'Empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!
Le Ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

Achille, Clytemnestre.

A. Tout succède, Madame, à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.

Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie ;
Déjà, sur sa parole, ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte, à regret, la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée ;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

Achille, Clytemnestre, Iphigénie, Eriphile, Arcas.

Ar. Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie.
Je viens la demander ; ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

A. Arcas, que dites-vous ?

Cly. Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

Ar. (à Achille.) Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.

A. Contre qui ?

Ar. Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

Cly. Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

A. Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

Ar. Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère...
Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son père.

Cly. Pourquoi le craindrons-nous ?

A. Pourquoi m'en défier ?

Ar. Il l'attend à l'autel......pour la sacrifier.

A. Lui !

Cly. Sa fille !

Iph. Mon père !

Éri. O Ciel ! quelle nouvelle !

A. Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle?

Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter ?

Ar. Ah! Seigneur, plût au Ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les Dieux, jusques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

Cly. Les Dieux ordonneraient un meurtre abominable ?

Iph. Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

Cly. Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

Iph. *(à Achille.)* Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

Ar. Le Roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

Cly. Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

A. *(la relevant.)* Ah, Madame!

Cly. Oubliez une gloire importune.
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse, si mes pleurs peuvent vous attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ?
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort !
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

Achille, Iphigénie.

Ac. Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?
Une mère, pour vous, croit devoir me prier !

Une Reine à mes pieds se vient humilier !
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre ; et je cours vous venger ;
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

Iphi. Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

Ac. Quoi ! Madame, un barbare osera m'insulter !
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux ;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel ;
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau ?
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée !
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osait abuser.

Iphi. Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,

C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car, enfin ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.
Ac. Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.
Iphi. C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux,
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare ?
Quel père de son sang se plaît à se priver ?
Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvait me sauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé,
Doit-il de votre haine être encore accablé ?
Ac. Quoi ! Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse !
On me ferme la bouche ! On l'excuse ! On le plaint !
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint !
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre ame ?
Iphi. Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidèle

M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Quel trouble ! Quel torrent de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les Dieux !
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité !
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle !
A. Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

Clytemnestre, Iphigénie, Achille, Ægine.

Cly. Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des Gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.
A. Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame ; et je vais lui parler.
Iph. Ah, madame !...Ah, seigneur ! où voulez-vous aller ?
A. Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?
Cly. Quel est votre dessein, ma fille ?
Iph. Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Lui-même, il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?
A. Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui, l'une et l'autre, un conseil salutaire,
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et sur-tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles,

Il faut des actions et non pas des paroles.
(*à Clytemnestre.*)
Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Scènes du Quatrième Acte.

Agamemnon, Clytemnestre, Ægine.

Aga. Que faites-vous, madame, et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée :
Qu'attend-t-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
Parlez.

Cly. S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

Aga. Moi, madame ?

Cly. Vos soins ont-ils tout préparé ?

Aga. Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

Cly. Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.

Aga. Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux...

Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Ægine.

Cly. Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

Aga. Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

Iph. Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres, sans détours, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis

Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas, avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter :
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

Aga. Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime.

Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance.
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret?
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

Cly. Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice?
Quoi, l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin, me déchirer le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
  Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle !
Déchirera son sein ! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Agamemnon seul.

A de moindres fureurs je n'ai point dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père !

Achille, Agamemnon.

A. Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

Aga. Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

A. Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

Aga. Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

A. Pourquoi je le demande ? O Ciel, le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire !
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

Aga. Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

A. Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

Aga. Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrais-je, sans vous disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père ! Etes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

A. Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens ;
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

Aga. Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

A. Moi !

Aga. Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvrait une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

A. Juste Ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage !
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assemblé tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélèna à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,

Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle est de mes sermens seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris.
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

Aga. Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et par d'heureux exploits, forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

A. Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble, et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Agamemnon. (seul.) Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule était plus redoutable.
Ton insolent amour qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.

Achille nous menace, Achille nous méprise.
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?

....

Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Eriphile.

Aga. Allez, Madame, allez, prenez soin de sa vie,
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.
Mes Gardes vous suivront commandés par Arcas.
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encore parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie
Que je la retiens seule et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps.
Gardes, suivez la Reine.
Cly. Ah, Seigneur!
Iph. Ah, mon père!
Aga. Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser:
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

Eriphile, Doris.

Eri. Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.
Do. Vous ne les suivez pas?
Eri. Ah! je succombe enfin.
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile:
Plus de raisons; il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

SCÈNES DU CINQUIÈME ACTE.

Achille, Iphigénie.

A. Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez: et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle et quelques chefs qui marchent à ma suite,

De mes Thessaliens vous amènent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi ! Madame, est-ce ainsi que vous me secondez ?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes ?
Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.
Iph. Je le sais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.
A. Vous, mourir ! Ah, cessez de tenir ce langage !
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage ?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?
Iph. Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée ;
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles :
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles ;
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit. Déjà Troie en alarmes,
Redoute mon bucher, et frémit de vos larmes.
Allez ; et, dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince ; vivez, digne race des dieux.
A. Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours, votre cruelle adresse

Veut servir votre père, et tromper ma tendresse ;
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire, et me suivre.

Iph. Qui, moi ? Que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter ?
Où serait le respect, et ce devoir suprême...

A. Vous suivrez un époux avoué par lui-même,
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des sermens que pour les violer ?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,
Quand il cesse de l'être, et ne vous connaît plus ?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte......

Iph. Quoi ! seigneur, vous iriez jusques à la contrainte ?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie ?
Ah, seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

A. Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel ; et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé :
A mon aveugle amour tout sera légitime.
Le prêtre deviendra la première victime.
Le bucher par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;

Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

Iph. Ah, seigneur! Ah, cruel!....Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

Clytemnestre, Iphigénie, Ægine, Eurybate, Gardes.

Cly. Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée!

Eu. Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande.
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, madame? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

Cly. Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais...Ah, ma fille!

Iph. Ah, madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point dans un camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,

Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bucher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

Cly. Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté !...

Iph. Pour me rendre à vos pleurs que n'a t-il point tenté ?

Cly. Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

Iph. Il me cédait aux dieux, dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds,
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix,
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

Clytemnestre, Ægine, Gardes.

Cly. Ah ! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas.....
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

Æ. Où courez-vous, madame ? Et que voulez-vous faire ?

Cly. Hélas ! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

Æ. Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

Cly. O monstre, que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ? Quoi ! pour punir son crime.....
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?

Quoi ! lorsque les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin !
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés,
Calchas va dans son sang...barbares, arrêtez ;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

Clytemnestre, Ægine, Arcas, Gardes.

Ar. N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières.
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.
Cly. Moi, craindre ! Ah, courons, cher Arcas !
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai par-tout. Mais Dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

Ulysse, Clytemnestre, Arcas, Ægine, Gardes.

Ul. Non, madame, elle vit, et les Dieux sont contens.
Rassurez-vous. Le ciel a voulu vous la rendre.

Cly. Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!
Ul. Oui, c'est moi, qui, long-temps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisqu'enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.
Cly. Ma fille! Ah, prince! ô ciel! Je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?
Ul. Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantait l'armée, et partageait les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage;
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute:
" Vous Achille," a-t-il dit, " et vous Grecs, qu'on m'é-
" coute.
" Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
" M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
" Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
" Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
" Thésée avec Hélène uni secrettement,
" Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
" Une fille en sortit, que sa mère a célée.
" Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
" Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
" D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
" Sous un nom emprunté sa noire destinée,
" Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
" Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
" Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux."

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etait venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir, Calchas lève le bras.
" Arrête," a-t-elle dit, " et ne m'approche pas.
" Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,
" Sans tes profanes mains, saura bien se répandre."
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule, et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.
La flamme du bucher d'elle-même s'allume.
Le ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous:
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusques sur le bucher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

Cly. Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits!

SCÈNES DE PHÈDRE.

—

Scènes du Premier Acte.

Phèdre, Œnone.

Phè. N'allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas ! *(Elle s'assied.)*
Œ. Dieux tout-puissans ! que nos pleurs vous apaisent !
Phè. Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.
Œ. Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !
Phè. Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil ! je te viens voir pour la dernière fois.
Œ. Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?
Phè. Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
Œ. Quoi ! madame.
Phè. Insensée ! où suis-je, et qu'ai-je dit !

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone...la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Œ. Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence;
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les dieux, auteurs de votre vie:
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils, qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

Phè. Ah, Dieux!

Œ. Ce reproche vous touche?

Phè. Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche?

Œ. Hé bien! votre colère éclate avec raison,
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue:
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que, de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encor et peut se rallumer.

Phè. J'en ai trop prolongé la coupable durée.

Œ. Quoi! De quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

Phè. Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !
Œ. Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?
Phè. Je t'en ai dit assez. Epargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.
Œ. Mourez donc, et gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?
Phè. Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.
Œ. Et que me direz-vous, qui ne cède, Grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?
Phè. Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.
Œ. Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.
Phè. Tu le veux. Lève-toi.
Œ. Parlez, je vous écoute.
Phè. Ciel ! que vais-je lui dire, et par où commencer ?
Œ. Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.
Phè. O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !
Œ. Oublions-les, Madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.
Phè. Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !
Œ. Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?
Phè. Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière, et la plus misérable.
Œ. Aimez-vous ?

Phè. De l'amour j'ai toutes les fureurs.
Œ. Pour qui ?
Phè. Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J aime...A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...
Œ. Qui ?
Phè. Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-temps par moi-même opprimé.
Œ. Hippolyte ? Grands Dieux !
Phè. C'est toi qui l'as nommé.
Œ. Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! O crime ! O déplorable race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?
Phè. Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les lois de l'hymen, je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi.
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner ;
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissans !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens.
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais par-tout. O comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter ;
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagr.ns d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil[1]; et mes cris éternels

L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours, moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ;
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

Phèdre, Œnone, Panope.

Pan. Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.
Œ. Panope, que dis-tu ?
Pan. Que la Reine abusée
En vain demande au Ciel le retour de Thésée ;
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.
Phè. Ciel !
Pan. Pour le choix d'un Maître Athènes se partage.
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'Etat l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie, et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paraît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

Œ. Panope, c'est assez. La Reine qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

Phèdre, Œnone.

Œ. Madame, je cessais de vous presser de vivre ;
Déjà même au tombeau je songeais à vous suivre ;
Pour vous en détourner je n'avais plus de voix :
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change, et prend une autre face.
Le Roi n'est plus, Madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave s'il vous perd, et Roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocens, portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire ;
Thésée, en expirant, vient de rompre les nœuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie.
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.
Phè. Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes faibles esprits peut ranimer le reste.

SCÈNES DU SECOND ACTE.

Phèdre, Hippolyte, Œnone.

Phè. (*à Œnone, dans le fond du Théâtre.*) Le voici.
Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

Œ. Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.
Phè. On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits:
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris,
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.
Hip. Madame, je n'ai point des sentimens si bas.
Phè. Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire:
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir;
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.
Hip. Des droits de ses enfans une mère jalouse
Pardonne rarement aux fils d'une autre épouse,
Madame, je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.
Phè. Ah, seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!
Hip. Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux voit encore le jour;
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protège; et ce Dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.
Phè. On ne voit point deux fois le rivage des morts,

Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur...Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur, malgré moi, se déclare.

Hip. Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

Phè. Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage :
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des Héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancée :
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Hip. (*à part.*) Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?...Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

Phè. Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,

Prince? aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?
Hip. Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vais...
Phè. Ah! cruel! tu m'as trop entendu.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur:
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui, dans mon flanc,
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel! je t'ai chassé.
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.
Que dis-je? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi: punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!...
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper:
Voilà mon cœur: c'est-là que ta main doit frapper:
Impatient déjà d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.

Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

Œ. Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !...
Mais on vient. Evitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

Hippolyte, Théramène.

Thér. Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

Hip. Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis, sans horreur, me regarder moi-même.
Phèdre...Mais non, grands Dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli.

Thér. Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses Chefs ont pris les voix de toutes ses tribus,
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

Hip. Phèdre ?

Thér. Un Héraut, chargé des volontés d'Athènes,
De l'Etat en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

Hip. Dieux, qui la connaissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

Thér. Cependant un bruit sourd veut que le roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Epire ;
Mais moi, qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

Hip. N'importe, écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; et quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

SCÈNES DU TROISIÈME ACTE.

Phèdre, Œnone.

Phè. Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.

Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme il m'écoutait ! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ?
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? Me l'a t-il arrachée ?...
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

Œ. Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.
Ne vaudrait-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos ;
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite ;
Régner, et de l'Etat embrasser la conduite ?

Phè. Moi, régner ! Moi, ranger un Etat sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi !
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
Quand je me meurs !

Œ. Fuyez.

Phè. Je ne le puis quitter.

Œ. Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter !

Phè. Il n'est plus temps. Il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur ;
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer ;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer.

Œ. Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous sauver, n'étais-je point capable ?
Mais, si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée

Vous laissait à ses pieds, peu s'en faut, prosternée !
Que son farouche orgueil le rendait odieux !
Que Phèdre, en ce moment, n'avait-elle mes yeux !

Phè. Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse ;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

Œ. Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

Phè. Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

Œ. Il a pour tout le sexe une haine fatale.

Phè. Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison.
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible ;
Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher ;
Athènes l'attirait, il n'a pu s'en cacher ;
Déjà de ses vaisseaux la pointe était tournée,
Et la voile flottait aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père ;
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante ;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
Je t'avouerai de tout, je n'espère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

Phè. (seule.) O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?
Tu ne saurais plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle ! si tu veux une gloire nouvelle,

Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.
Qu'il aime...Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Œnone?...On me déteste, on ne t'écoute pas?

Phèdre, Œnone.

Œ. Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée:
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux.
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple, pour le voir, court et se précipite.
Je sortais par votre ordre, et cherchais Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

Phè. Mon époux est vivant? Œnone, c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit: Je ne veux pas en savoir davantage.

Œ. Quoi?

Phè. Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu;
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourais ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

Œ. Vous mourez!

Phè. Juste Ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître; et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère,
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairait en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes,
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi;
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable!
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

Œ. Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait. On dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux, qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.
A votre accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah! que plutôt du Ciel la flamme me dévore!....
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux?

Phè. Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

Œ. Pourquoi donc lui céder une victoire entière?
Vous le craignez...Osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès long-tems prévenu,
Et déjà son exil par vous même obtenu.

Phè. Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!

Œ. Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante, comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,

Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède.
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un père, en punissant, Madame, est toujours père ;
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame ; et, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient. Je vois Thésée.

Phè. Ah ! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

Thésée, Hippolyte, Phèdre, Œnone, Théramène.

Thésée. La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met...

Phè. Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne mérite plus ces doux empressemens.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

Thésée, Hippolyte, Théramène.

Thésée. Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

Hip. Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir :
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

Thésée. Vous, mon fils, me quitter ?

Hip. Je ne la cherchais pas ;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène,
Confier en partant Aricie et la Reine ;
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse

Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur.
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ;
Ou que, d'un beau trépas la mémoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étais votre fils.

Thésée. Que vois-je ? Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
Si je reviens si craint, et si peu désiré,
O Ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?

....

Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher ;
Que dis-je ? Quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens.
Tout fuit ; tout se refuse à mes embrassemens.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Epire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
Vous ne répondez point ! Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
Connaissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

Scènes du Quatrième Acte.

Thésée, Hyppolite.

Thésée. Ah ! le voici. Grands dieux, à ce noble maintien,
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains ?

Hip. Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

Thésée. Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre !
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie !
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
Fuis, traître ! Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis ; et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a puni cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je ; et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père :

J'abandonne ce traître à toute ta colère.
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Hip. D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!...
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

Thésée. Traître! tu prétendais qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirait ta brutale insolence.
Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

Hip. D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point, d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage:
Mais, si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur;
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....

Thé. Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phèdre seule charmait tes impudiques yeux;

Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignait de brûler d'une flamme innocente.

Hip. Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le céler,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime...j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

Thé. Tu l'aimes?....Ciel!....Mais non, l'artifice est grossier:
Tu te feins criminel pour te justifier.

Hip. Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime.
Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le Ciel, que toute la nature...

Thé. Toujours les scélérats ont recours au parjure!...
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autres secours.

Hip. Elle vous paraît fausse, et pleine d'artifice.
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

Thé. Ah! que ton impudence excite mon courroux!

Hip. Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

Thé. Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

Hip. Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

Thé. Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

Hip. Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère;
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

Thé. Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

Phèdre, Thésée.

Phè. Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi:
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace;
S'il en est temps encor, épargnez votre race,
Respectez votre sang; j'ose vous en prier,
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

Thé. Non, madame: en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée;
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

Phè. Neptune vous la doit! Quoi! vos vœux irrités...

Thé. Quoi! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.
Echauffez mes transports trop lents, trop retenus:
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi;
Qu'il l'aime.

Phè. Quoi! seigneur?

Thé. Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, aux pieds de ses autels,
Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

Phèdre seule.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! et quel funeste avis!
Je volais toute entière au secours de son fils;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédais aux remords dont j'étais tourmentée.
Qui sait même où m'allait porter ce repentir?
Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir.
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me serait échappée.
Hippolyte est sensible...et ne sent rien pour moi!

Aricie a son cœur!...Aricie a sa foi!...
Ah, Dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'ar mait d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensais qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir;
Et je me chargerais du soin de le défendre!

Phèdre, Œnone.

Phè. Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?...

Œ. Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

Phè. Œnone, qui l'eût cru! J'avais une rivale.

Œ. Comment?

Phè. Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordais sans crainte,
Soumis, aprivoisé, reconnaît un vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

Œ. Aricie?

Phè. Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment!...Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?...
Comment se sont ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais. Pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
Le Ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient, sans remords, leur penchant amoureux.
Tous les jour se levaient clairs et sereins pour eux.

Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul Dieu que j'osais implorer:
J'attendais le moment où j'allais expirer.
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtais, en tremblant, ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.
Œ. Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.
Phè. Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah! mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux,
Contre un sang odieux, réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je?...Où ma raison se va-t-elle égarer?...
Moi, jalouse!...Et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! Et je vis! Et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue?
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,

Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!
Jusqu'au dernier soupir, de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

Œ. Hé! repoussez, madame, une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps.
Les Dieux même, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Phè. Qu'entends-je? quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être; et d'un père insensé
Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable.
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses;
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin:

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Œnone seule.

Ah, Dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

Thésée, Aricie.

Thé. Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame. Que faisait Hippolyte en ce lieu?
Ari. Seigneur, il me disait un éternel adieu.
Thé. Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.
Ari. Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitait point comme une criminelle.
Thé. J'entends. Il vous jurait une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en jurait autant.
Ari. Lui, seigneur?
Thé. Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage?
Ari. Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connaissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez; repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes,
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.
Thé. Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.
Ari. Prenez garde, seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un...Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,

Je l'affligerais trop si j'osais achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

Thésée seul.

Quelle est donc sa pensée ? Et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
Mais, moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.

Thésée, Théramène.

Thé. Théramène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre...
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
Que fait mon fils ?

Thér. O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse !...Hippolyte n'est plus.

Thé. Dieux !

Thér. J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

Thé. Mon fils n'est plus ? Hé quoi ! Quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ?...

Thér. A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur, le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
Le Ciel, dit il, *m'arrache une innocente vie.*
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... A ces mots, ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Thé. O mon fils ! Cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

Thér. La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche ; elle voit l'herbe rouge et fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur ;
Et ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux ;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle ; Ismène, toute en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière ;
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi,
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

Thésée, Phèdre, Théramène, Panope, Gardes.

Thé. Hé bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah ! que j'ai lieu de craindre ! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur m'alarme avec raison !
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime.
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.

Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

Phè. Non, Thésée; il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'était point coupable.

Thé. Ah, père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée!...

Phè. Les momens me sont chers; écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisait horreur.
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie; et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée:
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Dejà je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le Ciel, et l'époux que ma présence outrage;

Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.
Pan. Elle expire, Seigneur!
Thé. D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.
RACINE.—*Né en* 1639, *mort en* 1699.

SCÈNES DE ZAÏRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Zaïre, Fatime.

Fa. Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas!
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux.
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte!
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,

Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?
Zaï. On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance ;
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
Le reste est un vain songe.
Fa. Avez-vous oublié
Ce généreux Français dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?
Zaï. Peut-être sa promesse a passé sa puissance ;
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens :
J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
Il n'y faut plus penser.
Fa. Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas... ?
Zaï. Fatime, il n'est plus temps ;
Tout est changé...
Fa. Comment ? que prétendez-vous dire ?
Zaï. Va, c'est trop te céler le destin de Zaïre ;
Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel pour terminer les malheurs de nos jours,

D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...
Fa. Eh bien?
Zaï. Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens...chère Fatime...il m'aime.
Tu rougis...je t'entends...garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser;
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse;
Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager;
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie;
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.
Fa. Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.
Zaï. Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.
Fa. Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?
Zaï. Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?
Fa. Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,

Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au dieu que vous avez quitté.

Zaï. Je n'ai point d'autre preuve ; et mon cœur, qui s'ignore,
Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre ?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop ; les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout ; et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi ;
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

Fa. Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

Zaï. Qui lui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié ;
Je ne vois qu'Orosmane, et mon ame enivrée

Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois ;
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème ;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

Fa. On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

Zaï. Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

Orosmane, Zaïre, Fatime.

Or. Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en musulman vous parler sans détour.
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple :
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs ;
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses,
Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux ;

Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur ;
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement ;
De tous mes sentiments tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

Zaï. Vous, seigneur, malheureux ! Ah ! si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes
Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,
Ces noms nous sont communs ; et j'ai par-dessus vous
Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
De voir que ses bontés font seules mes destins ;
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ;
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix...

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin.

Cor. Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

Fa. O ciel !

Oros. Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

Cor. Dans la première enceinte il arrête ses pas ;
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

Oros. Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect;
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin, Nérestan.

Nér. Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens:
J'ai satisfait à tout; c'est à toi d'y souscrire:
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers:
Leur liberté, par moi trop long-temps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée;
Sultan, tiens ta parole; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux;
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste:
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit: je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prisonnier, et demeure en ôtage.

Oros. Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses:
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander:
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie:
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux
Des Français ou de moi l'empire de ces lieux.
Mais, parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre;
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté;
Son nom serait suspect à mon autorité;
Il est du sang français qui régnait à Solyme;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime:

Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel ;
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
Tes chevaliers Français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

Nér. Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne ;
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il...?

Oros. Je t'ai dit chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil levé sur mes états
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(*Nérestan sort.*)

Fat. O Dieu, secourez-nous !

Oros. Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire ;
Commandez en sultane ; et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

Orosmane, Corasmin.

Oros. Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle ?
Il soupirait...ses yeux se sont tournés vers elle,
Les as-tu remarqués ?

Cor. Que dites-vous, seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

Oros. Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr !
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie :
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux...si je l'étais jamais...
Si mon cœur...Ah ! chassons cette importune idée :
D'un plaisir pur et doux mon ame est possédée.

Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

SCÈNES DU SECOND ACTE.

Zaïre, Chatillon, Nérestan.

Zaï. (*à Nérestan.*) C'est vous, digne Français, à qui je viens parler :
Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux:
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis ;
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre :
Vous l'apportez ; le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous, dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes ;
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, et ces infortunés....
Nér. Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...
Zaï. Je la viens honorer, seigneur ; je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

Cha. O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!
Nér. Les chrétiens vous devraient une tête si chère!
Zaï. J'avais sans espérance osé la demander:
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder;
On l'amène en ces lieux.
Nér. Que mon ame est émue!
Zaï. Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue;
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers:
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts!
Nér. Grand dieu! que de vertu dans une ame infidèle!

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, plusieurs esclaves chrétiens.

Lus. Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?...Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet?
Zaï. Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.
Cha. Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...
Lus. O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.
Cha. C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.
Zaï. Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous delivrant, égaler son grand cœur.
Lus. Des chevaliers Français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?
Nér. Mon nom est Nérestan; le sort, long-temps barbare,

Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant:
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va révérer le martyr de la croix;
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

Lus. Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui:
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière:
Nérestan, Chatillon, et vous......de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leurs plus tendre enfance:
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

Cha. De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

Lus. Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

Cha. Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

Lus. Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore!
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble

Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.
Cha. Il est vrai : dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême ;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.
Nér. De quel ressouvenir mon ame est déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.
Lus. Vous...seigneur!...ce sérail éleva votre enfance?...
(*En les regardant.*)
Hélas ! de mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?
Zaï. Depuis que je respire.
Seigneur...eh quoi ! d'où vient que votre ame soupire ?
Lus. Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...
Zaï. De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?
Lus. O ciel ! ô providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? oui, c'est elle...je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois...je succombe à mon saisissement.
Zaï. Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, seigneur !...
Lus. Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi ! madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

Zaï. Oui, seigneur.
Nér. Se peut-il ?
Lus. Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie !...
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !
Madame...Nérestan...Soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...
Nér. Oui, seigneur, il est vrai.
Lus. Dieu juste ! heureux moments !
Nér. (*se jetant à genoux.*) Ah, seigneur ! ah, Zaire !
Lus. Approchez, mes enfants.
Nér. Moi, votre fils !
Zaï. Seigneur !
Lus. Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre père.
Cha. Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !
Lus. De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier...vous...hélas ! vous ? ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux !
Zaï. Je ne puis vous tromper, sous les lois d'Orosmane...
Punissez-votre fille...elle était musulmane.
Lus. Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux...c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs...O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux ;
Ton Dieu que tu trahis ; ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie ;
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Nér. Je revois donc ma sœur !...Et son ame ..

Zaï. Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

Lus. M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis.
Dire : Je suis chrétienne.

Zaï. Oui.... seigneur....je le suis.

Lus. Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, Corasmin.

Cor. Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous Français, suivez-moi : de vous je dois répondre.

Cha. Où sommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre.
Lus. Notre courage, amis, doit ici s'animer.
Zaï. Hélas, seigneur !
Lus. O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.
Zaï. Je vous le jure.
Lus. Allez ; le ciel fera le reste.

Scènes du Troisième Acte.

Orosmane, Corasmin.

Or. Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux ;
Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre ;
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.
Cor. Son nom cher aux chrétiens...
Or. Son nom n'est point à craindre.
Cor. Mais, seigneur, si Louis...
Or. Il n'est plus temps de feindre ;
Zaïre l'a voulu, c'est assez ; et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre :
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? ces moments perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :

D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère ;
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

Cor. Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence ?

Or. Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point : je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle ;
J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique ;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité ;
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instants, volés à mon amour,
Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
Va ; ce chrétien attend, et tu peux l'introduire ;
Presse son entretien ; obéis à Zaïre.

Corasmin, Nérestan.

Cor. En ces lieux un moment tu peux encor rester :
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

Né. En quel état, ô ciel ! en quels lieux je la laisse !
O ma religion ! ô mon père ! ô tendresse !
Mais je la vois.

Zaïre, Nérestan.

Né. Ma sœur, je puis donc vous parler ?
Ah ! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

Zaï. Dieu ! Lusignan ?

Né. Il touche à son heure dernière ;
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horr[illegible] à ces derniers moments,
Il doute de sa fille et de s[illegible]timents ;
Il meurt dans l'amertume, [illegible]on ame incertaine

Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

Zaï. Quoi! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

Né. Ah, ma sœur! cette loi n'est pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux:
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Zaï. Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi....
Mais, mon cher frère...hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

Né. Détester l'empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle;
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.
Songez à vos serments; et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathême;
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce sérail profane?...
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louis, fille de Lusignan!
Vous chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan!
Vous m'entendez...je n'ose en dire davantage.
Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

Zaï. Ah, cruel! poursuivez; vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats:
Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas!...j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.

Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
Dites...quelle est la loi de l'empire chrétien?...
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son ame et s'unirait à lui?

Né. O ciel! que dites-vous? ah! la mort la plus prompte
Devrait...

Zaï. C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.

Né. Qui? vous? ma sœur!

Zaï. C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore...et j'allais l'épouser.

Né. L'épouser! est-il vrai, ma sœur? est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?

Zaï. Frappe, dis-je; je l'aime.

Né. Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

Zaï. Arrête, mon cher frère....arrête, connais-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.

L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage :
Je voudrais que du ciel le barbare secours,
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !
Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

Né. Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plux faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages ;
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, et, dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
Le promets-tu, *Zaïre* ?...

Zaï. Oui, je te le promets ;
Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière,
Va ; je voudrais te suivre et mourir la première,

Né. Je pars. Adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,

Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

Zaïre (*seule.*) Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir!
Hélas! suis-je en effet Française, ou musulmane?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou chrétienne? O serments que j'ai faits!
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits!
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puissant! oui, mon ame est rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour!
Hélas! et je t'adore, et t'aimer est un crime!

Zaïre, Orosmane.

Oros. Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, madame, aucun retardement:
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée;
Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes serments, et préside à mes feux:
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux;
Tout tombe à vos genoux; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir:
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt; commencez le bonheur de ma vie.

Zaï. Où suis-je? malheureuse! ô tendresse! ô douleur!

Oros. Venez.

Zaï. Où me cacher?

Oros. Que dites-vous?

Zaï. Seigneur!

Oros. Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre...

Zaï. Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

Oros. Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur !...

Zaï. Hélas !

Oros. Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

Zaï. Fatime, soutiens-moi...
Seigneur !

Oros. O ciel ! eh quoi ?

Zaï. Seigneur, cet hyménée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur ;
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais...seigneur...ces chrétiens...

Oros. Ces chrétiens...Quoi, madame !
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme ?

Zaï. Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

Oros. Eh bien ! quel intérêt si pressant et si tendr
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-temps la foi de mes aïeux ;
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

Zaï. Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

Oros. Si vous l'êtes, ah dieu !

Zaï. Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

Oros. Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parlez ?
Zaïre !

Zaï. Je ne puis soutenir sa colère.

Oros. Zaïre !

Zaï. Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire ;